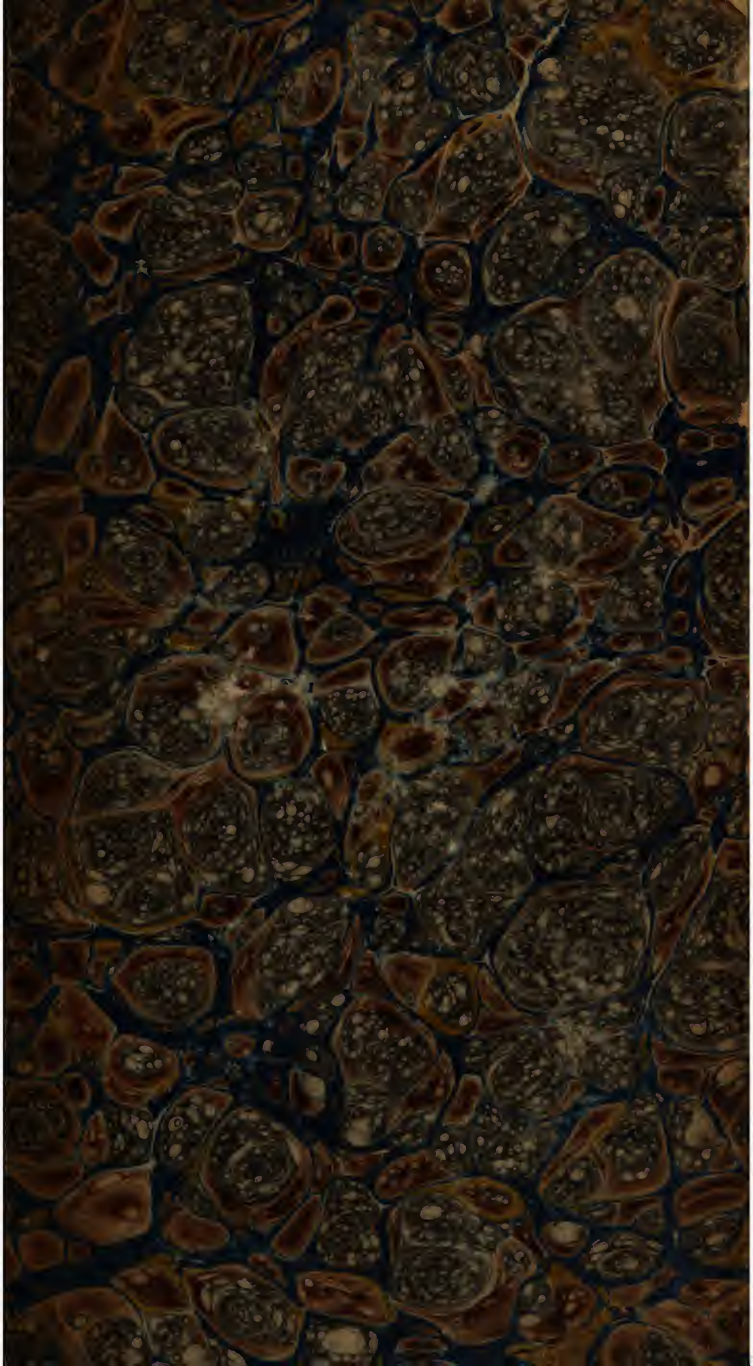
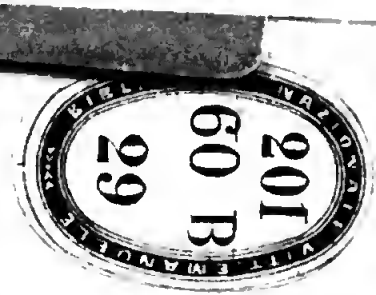


,20.3.12.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

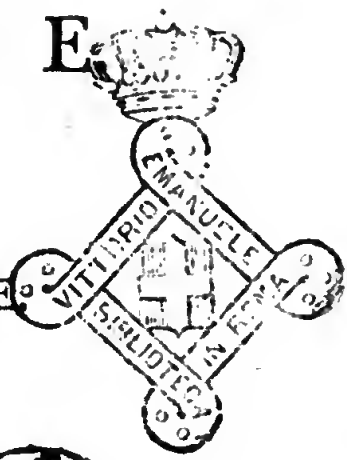
BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE



TOME SOIXANTIEME.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

T0/E053.13@
@:VAE019399

FACETIES.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

ANECDOTES

SUR

BELISAIRE.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

PREMIERE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un ſcélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, ſur la parole de St *Ambroiſe*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptiſé n'en avait pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire avec St *Jérôme* que pluſieurs païens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que St *Jean Chryſoſtôme*, qui, dans une de ſes homélies (*a*), dit que les préceptes de JESUS-CHRIST ſont ſi légers que pluſieurs ont été au-delà par la ſeule raiſon. *Præcepta ejus adeò levia ſunt, ut multi philoſophicâ tantùm ratione exceſſerint.*

Vous avez même attiré à vous St *Auguſtin*, ſans ſonger combien de fois il s'eſt rétracté. On voit bien que vous êtes de ſon avis, quand il dit (*b*) : *Depuis le commencement du genre-humain tous ceux qui ont cru en un ſeul* DIEU, *et qui ont entendu ſa voix ſelon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété et juſtice ſelon ſes préceptes, en*

(*a*) Troiſième Homélie ſur la première épître de ſaint *Paul* aux Corinthiens.

(*b*) Dans ſa quarante-neuvième épître à DEO GRATIAS.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

quelque endroit et en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été ſans doute ſauvés par lui.

Mais ce qu'il y a de pis, déiſte et athée que vous êtes, c'eſt qu'il ſemble que vous ayez copié mot pour mot St *Paul* dans ſon épître aux Romains : *Gloire, honneur et gloire à quiconque fait le bien ; premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils ; car lorſque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils ſont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'uſure, l'adultère et le ſacrilége.

Enfin, déteſtable enfant de Bélial, vous avez oſé prononcer de vous-même ces paroles impies ſous le nom de *Béliſaire : Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'eſt qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur et impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à* DIEU, *dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui l'offenſe le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop inſtruits, de vils magiſtrats qui ne connaiſſent que l'équité, des gens de lettres malheureuſement plus remplis de goût et de ſentiment que de théologie, admirer avec attendriſſement tes ſottes paroles et tout ce qui les ſuit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'eſt que de choquer l'opinion des licenciés de

ma licence ; vous, et tous vos damnés de philoſophes, vous voudriez bien que *Confucius* et *Socrate* ne fuſſent pas éternellement en enfer ; vous ſeriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas ſauvé auſſi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchiſme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous ſommes ſur les bancs ; c'eſt-là notre plaiſir. Nous comptons environ ſix cents millions d'habitans ſur la terre. A trois générations par ſiècle, cela fait environ deux milliars ; et en ne comptant ſeulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliars de damnés, ſans compter tout ce qui l'a été auparavant, et tout ce qui doit l'être après. Il eſt vrai que, ſur ces quatre-vingts milliars il faut ôter deux ou trois mille élus qui ſont le beau petit nombre, mais c'eſt une bagatelle ; et il eſt bien doux de pouvoir ſe dire en ſortant de table : Mes amis, réjouiſſons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes ſpirituelles ſont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monſieur le réprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, eſt damné pour avoir fait tout le bien dont il fut

capable ; et que *Ravaillac*, purgé par le ſacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie religion. Où eſt le temps où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Breſſe*, avec le conſeiller *Dubourg*, et avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces ſiècles du bon ſens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, et quelquefois de leur vie?

Qui proférait ces douces paroles? c'était un moine ſortant de ſa licence; à qui les adreſſait-il? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette ſcène ſe paſſait chez un magiſtrat homme de lettres que le licencié était venu ſolliciter pour un procès, dans lequel il était accuſé de ſimonie. Et dans quel temps ſe tenait cette conférence à laquelle j'aſſiſtai? c'était après boire; car nous avions dîné avec le magiſtrat, et le moine avec les valets de chambre; et le moine était fort échauffé.

Mon révérend père, lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je ſuis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux ſoldat romain comme aurait parlé notre du *Gueſclin*, notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous ſavez qu'à nous autres gens du ſiècle il nous échappe

bien des ſottiſes ; mais vous les corrigez ; et un mot d'un ſeul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais, comme *Béliſaire* n'a pas dit un ſeul mot du bénéfice que vous demandez, et qu'il n'a point ſollicité contre vous, j'eſpère que vous vous apaiſerez, et que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal ſans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne ceſſez de prêcher la bienfeſance, la douceur, l'indulgence, et qui pouſſez la méchanceté juſqu'à vouloir que DIEU ſoit bon. En vérité nous ne vous paſſerons pas vos petites conſpirations. Vous avez affaire au révérend père *Hayer*, à l'abbé *Dinouart* et à moi, et nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous ſavons bien que dans le ſiècle où la raiſon, que nous avions par-tout proſcrite, commençait à renaître dans nos climats ſeptentrionaux, ce fut *Eraſme* qui renouvela cette erreur dangereuſe; *Eraſme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, *Eraſme* à qui on éleva une ſtatue. *Le Vayer*, le précepteur de *Monſieur*, et même de *Louis XIV*, recueillit tous ces blaſphèmes dans ſon livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epictète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions

vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni ſon livre, parce qu'il était conſeiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole, et demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus :* le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'académie.

Ah ! frère *Triboulet*, dit le magiſtrat, (car *Triboulet* eſt le nom du docteur) ce que vous avancez là eſt bien chrétien, mais n'eſt pas tout-à-fait juſte. Voudriez-vous que la ſorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* ſe rendait pleige pour la bonne mère, et comme toute la ſociété de JESUS était pleige pour le père *Bauni ?* Il ne faut jamais accuſer un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la ſorbonne, parce qu'un grand nombre de ſes membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'aſſaſſinat du duc d'Orléans ? parce que trente-ſix docteurs de ſorbonne, avec frère *Martin* inquiſiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir ſecouru ſon roi et ſa

patrie ? parce que ſoixante et onze docteurs de ſorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592, les bourgeois de Paris, qui avaient oſé préſenter requête pour l'admiſſion de *Henri IV* dans ſa capitale, et qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince ?* Voudriez-vous, frère *Triboulet*, être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces ſages maîtres a-t-elle paſſé dans la vôtre *per modum traducis ?* Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de ſimonie, comme votre partie adverſe vous en accuſe, la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y ſerez ſeul, et les moines de votre couvent (puiſqu'il y a encore des moines) ne ſeront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ſes faits ; et, comme l'a dit un certain philoſophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour ſoi, et DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui diſe à l'agneau : Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frère.

Allez, reſpectez l'académie compoſée des premiers hommes de l'Etat et de la littérature. Laiſſez *Béliſaire* parler en brave ſoldat et en bon citoyen ; n'inſultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres, et

laiſſez-nous les bons. Frère *Triboulet* ſortit, la queue entre les jambes; et ſon adverſaire reſta la tête haute.

Quand le magiſtrat et le philoſophe, ou plutôt quand les deux philoſophes purent parler en liberté : N'admirez-vous pas ce moine ? dit le magiſtrat ; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a ſi cruellement changé ? c'eſt qu'il eſt bleſſé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres, tout le monde penſe comme moi dans le fond de ſon cœur, et je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perſonne n'oſe établir publiquement tout ce que le monde penſe en ſecret. Il y en a d'autres où le ſecret n'eſt plus gardé. L'auguſte impératrice de Ruſſie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de ſa propre main, *malheur aux perſécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Roſtou, condamné par le ſynode pour avoir ſoutenu l'opinion des *deux puiſſances*, et pour n'avoir pas ſu que l'autorité eccléſiaſtique n'eſt qu'une autorité de perſuaſion ; que c'eſt la puiſſance de la vérité, et non la puiſſance de la force. Elle permet qu'on liſe les lettres qu'elle a écrites ſur ce ſujet important. Comme les choſes changent ſelon les temps ! dit le magiſtrat. Conformons-nous aux temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

FRERE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (*a*), &c. &c. et de plus docteur de ſorbonne, chargé de rédiger la cenſure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Béliſaire*, s'en retournait à ſon couvent tout penſif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il eſt le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima menſis* de meſſieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* eſt un peu théologien, comme le ſont tous les cabaretiers du quartier de la ſorbonne. *Fanchon* eſt jolie, et frère *Triboulet* entra pour . . . boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il ſe mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroiſſe, frère du cabaretier, homme curieux, qui poſsède une bibliothéque aſſez bien fournie.

Il conſulta tous les paſſages par leſquels on

(*a*) Conſultez les mémoires de l'*Etoile*, et vous verrez ce qui arriva en place de grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la ſorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés ſans miſéricorde, comme cela eſt juſte, et qu'il n'y a qu'une ame atroce et abominable qui puiſſe jamais penſer que DIEU ait pu avoir pitié d'un ſeul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne ſoit plus la mode de compiler, et *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits ſoufflets ſur ſes groſſes joues; et frère *Triboulet* écrivait; et *Fanchon* chantait, lorſqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, et de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche, et du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, et qui ameutaient les paſſans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre; elle eſt fort connue de ces deux docteurs, et ils entrèrent auſſi pour . . . boire.

Pourquoi feſiez-vous tant de bruit dans la rue? dit *Fanchon*. C'eſt que nous ne ſommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Eſt-ce que vous avez jamais été d'accord en ſorbonne? dit *Fanchon*. Non, dit *Tamponet*, mais nous

donnons toujours des décrets; et nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penſer. Et ſi l'univers s'en moque, ou n'en fait rien? dit *Fanchon*. Tant pis pour l'univers, dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit *Fanchon*. Comment, ma petite! dit frère *Triboulet*, il s'agit de ſavoir ſi le cabaretier qui logeait dans ta maiſon il y a deux mille ans a pu être ſauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit *Fanchon*. Ni à moi non plus, dit *Tamponet*; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les paſſages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en ſorbonne, ou à ceux qui penſaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; et *Fanchon* riait, et frère *Triboulet* la laiſſait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il penſait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, ſoit en lui dépêchant un ange, ſoit en lui envoyant un cordelier pour l'inſtruire.

Cela eſt impoſſible, s'écria *Triboulet*; car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité ſont damnés ſans exception, liſez ce qu'un de vos plus grands docteurs ſéraphiques déclare expreſſément dans un livre que mademoiſelle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où git la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle ;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers ;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers ;
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit, et l'amour, et Carthage ;

Vous

Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,
Martyr de DIEU dans la profane Gréce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

Tamponet écoutait ce paſſage avec des larmes de joie : cher frère *Triboulet*, dans quel père de l'Egliſe as-tu trouvé cette brave déciſion? Cela eſt de l'abbé *Tritême*, répondit *Triboulet*; et pour vous le prouver *à poſteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expreſſe du modeſte traducteur, au chapitre XVI de ſa *Moëlle théologique*.

Cette prière eſt de l'abbé Tritême,
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour ſe convaincre par ſes propres yeux, et ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification, ah ah! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un cordelier en enfer qui parle; mais vous avez oublié qu'il y rencontre St *Dominique*, et que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été païen.

Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reſte; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en ſorbonne, et d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. *Fanchon* les apaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, et leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière :*

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

» Nous, aſſemblés extraordinairement dans » la ville des Facéties, et dans les mêmes » écoles où nous recommandâmes, au nombre » de ſoixante et onze, à tous les ſujets de » garder leur ſerment de fidélité à leur roi » *Henri III*, et en l'année 1592, recommandâmes pareillement de prier DIEU pour » *Henri IV*, &c. &c.

» Animés du même eſprit qui nous guide » toujours, nous donnons à tous les diables » un nommé *Béliſaire*, général d'armée en

» ſon vivant d'un nommé *Juſtinien* ; lequel » *Béliſaire*, outre-paſſant ſes pouvoirs, aurait » méchamment et proditoirement conſeillé » audit *Juſtinien* d'être bon et indulgent, et » aurait inſinué avec malice que DIEU était » miſéricordieux ; condamnons cette propoſi- » tion comme blaſphématoire, impie, héré- » tique, ſentant l'héréſie : défendons ſous peine » de damnation éternelle, ſelon le droit que » nous en avons, de lire ledit livre ſentant » l'héréſie, et enjoignons à tous les fidelles de » nous rapporter les exemplaires dudit livre, » leſquels ne valaient précédemment qu'un » écu, et que nous revendrons un louis d'or » avec le décret ci-joint. »

A peine ce décret fut-il ſigné, qu'on apprit que tous les jéſuites avaient été chaſſés d'Eſpagne ; et ce fut une ſi grande joie dans Paris, qu'on ne penſa plus à la ſorbonne.

LETTRE

DE

L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,

A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, et contre M. *Marmontel* de l'académie française, avec vos armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, et accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout signé *Christophe*, par monseigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que sur nos fermiers; et je vous avoue, Milord, que j'aurais désiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez M. *Marmontel de l'académie française.*

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Justinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre

communion, il me ſemble qu'il fallait vous contenter de le dire ſans compromettre un corps reſpectable, compoſé de princes du ſang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs et pairs, de maréchaux de France, de magiſtrats et des gens de lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'académie françaiſe n'a rien à démêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que, ſi nous donnions des mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand capitaine *Béliſaire :* DIEU *eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.*

Je vous aſſure, Milord, que ſi notre roi, qui eſt le chef de notre Egliſe, diſait : *Je ſuis bon*, nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je ſuis bon*, veut dire, ce ſemble, par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la juſtice, je veux que mes ſujets ſoient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) eſt très-bon, et ſi bon qu'il vous a pardonné des déſobéiſſances réitérées qui ont troublé la France, et que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un eſprit bien fait. Vous êtes ſans doute aſſez *bon* pour vous en repentir.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que St *Pierre*, dans sa première épître, chapitre V, vers. 5, a dit que DIEU *résiste aux superbes*. Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère pensé à ce qu'il écrivait. DIEU résiste, je le veux; la résistance sied bien à DIEU; mais à qui résiste-t-il selon *Pierre* ? lisez de grâce ce qui précède, et vous verrez qu'il résiste aux prêtres qui paissent mal leur troupeau, et surtout aux jeunes gens qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car* DIEU *résiste aux superbes*.

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de DIEU et la bonté de *Bélisaire* ? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine et naïve de *Bélisaire : Est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés* ? Non-seulement vous ne voulez pas que *Bélisaire* soit bon, mais vous voulez aussi que le DIEU de miséricorde ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde sera damné ? Nous ne sommes point si impitoyables dans notre île. Notre

prédéceſſeur le grand *Tillotſon*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus ſenſé et le moins déclamateur, a parlé comme *Bélisaire* dans preſque tous ſes ſermons. Vous me permettrez ici de prendre ſon parti. Soyez damné ſi vous le voulez, Milord, vous et votre mandataire; j'y conſens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, et que je ſouhaiterais auſſi que mes amis ne le fuſſent point; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choſes à dire à votre mandataire; je lui recommanderais ſurtout d'être moins ennuyeux. L'ennui eſt toujours mortel pour les mandemens; c'eſt un point eſſentiel auquel on ne prend pas aſſez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous faſſe tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archevêque de Cantorbéri.

POST-SCRIPTUM.

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de conſidération pour lui, en qualité de frère. On me mande qu'il a eſſuyé depuis peu quelques petits déſagrémens;

qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à ſa mule ; qu'une barque de Veniſe a ſerré de près la barque de Saint-Pierre ; et qu'un fromage du Parmeſan lui a donné une indigeſtion violente : j'en ſuis fâché. On dit que c'eſt un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu ſon père dans mon voyage d'Italie ; c'était un *bon* banquier ; mais il paraît que le fils n'entend pas ſon compte.

LA

LA PROPHETIE

DE

LA SORBONNE.

De l'an 1530, tirée des manuscrits de M. BALUSE, tome premier, page 117.

AU *prima mensis* tu boiras
D'assez mauvais vin largement.
En mauvais latin parleras
Et en français pareillement.
Pour et contre clabauderas
Sur l'un et l'autre Testament.
Vingt fois de parti changeras
Pour quelques écus seulement. (*a*)
Henri quatre tu maudiras
Quatre fois solennellement. (*b*)

(*a*) On a encore à Londres les quittances des docteurs de sorbonne consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(*b*) Il y eut quatre principaux libelles de la sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié et damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidelles.

La mémoire tu béniras
Du bienheureux Jacques Clément. (*c*)
La bulle humblement recevras
L'ayant rejetée hautement. (*d*)
Les décrets que griffonneras
Seront fifflés publiquement. (*e*)
Les jéſuites remplaceras
Et les paſſeras mêmement.
A la fin comme eux tu ſeras
Chaſſé très-vraiſemblablement. (*f*)

(*c*) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en ſorbonne, ne voulut entreprendre ſon ſaint parricide que lorſque ſoixante et onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, et les ſujets déliés du ſerment de fidélité, le 7 janvier 1589.

(*d*) On ſait que la ſorbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile en 1718, et la reçut enſuite comme règle de foi.

(*e*) C'eſt ce qui vient d'arriver à la cenſure de *Bélisaire*, et ce qui déſormais arrivera toujours.

(*f*) *Amen!*

EPITRE

Ecrite de Conſtantinople aux frères.

Nos frères, qui êtes répandus ſur la terre, et non diſperſés, qui habitez les îles de (*) Niphon et celles des Caſſitérides, qui êtes unis dans les mêmes ſentimens ſans vous les être communiqués, adorateurs d'un ſeul DIEU, pieux ſans ſuperſtition, religieux ſans cérémonies, zélés ſans enthouſiaſme, recevez ce témoignage de notre union et de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chériſſons par-deſſus les autres, et nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps et de tous les êtres.

Nos cruels ennemis, les brames, les fakirs, les bonzes, les talapoins, les derviches, les marabous, ne ceſſent d'élever contre nous leurs voix diſcordantes; diviſés entre eux dans leurs fables, ils ſemblent réunis contre notre vérité ſimple et auguſte. Ces aveugles qui ſe battent à tâtons ſont tous armés contre nous qui marchons paiſiblement à la lumière.

(*) Le Japon et l'Angleterre.

Ils ne ſavent pas quelles ſont nos forces. Nous rempliſſons toute la terre ; les temples ne pourraient nous contenir, et notre temple eſt l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces ſectes eût pris naiſſance. Nous ſommes encore tels que furent nos premiers pères ſortis des mains de l'Eternel ; nous lui offrons comme eux des vœux ſimples dans l'innocence et dans la paix. Notre religion réelle a vu naître et mourir mille cultes fantaſtiques, ceux de *Zoroaſtre*, d'*Oſiris*, de *Zalmoxis*, d'*Orphée*, de *Numa*, d'*Odin* et de tant d'autres. Nous ſubſiſtons toujours les mêmes au milieu des ſectaires de *Fo*, de *Brama*, de *Xaca*, de *Viſnou*, de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies*, et nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémiſſons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche ſoient toujours ſecrétement diſpoſés à empaler ceux qui penſent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richeſſes des moſquées, que les imans tremblent toujours de perdre ; au contraire, nous ſouhaitons qu'ils jouiſſent tous d'une vie douce et commode, qui leur inſpire des mœurs faciles et indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille ſequins de revenu, nous voudrions qu'il en eût davantage

pour ſoutenir ſa dignité, pourvu qu'il n'en abuſe pas.

Suppoſé que les Etats du grand-lama ſoient bien gouvernés, que les arts et le commerce y fleuriſſent, que la tolérance y ſoit établie, nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand-lama a toujours raiſon, quand il dit que deux et deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel, quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore ſur la terre un peuple ennemi de tous les peuples, qui penſât que DIEU, le père commun de tous les hommes, le tira par bonté du fertile pays de l'Inde pour le conduire dans les ſables de Rohoba, et pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voiſin, nous déclarons cette nation de voleurs la nation la plus abominable du globe, et nous déteſtons ſes ſuperſtitions ſacriléges autant que nous plaignons les ignicoles chaſſés injuſtement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le ſoleil, la lune et les étoiles que pour lui, que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière, du pain, du vin et de la roſée, et qu'il a été créé pour mettre de l'argent à uſure, nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre

quelquefois des cafetans et des dolimans ; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût fait accroire que ce qui a été vrai eſt devenu faux ; s'il penſe que l'eau du Gange eſt abſolument néceſſaire pour être réuni à l'Etre des êtres ; s'il ſe proſterne devant des oſſemens de morts et devant quelques haillons ; ſi ſes fakirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des fakirs ; ſi un tel peuple exiſte, nous verſerons ſur lui des larmes. Nous apprenons avec conſolation que déjà pluſieurs nations ont adopté un culte plus raiſonnable, qu'elles adreſſent leurs hommages au DIEU ſuprême, ſans adorer la jument *Borak* qui porta *Mahomet* au troiſième ciel, que ces peuples mangent hardiment du cochon et des anguilles, ſans croire offenſer le Créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous ſavons que nos ennemis crient, depuis des ſiècles, qu'il faut tromper le peuple ; mais nous croyons que le plus bas peuple eſt capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un ſequin en vaut deux, croiraient-ils que le dieu

Sommona-Codom a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant.

Serait-il difficile d'accoutumer les bachas et les charbonniers, les ſultans et les fendeurs de bois qui ſont tous également hommes, à ſe contenter de croire un Dieu infini, éternel, juſte, miſéricordieux, récompenſant au-delà du mérite, et puniſſant ſévèrement le vice ſans colère et ſans tyrannie?

Quel eſt l'homme dont la raiſon puiſſe ſe ſoulever, quand on lui recommande l'adoration de l'Etre ſuprême, l'amour du prochain et de la juſtice?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la vertu, quand on s'égorgera pour ſavoir ſi la mère du dieu *Fo* accoucha par l'oreille ou par le nez? en fera-t-on meilleur père, meilleur fils, meilleur citoyen?

On diſtribue au peuple du Tibet les reliques de la chaiſe percée du dalaï-lama; on les enchâſſe dans de l'ivoire, les ſaintes femmes les portent à leur cou; ne pourrait-on pas, à toute force, ſe rendre agréable à DIEU par une vie pure, ſans être paré de ces beaux ornemens, qui après tout ſont étrangers à la morale?

Nous ne prétendons point offenſer les lamas, les bonzes, les talapoins, les derviches, à Dieu ne plaiſe; mais nous penſons que ſi on

en feſait des chaudronniers, des cardeurs de laine, des maçons, des charpentiers, ils feraient bien plus utiles au genre-humain; car enfin nous avons un beſoin continuel de bons ouvriers, et nous n'avons pas un beſoin ſi marqué d'une multitude innombrable de lamas et de fakirs.

Priez DIEU pour eux et pour nous.

Donné à Conſtantinople le 10e de la lune de Sheval, l'an de l'hégire 1215.

INSTRUCTION

Du gardien des capucins de Raguſe à frère Pédiculoſo, partant pour la Terre-Sainte.

I.

LA première choſe que vous ferez, frère *Pédiculoſo*, ſera d'aller voir le paradis terreſtre où DIEU créa *Adam* et *Eve*, ſi connus des anciens Grecs et des premiers Romains, des Perſes, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous ſera très-aiſé de trouver le paradis terreſtre; car il eſt à la ſource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe et du Nil; et quoique les ſources du Nil et de l'Euphrate ſoient à mille lieues l'une de l'autre, c'eſt une difficulté qui ne doit nullement vous embarraſſer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui ſont à Jéruſalem, vous ne pourrez vous égarer.

II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien et du mal; car vous nous paraiſſez un peu ignorant et malin. Quand

vous en aurez mangé vous ſerez un très-ſavant et très-honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſont faites des œuvres des rabbins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de St *Thomas*, de St *Bonaventure*, de St *Bernard*, de l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garaſſe*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchez*, du docteur *Tourneli* et du docteur *Tamponet*. L'écorce eſt rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eſt amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris, et on endort les autres; mais dès qu'on eſt réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas; on acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun; on parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, et tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe: *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement* (*a*). Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. *Adam* en mangea, et vécut encore neuf cents trente ans.

(*a*) Genèſe, chap. II, v. 17.

III.

A l'égard du ſerpent, qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous le ſavez, dans la haute Egypte; pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, et quel air il ſiffla pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin: car vous ſavez que *chérub* en hébreu et en chaldéen ſignifie un bœuf, et que c'eſt pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde! Liſez ſur cela St *Ambroiſe*, l'abbé *Rupert*, et ſurtout le chérub dom *Calmet*.

IV.

Examinez bien le ſigne que le Seigneur mit à *Caïn*. Obſervez ſi c'était ſur la joue ou ſur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdeliſé pour avoir tué ſon frère; mais, comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'inſiſterez pas ſur un fratricide pardonné, tandis que toute la race eſt damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pouſſer juſqu'à la ville d'Enoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod;

informez-vous ſoigneuſement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuiſiers, de forgerons, de ſerruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorſqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq perſonnes ſur la terre.

Enoch eſt enterré dans cette ville que bâtit *Caïn* ſon aïeul; mais il vit encore; ſachez où il eſt, demandez-lui des nouvelles de ſa ſanté, et faites-lui nos complimens.

VI.

De là vous paſſerez entre les jambes des géans qui ſont nés des anges et des filles des hommes (*b*), et vous leur préſenterez les vampires du révérend père dom *Calmet*; mais ſurtout parlez-leur poliment; car ils n'entendent pas raillerie.

VII.

Vous comptez aller enſuite ſur le mont Ararat voir les reſtes de l'arche qui ſont de bois de Gopher. Vérifiez les meſures de l'arche données ſur les lieux par l'illuſtre M. *le Pelletier*. Meſurez

(*b*) Genèſe, chap. VI, v. 4.

exactement la montagne, meſurez enſuite celle de Pichincha au Pérou et le mont Saint-Gothard. Supputez avec *Whiſton* et *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, et pour s'élever quinze coudées au-deſſus. Examinez tous les animaux purs et impurs qui entrèrent dans l'arche ; et en revenant, ne vous arrêtez pas ſur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez auſſi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656, l'original ſamaritain qui le met en 2309, le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes enſemble, et faites un compte juſte d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs et les Aſiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais ſa perſonne ; mais les Juifs ont été aſſez heureux pour deſcendre de lui. Demandez à voir dans ſes archives le pacte que DIEU fit avec lui et avec les bêtes. Nous ſommes fâchés qu'il ſe ſoit enivré ; ne l'imitez pas.

Prenez ſurtout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'eſt un point d'hiſtoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'eſt devenu *Caïnam* fils d'*Arphaxad*, ſi célèbre dans les Septante, et dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez ſi les reſtes de cette tour s'accordent avec les meſures que le révérend père *Kirker* en a données. Conſultez *Paul Oroſe*, *Grégoire* de Tours et *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, et vous demanderez aux deſcendans d'*Abraham* le potier pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron et du blé à Memphis; pourquoi il donna deux fois ſa femme pour ſa ſœur; ce qu'il gagna au juſte à ce manége. Sachez ſurtout de quel fard elle ſe ſervait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez ſi elle employait l'eau roſe ou l'eau de lavande pour ne pas ſentir le gouſſet quand elle arriva à pied, ou ſur ſon âne, à la cour du roi d'Egypte et à celle du roi de Gérar: car toutes ces choſes ſont néceſſaires à ſalut.

Vous ſavez que le Seigneur fit un pacte (*c*) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. Sachez bien préciſément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

(*c*) *Idem*, chap XV.

X.

Chemin feſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, et auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, et ſi les deux filles de *Loth* étaient pucelles lorſque le bon homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, et vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons Benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous ferez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la pourſuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la ſixième et ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille et une nuits*, et tout l'Exode, dont *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.

XII.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Joſué*, ſucceſſeur de *Moſé*, et de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon : ce ſont de ces choſes qui arrivent tous les jours, et qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui eſt très-utile pour la morale, et qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes et plus douces, c'eſt l'hiſtoire des rois juifs. Il faut abſolument ſupputer combien ils commirent d'aſſaſſinats. Il y a des pères de l'Egliſe qui en comptent cinq cents quatre-vingts ; d'autres neuf cents ſoixante et dix ; il eſt important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous, ſurtout, que nous n'entendons ici que les aſſaſſinats de parens ; car pour les autres ils ſont innombrables. Rien ne ſera plus édifiant qu'une notice exacte des aſſaſſins et des aſſaſſinés au nom du Seigneur. Cela peut ſervir de texte à tous les ſermons de cour ſur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiſtoire des rois vous paſſerez aux prophètes, vous goûterez et nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le ſoufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée*.

Michée. Ce n'eſt pas ſeulement un ſoufflet probable comme celui du jéſuite dont parle *Paſcal*, c'eſt un ſoufflet avéré par le Saint-Eſprit, dont on peut tirer de fortes conſéquences pour les joues des fidelles.

Lorſque vous ſerez à *Ezéchiel*, c'eſt là que votre ame ſe dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre Ier, quatre animaux à mufles de lion, de bœuf, d'aigle et d'homme; une roue à quatre faces ſemblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, et les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous ſavez qu'enſuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez ſoigneuſement à tous les prophètes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'eſt pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier (*d*). Tout lié qu'il eſt, il trace le plan de Jéruſalem ſur une brique; puis il ſe couche ſur le côté gauche pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, et enſuite pendant quarante jours ſur le côté droit.

XIV.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point ſon texte,

(*d*) *Ezéchiel*, chap. III.

comme vous avez déjà fait, c'eſt un des péchés contre le Saint-Eſprit. Vous avez oſé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire ſon pain avec de la bouze de vache ; ce n'eſt point cela, il s'agit de mieux. Liſez la Vulgate, *Ezéchiel*, chap. IV, v. 12. » *Comedes illud, et ſtercore quod* » *egreditur de homine operies illud in oculis eorum.* » Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde » qui ſort du corps de l'homme. » Le prophète en mangea, et il s'écria : » *Pouah ! pouah ! pouah !* » *Domine Deus meus, ecce anima mea non eſt pol-* » *luta.* Pouah ! pouah ! pouah ! Seigneur mon » DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. » Et le Seigneur par accommodement lui dit : » Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de » merde d'homme. »

Conſervez toujours la pureté du texte, notre cher frère, et ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* eſt un peu puant, le dîné des Iſraélites dont il parle eſt un peu anthropophage (*e*). » Les pères mangeront leurs » enfans et les enfans mangeront leurs pères. » Paſſe encore que les pères mangent les enfans qui ſont dodus et tendres ; mais que les enfans mangent leurs pères qui ſont coriaces, cela eſt-il de la nouvelle cuiſine ?

(*e*) *Idem*, chap. V, v. 12.

XV.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIXe chapitre de ce même *Ezéchiel*. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire et la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns et aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes; mais les versets 18, 19 et suivans sont pour les Juifs: » Vous mangerez le cheval » et le cavalier. » Non-seulement le cheval, comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse; mais encore le cavalier, comme de dignes juifs; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures.

XVI.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiel*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique; les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons et aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* et de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (*f*): » Vous êtes » devenue grande, vos tetons se sont enflés,

(*f*) *Idem*, chap. XVI.

» votre poil a pointé. *Grandis effecta es, ubera* » *tua intumuerunt, pilus tuus germinavit.* Le » temps des amans eſt venu : je me ſuis étendu » ſur vous, j'ai couvert votre ignominie, je » vous ai donné des robes de toutes couleurs, » des ſouliers d'hyacinthe, des bracelets, des » colliers, des pendans d'oreilles..... Mais » ayant confiance en votre beauté, vous avez » forniqué pour votre compte, vous vous êtes » proſtituée à tous les paſſans, vous avez bâti » un bordel..... *Aedificaſti tibi lupanar :* vous » avez forniqué dans les carrefours.... On » donne de l'argent à toutes les putains, et » c'eſt vous qui en avez donné à vos amans. » *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem* » *dediſti mercedes cunctis amatoribus tuis*, &c..... » Ainſi vous avez fait le contraire des forni- » cantes, &c. »

Sa ſœur *Ooliba* a fait encore pis (*g*) : » Elle » s'eſt abandonnée avec fureur à ceux dont » les membres ſont comme des membres » d'ânes, et dont la ſemence eſt comme la » ſemence des chevaux. *Et inſanivit libidine* » *ſuper concubitum eorum quorum carnes ſunt ut* » *carnes aſinorum, et ſicut fluxus equorum fluxus* » *eorum.* » Le terme de ſemence eſt beaucoup plus expreſſif dans l'hébreu. Nous ne ſavons ſi

(*g*) *Idem*, chap. XXIII.

vous devez le rendre par le mot énergique qui eſt en uſage à la cour, chez les dames, en de certaines occaſions. C'eſt ce que nous laiſſons abſolument à votre diſcrétion.

Après un examen honnête de ces belles choſes, nous vous conſeillons de paſſer légérement ſur *Jérémie*, qui court tout nu dans Jéruſalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point paſſer ſous ſilence le prophète *Oſée*, à qui » le Seigneur ordonne (*h*) de prendre » une femme de fornication, et de ſe faire des » enfans de fornication, parce que la terre » fornicante forniquera du Seigneur. Et *Oſée* » prit donc *Gomer*, fille de *Diblaïm*. » Quelque temps après » le Seigneur (*i*) lui ordonne de » coucher avec une femme adultère, et il achète » une femme déjà adultère pour quinze pièces » d'argent et une meſure et demie d'orge. »

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'eſprit et le cœur* de la jeuneſſe, que de ſavans commentaires ſur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à ſept livres dix ſous. Les capucins, comme vous ſavez, ont des filles à meilleur marché.

(*h*) *Oſée*, chap. I. (*i*) *Idem*, chap. III.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau Teſtament. Vous concilierez les deux généalogies ; c'eſt la choſe du monde la plus aiſée ; car l'une ne reſſemble point du tout à l'autre : il eſt évident que c'eſt-là le myſtère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchiſédech : Comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme des deux généalogies eſt la preuve évidente d'un puant menſonge. Oui, pour *Melchiſédech*, mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchiſédech* n'était qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST était homme et Dieu ; donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* et *Joſeph* emmenèrent leur enfant en Egypte ſelon *Matthieu*, et comment ſelon *Luc* la famille reſta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui ſont néceſſaires à ſalut. Il y a de très-belles choſes à dire ſur l'eau changée en vin aux noces de Cana, pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean*, le ſeul qui en parle, dit expreſſément qu'ils étaient ivres, *et cùm inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Lisez surtout les *Questions de Zapata* (*), docteur de Salamanque, sur le massacre des innocens par *Hérode;* sur l'étoile des trois rois; sur le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Baïonne et en Vestphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons, et qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que, si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils en auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du sentiment du révérend père *le Moine*, qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, et qu'il fit fort bien de le noyer, puisque le diable l'avait emporté sur le haut d'une montagne?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choses dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive instance de justifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangélistes, étant mieux informé que tous ses confrères, et ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme

(*) Troisième volume de la *Philosophie*.

il le dit, doit être un auteur très-reſpectable. Ce reſpectable *Luc* aſſure que lorſque *Marie* fut prête d'accoucher, *Céſar Auguſte*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, et *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être ſavans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais *Auguſte* ne donna un édit ſi extravagant; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, et que ce *Luc* était probablement un gredin qui, ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains ſous *Auguſte*, et que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques et tous les événemens; qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eſt paſſé à la cour, et qu'il a encore le petit amour propre de dire qu'il eſt plus inſtruit que les autres.

C'eſt ainſi que s'expriment les impies; mais ne croyez que les pies; parlez toujours en pie. Liſez ſurtout ſur cet article les *Queſtions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verſet qui ne puiſſe embarraſſer un capucin; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

XX.

XX.

Ne manquez pas de nous avertir ſi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces ſcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranſſubſtantiation, de l'aſcenſion, de l'aſſomption, de l'annonciation, de l'inquiſition; et qui ſe contentent de croire un Dieu, de le ſervir en eſprit et en vérité, et d'être juſtes. Vous reconnaîtrez aiſément ces monſtres. Ils ſe bornent à êtres bons ſujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres et jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer* récollet doit ſe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, et d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières et à celles du petit peuple qui habite dans votre ſainte barbe.

POT POURRI.

§. I.

Brioché fut le père de *Polichinelle*, non pas ſon propre père, mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait ſon origine du prince des ſots et de la mère ſotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. M. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Brioché Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin;* mais en remontant toujours au prince des ſots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait, pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, et qui détruit par là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne ſur la rue Saint-Antoine, j'ai vu paſſer les ſyndics des apothicaires, qui allaient ſaiſir des drogues et du vert-de-gris,

que les jéſuites de la rue Saint-Antoine vendaient en contrebande ; mon voiſin M. *Huſſon*, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, et m'a dit : Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés ; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, et d'une rebellion au Paraguay ; le cri public qui s'élève en France contre eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils ſont couverts, ſemblent être pour vous une conſolation ; mais ſachez que, s'ils ſont perdus, comme tous les honnêtes gens le déſirent, vous n'y gagnerez rien ; vous ſerez accablé par la faction des janſéniſtes. Ce ſont des enthouſiaſtes féroces, des ames de bronze, pires que les preſbytériens qui renverſèrent le trône de *Charles I.* Songez que les fanatiques ſont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raiſon à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je diſputai long-temps contre M. *Huſſon ;* je lui dis enfin : Monſieur, conſolez-vous, peut-être que les janſéniſtes ſeront un jour auſſi adroits que les jéſuites ; je tâchai de l'adoucir ; mais c'eſt une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de ſentiment.

§. III.

Brioché voyant que *Polichinelle* était boſſu par devant et par derrière, lui voulut apprendre à

lire et à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épela assez passablement, mais il ne put jamais parvenir à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya un jour d'écrire son nom, mais que personne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre; sa femme et lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit: Mon père et ma mère, je suis bossu, et j'ai de la mémoire; trois ou quatre de mes amis et moi, nous pouvons établir des marionnettes; je gagnerai quelque argent; les hommes ont toujours aimé les marionnettes; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais aussi il y a de grands profits.

Monsieur et madame *Brioché* admirèrent le bon sens du jeune homme; la troupe se forma, et elle alla établir ses petits tréteaux dans une bourgade suisse, sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magasin de leur orviétan. Ils s'aperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux marionnettes, et qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de savonnettes et d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de plusieurs mauvais déportemens, et portèrent leurs plaintes devant

le magiſtrat. La requête diſait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des payſans qui vendaient des nèfles.

On prétendit auſſi qu'il avait moleſté un marchand de coqs d'Inde; enfin ils l'accusèrent d'être ſorcier. M. *Parfait*, dans ſon *Hiſtoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud; mais le père *Daniel* penſe, ou du moins parle autrement. On ne ſait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'hiſtorien n'a pas jugé à propos de nous dire de ſes nouvelles.

§. IV.

Feu M. *du Marſais* aſſurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'eſt un grand malheur pour l'Etat, diſait-il, qu'un homme de mérite, ſans fortune, ne puiſſe parvenir à rien. Que de talens enterrés, et que de ſots en place! Quelle déteſtable politique d'avoir éteint l'émulation! M. *du Marſais*, ſans y penſer, plaidait ſa propre cauſe; il a été réduit à enſeigner le latin, et il aurait rendu de grands ſervices à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui euſſent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche

qui vous laiſſe de quoi acheter une charge, un office, et ce qu'on appelle *une dignité*.

Du Marſais aſſurait qu'un *Montaigne*, un *Charron*, un *Deſcartes*, un *Gaſſendi*, un *Bayle*, n'euſſent jamais condamné aux galères des écoliers ſoutenant thèſe contre la philoſophie d'*Ariſtote*, ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufridi*, et qu'ils n'euſſent point, &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante*, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amſterdam. Il marchanda un aſſez beau Chriſt chez le ſieur *Vandergru*. Eſt-il poſſible, dit le ferrarois au batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jéſus? Je ſuis chrétien et catholique, répondit M. *Vandergru*, ſans ſe fâcher; et il vendit ſon tableau aſſez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante*? Aſſurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un ſocinien; il lui vendit une ſainte famille. Que penſez-vous de l'enfant? dit le ferrarois. Je penſe, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait miſe ſur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïſe Manſebo*, qui n'avait que de beaux payſages, et point de ſainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils ſujets? C'eſt, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante paſſa chez un fameux anabaptiſte, qui avait les plus jolis enfans du monde; il leur demanda dans quelle égliſe ils avaient été baptiſés? Fi donc! Monſieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne ſommes point encore baptiſés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue, qu'il avait déjà vu une douzaine de ſectes entièrement oppoſées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M. *Sacrito*, lui dit: Enfuyons-nous vîte, voilà l'heure de la bourſe; tous ces gens-ci vont s'égorger ſans doute, ſelon l'antique uſage, puiſqu'ils penſent tous diverſement; et la populace nous aſſommera, pour être ſujets du pape.

Ils furent bien étonnés quand ils virent toutes ces bonnes gens-là ſortir de leurs maiſons avec leurs commis, ſe ſaluer civilement, et aller à la bourſe de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions ſur la place, en comptant les arméniens et les janſéniſtes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paiſiblement du monde,

et le ferrarois retourna dans ſon pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même ſcène à Londres, à Hambourg, à Dantzick, à Veniſe même, &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'eſt à Conſtantinople.

J'eus l'honneur d'aſſiſter, il y a cinquante ans, à l'inſtallation d'un patriarche grec, par le ſultan *Achmet III*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau et le bâton fait en forme de béquille. Il y eut enſuite une proceſſion de chrétiens dans la rue Cléobule; deux janiſſaires marchèrent à la tête de la proceſſion. J'eus le plaiſir de communier publiquement dans l'égliſe patriarchale, et il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marſeille, je fus fort étonné de ne point y trouver de moſquée. J'en marquai ma ſurpriſe à monſieur l'intendant et à monſieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil, et que ſi les chrétiens avaient des égliſes chez les muſulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour; mais l'affaire en demeure là, à cauſe de la conſtitution *Unigenitus*.

O mes frères les jéſuites! vous n'avez pas été tolérans, et on ne l'eſt pas pour vous.

Conſolez-vous, d'autres à leur tour deviendront perſécuteurs, et à leur tour ils ſeront abhorrés.

§. VI.

Je comptais ces choſes il y a quelques jours à M. de *Boucacous*, languedochien très-chaud, et huguenot très-zélé. *Cavaliſque!* me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs; on leur refuſe des moſquées, et on ne nous accorde point de temples! Pour des moſquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encore point demandé; et j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons; la raiſon en eſt que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du roi! Vous êtes fort ardens, lui répliquai-je, et ſi ardens que vous avez fait neuf guerres civiles, ſans compter les maſſacres des Cévènes. Mais, dit-il, ſi nous avons fait des guerres civiles, c'eſt que vous nous cuiſiez en place publique; on ſe laſſe à la longue d'être brûlé, il n'y a patience de ſaint qui puiſſe y tenir: qu'on nous laiſſe en repos, et je vous jure que nous ferons des ſujets très-fidelles.

C'eſt préciſément ce qu'on fait, lui dis-je, on ferme les yeux ſur vous, on vous laiſſe faire votre commerce, vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! dit M. de *Boucacous ;* nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce là vivre ? eſt-ce là être libre ?

Alors je lui parlai ainſi : Il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appelez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie ?* et quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !
Qui t'arrachant les enfans des mamelles
Ecraſera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers et la mauvaiſe muſique ?

M. de *Boucacous* m'interrompit, et me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſaumes valait mieux. Non, ſans doute, lui dis-je; je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons; nous ſommes tous juifs à vêpres, comme nous ſommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît ſeulement, c'eſt que les Métamorphoſes d'*Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites, et plus agréables que les cantiques juifs; car il faut avouer que cette montagne de Sion, et ces gueules de baſilic, et ces collines qui ſautent comme des beliers, et toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poëſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que ſon père ne ſoit un meilleur poëte que *David*.

Mais enfin, nous ſommes la religion dominante chez nous; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper en Angleterre; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maiſons, et j'ai parole de monſieur le gouverneur et de monſieur l'intendant, qu'en étant ſages, vous ſerez tranquilles; l'imprudence ſeule fit et fera les

perſécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, ſouffrent la moindre difficulté. Il n'eſt pas juſte de vous ſaigner et de vous purger, parce que vos pères ont été malades; mais que voulez-vous? ce monde eſt un grand *Bedlam*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'aſſocièrent avec quelques bohèmes, et coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, et logèrent dans un quatrième étage, où ils ſe mirent à compoſer des drogues, dont la vente les aida quelque temps à ſubſiſter. Ils guérirent même de la galle l'épagneul d'une dame de conſidération; les voiſins crièrent au prodige; mais, malgré toute leur induſtrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils ſe lamentaient de leur obſcurité et de leur misère, lorſqu'un jour ils entendirent un bruit ſur leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule ſur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, et y trouvèrent un petit homme qui feſait des marionnettes pour ſon compte; il s'appelait le ſieur *Bienfait*; il avait tout juſte le génie qu'il fallait pour ſon art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il diſait:

mais il avait un galimatias fort convenable ; et il ne fesait pas mal ses bamboches. Un compagnon qui excellait aussi en galimatias, lui parla ainsi :

Nous croyons que vous êtes destiné à relever nos marionnettes ; car nous avons lu dans *Nostradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate icsus res fait en bi*, lesquelles prises à rebours sont évidemment : *Bienfait ressuscitera Polichinelle.* Le nôtre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé son chapeau, sa bosse et sa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous sera aisé de lui faire une moustache, toute semblable à celle qu'il avait ; et quand nous serons unis ensemble, il est à croire que nous aurons beaucoup de succès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Nostradamus*, et *Nostradamus* par *Polichinelle.*

Le sieur *Bienfait* accepta la proposition. On lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine. Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent. Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le temps on a de tout. Le sieur *Bienfait* se lia donc avec les bohèmes, et tous ensemble allèrent à Milan établir leur théâtre, sous la protection de madame *Carminetta.* On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaîtrait sur le théâtre de Milan, et qu'il danserait avec Mme *Gigogne.*

Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y oppoſer, le ſieur *Bienfait*, qui avait auſſi le ſecret de l'orviétan, ſoutint que le ſien était le meilleur; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, et il devint ſi riche qu'il ſe mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eût ce qu'il voulait (et que tout le monde veut), des honneurs et du bien, il fut très-ingrat envers Mme *Carminetta*. Il acheta une belle maiſon vis-à-vis celle de ſa bienfaitrice, et il trouva le ſecret de la faire payer par ſes aſſociés. On ne le vit plus faire ſa cour à Mme *Carminetta;* au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeûner chez lui, et un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hiſſing*, je me tranſportai chez mon ami M. *Huſſon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie ſur le père *la Valette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarraſſait plus de ces ſottiſes, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour-là *Polyeucte*, et qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Huſſon*, pendant le premier acte, branlait

toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi ſa tête branlait tant ? J'avoue, dit-il, que je ſuis indigné contre ce ſot *Polyeucte* et contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monſieur le gouverneur de Paris, qui ſerait huguenot, et qui, accompagnant ſon beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire et le calice, et donner des coups de pied dans le ventre à monſieur l'archevêque et aux chanoines ? Serait-il bien juſtifié, en nous diſant que nous ſommes des idolâtres ; qu'il l'a entendu dire au ſieur *Lubolier* (*), prédicant d'Amſterdam, et au ſieur *Morfyé* (**), compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothéque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju* (***) ? C'eſt là le fidelle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéreſſer à ce plat fanatique, ſéduit par le fanatique *Néarque* ?

M. *Huſſon* me diſait ainſi ſon avis amicalement dans les entr'actes. Il ſe mit à rire, quand il vit *Polyeucte* réſigner ſa femme à ſon rival, et il la trouva un peu bourgeoiſe, quand elle dit à ſon amant qu'elle va dans ſa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'égliſe.

Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant ;
Adieu, trop généreux et trop parfait amant ;
Je vais ſeule en ma chambre enfermer mes regrets.

(*) *Boullier.* (**) *Formey.* (***) *Jurieu.*

Mais il admira la ſcène, où elle demande à ſon amant la grâce de ſon mari.

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui eſt bien le plus lâche, le plus bas des hommes; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les ſentimens d'un coquin.

Polyeucte eſt ici l'appui de ma famille,
Mais ſi par ſon trépas l'autre épouſait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penſer ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela; je ne ſuis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huſſon* eſt un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a perſiſté dans ſon avis, et moi dans le mien.

§. IX.

Nous avons laiſſé le ſieur *Bienfait* fort riche et fort inſolent. Il fit tant par ſes menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes

toutes les villes, et afficha que tout le monde ſerait tenu de l'appeler *Monſieur*, ſans quoi il ne jouerait point. C'eſt de là que, dans toutes les repréſentations des marionnettes, il ne répond jamais à ſon compère, que quand le compère l'appelle monſieur *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint ſi important, qu'on ne donna plus aucun ſpectacle ſans lui payer une rétribution, comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ſes domeſtiques, receveur des billets et ouvreur de loges, ayant été caſſé aux gages, ſe ſouleva contre *Bienfait*; et inſtitua d'autres marionnettes qui décrièrent toutes les danſes de madame *Gigogne* et tous les tours de paſſe-paſſe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, compoſa le ſien de cinq ou ſix drogues; et le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*, ce qui excita un furieux procès, et on ſe battit long-temps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

M. *Huſſon* me parlait hier de ſes voyages; en effet, il a paſſé pluſieurs années dans les Echelles du Levant, il eſt allé en Perſe, il a demeuré long-temps dans les Indes, et a vu

toute l'Europe. J'ai remarqué, me disait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Messie, et qui se feraient empaler plutôt que de convenir qu'il est venu. J'ai vu mille turcs persuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choses les plus absurdes. Cependant, qu'un philosophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raison humaine est si horriblement obscurcie, il est sûr que s'il y a un fou à gagner, l'imbécille l'emportera sur le philosophe. Comment des taupes si aveugles sur le plus grand des intérêts, sont-elles lynx sur les plus petits? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du sabbat? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est-ce pas, dis-je à M. *Husson*, que les hommes sont superstitieux par coutume, et coquins par instinct? J'y rêverai, me dit-il; cette idée me paraît assez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a essuyé bien des disgrâces. Les Anglais, qui sont raisonneurs et sombres, lui

ont préféré *Shakeſpeare*; mais ailleurs ſes farces ont été fort en vogue; et ſans l'opéra comique, ſon théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* et *Arlequin*, et on ne ſait pas encore qui l'emportera. Mais. . . .

§. XII.

Mais, mon cher Monſieur, diſais-je, comment peut-on être à la fois ſi barbare et ſi drôle? Comment dans l'hiſtoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la Saint-Barthelemi et les contes de *la Fontaine*, &c.? eſt-ce l'effet du climat? eſt-ce l'effet des lois?

Le genre-humain, répondit M. *Huſſon*, eſt capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut ſigner l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, et aſſaſſina ſa mère. Les ſinges font des tours extrêmement plaiſans, et étouffent leurs petits. Rien n'eſt plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un lièvre, et baigne ſon long muſeau dans ſon ſang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre eſt tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette; elle tourne tantôt au doux ſouffle du zéphyr, tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'eſt ſouvent plus convenable que d'aimer ſa couſine. On peut auſſi aimer ſa nièce ; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouſer une couſine, et quatre-vingts mille francs pour coucher avec ſa nièce en légitime mariage.

Je ſuppoſe quarante nièces par an, mariées avec leurs oncles, et deux cents couſins et couſines conjoints, cela fait en ſacremens ſix millions huit cents mille livres par an, qui ſortent du royaume. Ajoutez-y environ ſix cents mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France*, que le roi de France donne à des français en bénéfices ; joignez-y encore quelques menus frais ; c'eſt environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au ſaint père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu ; mais on conviendra que ſi nous avons beaucoup de couſines et de nièces jolies, et ſi la mortalité ſe met parmi les bénéficiers, la ſomme peut aller au double. Le fardeau ſerait lourd, tandis que nous avons des vaiſſeaux à conſtruire, des armées et des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres, dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans, aucun n'ait penſé à réformer

ces abus. J'ai prié un docteur de sorbonne de mes amis de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la somme susdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par St *Pierre* sur les Gaules ; dès la première année qu'il vint à Rome ; et comme je doutais que St *Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de *Simon Barjone* ; mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babylone : or certainement Babylone veut dire Rome ; donc vous devez de l'argent au pape, quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ ; la saison avançait, l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service, et dirent pour raison que c'était la fête de Ste *Barbe*, la sainte la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis, leur dit mon

parent, vous avez été à la meſſe en l'honneur de *Barbe*, vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient ; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez mon champ, au lieu d'aller au cabaret. Ste *Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, et que je manque de blé cette année ? Le maître-valet lui dit, Monſieur, vous voyez bien que je ſerais damné ſi je travaillais dans un jour ſi ſaint. Ste *Barbe* eſt la plus grande ſainte du paradis ; elle grava le ſigne de la croix ſur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; et du même doigt et du même ſigne, elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les feſſes : je ne travaillerai point le jour de Ste *Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, et ſon champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus ; le procès n'eſt pas encore jugé. Perſonne aſſurément n'eſt plus perſuadé que mon parent qu'il faut honorer les ſaints ; mais il prétend auſſi qu'il faut cultiver la terre.

Je ſuppoſe en France environ cinq millions d'ouvriers, ſoit manœuvres, ſoit artiſans, qui gagnent chacun, l'un portant l'autre, vingt ſous par jour, et qu'on force ſaintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année, indépendamment des dimanches ; cela fait cent

cinquante millions de moins dans la circulation, et cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre. Quelle prodigieuſe ſupériorité ne doivent point avoir ſur nous les royaumes voiſins qui n'ont ni Ste *Barbe* ni d'évêque de Porentru? On répondait à cette objection que les cabarets, ouverts les ſaints jours de fête, produiſent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait, mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement; et que d'ailleurs, ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, et point du tout épiſcopale; il ſoutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec M. *Evrard* que vous connaiſſez tous, nous vîmes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait? Un maçon me répondit que c'était à monſeigneur l'abbé de Cîteaux; que le marché avait été fait à dix-ſept cents mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, et de

répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous ? dit M. *Evrard*, n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cents cinquante mille livres de rente, et que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus ? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte et la plus odieuſe ? Qu'en réviendra-t-il à l'Etat, quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions ? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, et donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élus par eux, deviendraient des membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Evrard :* Vous allez trop loin et trop vîte ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans, ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiècles que je perds toute patience ; je ſuis las de tous les abus que je vois : il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille

pour

pour être janſéniſte de bonne foi, et non par eſprit de parti. La belle aventure des billets de confeſſion la fit mourir de déſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance, ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, et mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui feſait paſſer ſes meubles et ſa vaiſſelle d'une province à une autre, des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes, et il eſt mort en priſon.

M. *Evrard* me conta des aventures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis: Mon cher M. *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous; nous ſommes tous deux comme *Aſtolphe* et *Joconde*, qui penſaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles; ils ſe mirent à voyager, et ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. *Evrard*, mais ils eurent le plaiſir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être ſeulement pendant trois ans directeur de.... ou de.... ou de... ou de.... et vous vous vengerez avec uſure.

M. *Evrard* me crut ; c'eſt à préſent l'homme de France qui vole le roi, l'Etat et les particuliers de la manière la plus dégagée et la plus noble, qui fait la meilleure chère, et qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

SAÜL,

DRAME;

Traduit de l'anglais de M. HUT.

AVIS.

M. *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de M. *Huet*, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut;* ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of* GOD, *L'homme selon le cœur de* DIEU. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *Georges II*, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

SAUL, fils de *Cis* et premier roi juif.

DAVID, fils de *Jeſſé*, gendre de *Saül* et ſecond roi.

AGAG, roi des Amalécites.

SAMUEL, prophète et juge en Iſraël.

MICHOL, épouſe de *David* et fille de *Saül*.

ABIGAIL, veuve de *Nabal* et ſeconde épouſe de *David*.

BETHSABÉE, femme d'*Urie* et concubine de *David*.

LA PYTHONISSE, fameuſe ſorcière en Iſraël.

JOAB, général des hordes de *David* et ſon confident.

URIE, mari de *Bethſabée* et officier de *David*.

BAZA, ancien confident de *Saül*.

ABIEZER, vieil officier de *Saül*.

ADONIAS, fils de *David* et d'*Agith* ſa dix-ſeptième femme.

SALOMON, fils adultérin de *David* et de *Bethſabée*.

NATHAN, prince et prophète en Iſraël.

GAG ou GAD, prophète et chapelain ordinaire de *David*.

ABISAG, de Sunam, jeune ſunamite.

EBIND, capitaine de *David*.

ABIAR, officier de *David*.

YESEZ, inſpecteur général des troupes de *David*.

Les prêtres de *Samuel*.

Les capitaines de *David*.

Un clerc de la tréſorerie.

Un meſſager.

La populace juive.

PREMIER ACTE.

La ſcène eſt à Galgala.

DEUXIEME ACTE.

La ſcène eſt ſur la colline d'Achila.

TROISIEME ACTE.

La ſcène eſt à Siceleg.

QUATRIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hébron.

CINQUIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hérus-chalaïm.

On n'a pas obſervé dans cette eſpèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru avec l'illuſtre la Motte devoir ſe ſouſtraire à ces règles. Tout ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois générations, pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts ſelon l'eſprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

SAÜL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O Grand Saül! le plus puiſſantdes rois, vous qui régnez ſur les trois lacs dans l'eſpace de plus de cinq cents ſtades; vous vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés ſur les plus puiſſans ânes, ainſi que les cinquante fils d'Amalec; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Béelzébuth; vous qui, ſans doute, mettrez ſous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de ſi nobles triomphes et de ſi grandes eſpérances?

SAUL.

O mon cher Baza! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de

Benjamin, et preſſe le doux raiſin de la vallée d'Engaddy ! Hélas ! je cherchais les ânesſes de mon père, je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu au contraire que j'euſſe cherché un royaume, et trouvé des ânesſes ! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Eſt-ce le prophète Samuel, eſt-ce votre gendre David qui vous cauſe ce mortel chagrin ?

SAUL.

L'un et l'autre. Samuel, tu le ſais, m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choiſir un prince, et dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre, et vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous ; on hait toujours ſon ſucceſſeur.

SAUL.

Eh ! pouvait-il eſpérer de gouverner plus long-temps ! il avait aſſocié à ſon pouvoir ſes indignes enfans, également corrompus et corrupteurs, qui vendaient publiquement la juſtice : toute la nation s'éleva contre ce gouvernement ſacerdotal. On tira un roi au ſort : les dés ſacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la

ratifia, et Samuel frémit : ce n'eſt pas aſſez de haïr en moi un prince choiſi par le ciel, il hait encore le prophète ; car il ſait que, comme lui, j'ai le nom de voyant ; que j'ai prophétiſé comme lui ; et ce nouveau proverbe répandu dans Iſraël : Saül eſt auſſi au rang des prophètes, n'offenſe que trop ſes oreilles ſuperbes : on le reſpecte encore ; pour mon malheur il eſt prêtre, il eſt dangereux.

BAZA.

N'eſt-ce pas lui qui ſoulève contre vous votre gendre David ?

SAUL.

Il n'eſt que trop vrai, et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

Votre alteſſe royale eſt trop bien affermie par ſes victoires, et le roi Agag votre illuſtre priſonnier vous eſt ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre alteſſe royale.

SCENE II.

SAUL, BAZA, AGAG, Soldats.

AGAG.

Doux et puiſſant vainqueur, modèle des princes, qui ſavez vaincre et pardonner, je me jette à vos ſacrés genoux, daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon; je ſerai déſormais un voiſin, un allié fidelle, un vaſſal ſoumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître: je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté: j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

SAUL.

Illuſtre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en ſauvant vos jours: les rois doivent reſpecter leurs ſemblables: qui ſe venge après la victoire, eſt indigne de vaincre: je ne mets point votre perſonne à rançon, elle eſt d'un prix ineſtimable: ſoyez libre; les tributs que vous payerez à Iſraël ſeront moins des marques de ſoumiſſion que d'amitié: c'eſt ainſi que les rois doivent traiter enſemble.

AGAG.

O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puiſſantes ſur mon cœur ! Je vivrai, je mourrai le ſujet du grand Saül, et tous mes Etats ſont à lui.

SCENE III.

Les perſonnages précédens, SAMUEL, Prêtres.

SAUL.

SAMUEL, quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre ?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAUL.

Qu'ordonne-t-il.

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAUL.

Dieu ſe repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui ſe repentent; ſa ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAUL.

Eh! quel homme n'en commet pas? parlez, de quoi ſuis-je coupable?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un roi.

AGAG.

Comment! la plus belle des vertus ſerait regardée chez vous comme un crime?

SAMUEL *à Agag.*

Tais-toi, ne blaſphème point. (*à Saül*) Saül ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites ſans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL *à ſes prêtres.*

Préparez-vous à m'obéir: et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAUL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût poſitif, j'ai penſé que la bonté était le premier attribut

de l'Etre ſuprême, qu'un cœur compatiſſant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidelle: Dieu vous réprouve, votre ſceptre paſſera dans d'autres mains.

BAZA *à Saül.*

Quelle inſolence! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAUL.

Gardez-vous en bien; ne voyez-vous pas qu'il eſt ſuivi de tout le peuple, et que nous ſerions lapidés ſi je réſiſtais; car, en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une choſe abominable!

SAUL.

N'importe; les Juifs ſont plus abominables encore; ils prendront la défenſe de Samuel contre moi.

BAZA, *à part.*

Ah! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées.

SAUL.

Eh bien donc, Prêtres, que faut-il que je faſſe?

SAMUEL.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur : (*à ſes prêtres*) ô Prêtres ſacrés ! enfans de Lévi, déployez ici votre zèle ; qu'on apporte une table, qu'on étende ſur cette table ce roi, dont le prépuce eſt un crime devant le Seigneur. (*Les prêtres lient Agag ſur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi ? impitoyables monſtres !

SAUL.

Auguſte Samuel, au nom du Seigneur !

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, demeurez ici, il vous l'ordonne ; ſoyez témoin du ſacrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

AGAG *à Samuel.*

Ainſi donc vous m'allez donner la mort : ô mort, que vous êtes amère !

SAMUEL.

Oui, tu es gras, et ton holocauſte en ſera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas ! Saül, que je te plains d'être ſoumis à de pareils monſtres !

SAMUEL *à Agag.*

Ecoute, tu vas mourir ; veux-tu être juif ? veux-tu te faire circoncire ?

AGAG.

Et ſi j'étais aſſez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

SAMUEL.

Non, tu auras la ſatisfaction de mourir juif, et c'eſt bien aſſez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux!

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur; et tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, et ainſi de ſuite morceau par morceau. (*Ils frappent tous enſemble au nom d'Adonaï.*)

AGAG.

O mort! ô tourmens! ô barbares!

SAUL.

Faut-il que je ſois témoin d'une abomination ſi horrible!

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir ſoufferte.

SAMUEL *aux prêtres.*

Emportez ce corps et cette table: qu'on brûle les reſtes de cet infidelle, et que ſes chairs ſervent à nourrir nos ſerviteurs: (*à Saül*) et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéiſſance vaut mieux que ſacrifice.

SAUL, *se jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs; je ne pourrai survivre à tant d'horreurs et tant de honte.

SCENE IV.

SAUL, BAZA, un messager.

LE MESSAGER.

SEIGNEUR, pensez à votre sureté; David approche en armes, il est suivi de cinq cents brigands qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez: David et Samuel étaient d'intelligence: vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous ferai fidelle jusqu'à la mort: quel parti prenez-vous?

SAUL.

Celui de combattre et de mourir.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

IMPITOYABLE époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui, t'ayant d'abord pris pour ſon joueur de harpe, te fit bientôt après ſon écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il eſt vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de poſſéder vos charmes; il m'en a coûté aſſez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philiſtins pour préſent de noces: deux cents prépuces ne ſe trouvent pas ſi aiſément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entrepriſe; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samſon: mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone et d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais, et je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père !

DAVID.

Dieu m'en préſerve, je ne veux que lui ſuccéder : vous ſavez que j'ai reſpecté ſa vie, et que, lorſque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de ſon manteau ; la vie du père de ma chère Michol me ſera toujours précieuſe.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ſes ennemis ? Pourquoi te ſouiller du crime horrible de rebellion, et te rendre par là même ſi indigne du trône où tu aſpires ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel, notre ennemi domeſtique ; et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré ?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre : vous ſavez qu'un jour, dans le village de Bethléem, Samuel répandit de l'huile ſur ma tête : ainſi je ſuis roi, et vous êtes la femme d'un roi : ſi je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai raſſemblé cinq

cents malfaiteurs perdus de dettes et de débauches, mais tous bons ſoldats. Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entière confiance ; mais je n'ai jamais oublié que je ſuis juif ; et ayant des commiſſions du roi Akis pour aller ravager vos terres, j'ai très-ſouvent ravagé les ſiennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde, je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, et afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, et je lui diſais, par un ſalutaire menſonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons et les chèvres des Juifs ; quand je trouvais quelque réſiſtance, je feſais ſcier en deux, par le milieu du corps, ces inſolens rebelles, ou je les écraſais ſous les dents de leur herſe, ou je les feſais rôtir dans des fours à briques. Voyez ſi c'eſt aimer ſa patrie, ſi c'eſt être bon iſraélite.

MICHOL.

Ainſi, cruel, tu as également répandu le ſang de tes frères et celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs ; rien ne t'eſt ſacré ; tu trahiras ainſi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un ſi malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jeſſé, je vous ſerai toujours fidelle.

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL, *en embraſſant David.*

MON cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, ſortez avec moi de ces lieux dangereux; Saül arme contre vous, et Akis vous attend.

MICHOL.

Qu'entends-je? ſon époux? Quoi! monſtre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! quelle eſt donc cette inſolente rivale?

DAVID.

Je ſuis confondu.

ABIGAIL.

Auguſte et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre ſervante: un héros tel que David a beſoin de pluſieurs femmes; et moi, je ſuis une jeune veuve qui ai beſoin d'un mari: vous êtes obligée d'être

toujours auprès du roi votre père, il faut que David ait une compagne dans ſes voyages et dans ſes travaux; ne m'enviez pas cet honneur, je vous ſerai toujours ſoumiſe.

MICHOL.

Elle eſt civile et accorte du moins; elle n'eſt pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtreſſe de la maiſon: monſtre, où as-tu fait cette acquiſition?

DAVID.

Puiſqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, et uſant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait: Nabal était un brutal qui ne ſavait pas les uſages du monde, il me refuſa inſolemment: Abigail eſt née douce, honnête et tendre; elle vola tout ce qu'elle put à ſon mari pour me l'apporter: au bout de huit jours le brutal mourut.....

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épouſai la veuve.

MICHOL.

Ainſi Abigail eſt mon égale: çà, dis-moi en conſcience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'eſt pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, ſcélérat ! Eh, que fais-tu donc de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues ! tu es comme les oiſeaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, et il en faut dix-huit au fils de Jeſſé.

DAVID.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en ayes dix-huit, je te pardonne ; ſi je n'avais qu'une rivale, je ſerais plus difficile : cependant tu me le payeras.

ABIGAIL.

Auguſte reine, ſi toutes les autres penſent comme moi, vous aurez dix-ſept eſclaves de plus auprès de vous.

SCENE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

MON maître, que faites-vous ici entre deux femmes? Saül avance de l'Occident, et Akis de l'Orient, de quel côté voulez-vous marcher?

DAVID.

Du côté d'Akis, sans balancer.

MICHOL.

Quoi! malheureux, contre ton roi, contre mon père!

DAVID.

Il le faut bien; il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül: consolez-vous, Michol; adieu Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je, ceci n'est pas une affaire de femme; chaque chose a son temps, je vais combattre; priez Dieu pour moi.

SCENE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

PROTEGEZ-MOI, noble fille de Saül; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épouſé une nouvelle femme ce matin : réuniſſons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent ! et comment ſe nomme-t-elle ?

ABIGAIL.

Alchinoam; c'eſt une des plus dévergondées coquines qui ſoient dans toute la race de Jacob.

MICHOL.

C'eſt une vilaine race que cette race de Jacob; je ſuis fâchée d'en être ; mais par Dieu, puiſque mon mari nous traite ſi indignement, je le traiterai de même, et je vais de ce pas en épouſer un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je ſerai mécontente de lui.

SCENE

SCENE V.

MICHOL, ABIGAIL, le meſſager EBIND.

EBIND.

Ah Princeſſe ! votre Jonathas, ſavez-vous ?

MICHOL.

Quoi donc ! mon frère Jonathas !.....

EBIND.

Eſt condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari !

MICHOL.

Il n'eſt plus ! on lui a arraché la vie !

EBIND.

Non, Madame, il eſt en parfaite ſanté : le roi votre père, en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philiſtins, et, comme nous étions dix contre un, nous avons donné deſſus avec courage. Saül pour augmenter les forces du ſoldat, qui était à jeun, a ordonné que perſonne ne mangeât de la journée, et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait : Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, et en a avalé la largeur de mon

pouce; Saül, comme de raiſon, l'a condamné à mourir; il ſavait ce qu'il en coûte de manquer à ſa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'eſt ſoulevée contre ce parricide; Jonathas eſt ſauvé, et l'armée s'eſt miſe à manger et à boire; et au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel: il eſt mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux, c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu ſoit béni!

EBIND.

Le roi Saül vient ſuivi de tous les ſiens; je crois qu'il va tenir conſeil dans cette chenevière, pour ſavoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philiſtins.

SCENE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

MICHOL.

Mon père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et eſſuyer les infidélités de mon mari?

SAUL.

Votre frère et votre mari ſont des rebelles : comment! manger du miel un jour de bataille! il eſt bien heureux que l'armée ait pris ſon parti ; mais votre mari eſt cent fois plus méchant que lui ; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAIL *à Michol.*

Ah ! Madame, comme il roule les yeux, comme il grince les dents ! fuyons au plus vîte ; votre père eſt fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il eſt quelquefois poſſédé du diable.

SAUL.

Ma fille, qui eſt cette drôleſſe-là ?

MICHOL.

C'eſt une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAUL.

Elle eſt aſſez jolie : je la prendrai pour moi, au ſortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah ! le méchant homme ! on voit bien qu'il eſt réprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; ſi David était ici, il vous jouerait de la harpe ;

car vous ſavez que la harpe eſt un ſpécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAUL.

Taiſez-vous, vous êtes une ſotte; je ſais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah, Madame! comme il eſt méchant! il eſt plus fou que jamais; retirons-nous au plus vîte.

MICHOL.

C'eſt cette malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE VII.

SAUL, BAZA.

SAUL.

Mes capitaines, allez m'attendre; Baza, demeurez: vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puiſſans ennemis, ils ſont derrière la montagne de Gelboé; je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de cette bataille.

BAZA.

Eh, Seigneur! il n'y a rien de ſi aiſé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre?

n'avez-vous pas même des vapeurs qui ſont un véritable avant-coureur des prophéties ?

SAUL.

Il eſt vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus ; je ne ſais ce que j'ai : as-tu fait venir la pythoniſſe d'Endor ?

BAZA.

Oui, mon maître ; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous ?

SAUL.

Oui, ſans doute, car elle a un eſprit de Python.

BAZA.

Un eſprit de Python, mon maître ! quelle eſpèce eſt cela ?

SAUL.

Ma foi, je n'en ſais rien ; mais on dit que c'eſt une femme fort habile : j'aurais envie de conſulter l'ombre de Samuel.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment conſulte-t-on une ombre ?

SAUL.

La pythoniſſe les fait ſortir de la terre, et l'on voit à leur mine ſi l'on ſera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'eſprit! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amuſez point à toutes ces ſottiſes, et allons mettre vos troupes en bataille.

SAUL.

Reſte ici, il faut abſolument que nous voyions une ombre: voilà la pythoniſſe qui arrive: garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCENE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE *arrivant avec un balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

QUEL mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abyme qui les couvre? qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir?

BAZA, *montrant Saül.*

C'eſt mon capitaine: ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorcière?

LA PYTHONISSE *à Saül.*

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ſes lois éternelles? combien me donnerez-vous?

SAUL.

Un écu: et te voilà payée d'avance, vieille ſorcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans; ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil, je vais en faire davantage; et premièrement, je commande au ſoleil de paraître.

BAZA.

En plein midi! quel miracle!

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque choſe ſur la terre.

SAUL.

N'eſt-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAUL.

Comment eſt-elle faite?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAUL.

N'a-t-elle pas une grande barbe?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau et une grande barbe.

SAUL.

Une barbe blanche ?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAUL.

Juſtement, c'eſt l'ombre de Samuel ; elle doit avoir l'air bien méchant ?

LA PYTHONISSE.

Oh, l'on ne change jamais de caractère ; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAUL.

Ah ! je ſuis perdu.

BAZA.

Eh, Seigneur ! pouvez-vous vous amuſer à ces fadaiſes ? N'entendez-vous pas le ſon des trompettes ? les Philiſtins approchent.

SAUL.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai ſon argent ; mais voilà un ſot capitaine.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID et ſes Capitaines.

DAVID.

SAUL a donc été tué, mes amis? ſon fils Jonathas auſſi? et je ſuis roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB.

Oui, Milord; votre alteſſe royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül: car il n'eſt jamais permis de dire qu'un roi eſt mort: cet acte de juſtice vous conciliera tous les eſprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, et que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laiſſe des enfans: Isboſeth ſon fils règne déjà ſur pluſieurs tribus; comment faire?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent aſſaſſiner Isboſeth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, et vous régnerez ſur Juda et Iſraël.

DAVID.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laiſſé beaucoup d'argent? ſerai-je bien riche?

ABIEZER.

Hélas! nous n'avons pas le ſou; vous ſavez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes; il n'y avait que deux ſabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés: les Philiſtins, dont nous avons preſque tous été les eſclaves, ne nous laiſsèrent pas dans nos chaumières ſeulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; auſſi nos charrues nous ſont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hériſſé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raiſin: nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait; je ne crois pas que nous puiſſions trouver dix écus dans toute la Judée; il y a quelques uſuriers qui rognent les eſpèces à Tyr et à Damas, mais ils ſe feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'eſt-on emparé du petit village de Salem et de ſon château?

JOAB.

Oui, Milord.

ABIEZER.

J'en ſuis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuſéens, avec qui nous ne ſommes point en guerre ; c'eſt un lieu ſaint, car Melchiſédech était autrefois roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchiſédech qui tienne ; j'en ferai une bonne fortereſſe ; je l'appellerai Hérus-Chalaïm ; ce ſera le lieu de ma réſidence ; nos enfans ſeront multipliés comme le ſable de la mer, et nous régnerons ſur le monde entier.

JOAB.

Eh, Seigneur, vous n'y penſez pas ! cet endroit eſt une eſpèce de déſert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui eſt à ſec ſix mois de l'année : que n'allons-nous plutôt ſur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone ? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là ſont puiſſans, nous riſquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaïm, j'y demeurerai et j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos ſerviteurs viennent d'aſſaſſiner Isboſeth, qui avait l'inſolence de vouloir ſuccéder à ſon père, et de vous diſputer le trône; on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans ſon ſang; les tribus qui lui obéiſſaient ont fait ſerment de vous obéir; et l'on vous amène ſa ſœur Michol votre femme, qui vous avait abandonné, et qui venait de ſe marier à Phaltiel fils de Saïs.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laiſſer avec lui; que veut-on que je faſſe de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez ſaiſir tout ce que poſſédait Isboſeth, apportez-le-moi, nous le partagerons; vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboſeth, et qui m'ont rendu ce ſignalé ſervice; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu preſſées : je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous enſemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis ſous mes pieds le baſilic et le dragon.

Tous les capitaines enſemble.

(*a*) Houſah! houſah! longue vie à David

(*a*) C'eſt le cri de joie de la populace anglaiſe; les Hébreux criaient *allek eudi ah!* et par corruption *hi ha y ah.*

notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de ſon peuple.

(*ils ſortent.*)

DAVID *à un des ſiens.*

Faites entrer Bethſabée.

SCENE II.

DAVID, BETHSABÉE.

DAVID.

Ma chère Bethſabée, je ne veux plus aimer que vous : vos dents ſont comme un mouton qui ſort du lavoir ; votre gorge eſt comme une grappe de raiſin, votre nez comme la tour du mont Liban ; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embraſſemens : Michol, Abigail, et toutes mes autres femmes, ſont dignes tout au plus d'être vos ſervantes.

BETHSABÉE.

Hélas, Milord ! vous en diſiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il eſt vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtreſſe de toutes les heures ; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons ; car pour de l'argent

je n'en ai point encore; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courſes ſur les grands chemins, ſoit vers le pays des Phéniciens, ſoit vers Damas, ſoit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Bethſabée? vous pleurez?

BETHSABÉE.

Hélas, oui, Milord!

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle oſé vous maltraiter?

BETHSABÉE.

Non.

DAVID.

Quel eſt donc votre chagrin?

BETHSABÉE.

Milord, je ſuis groſſe; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois; et s'il s'aperçoit de ma groſſeſſe, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous?

BETHSABÉE.

Hélas! j'ai fait ce que j'ai pu; mais il me dit qu'il veut toujours reſter auprès de vous: vous ſavez qu'il vous eſt tendrement attaché; c'eſt un des meilleurs officiers de votre armée; il veille auprès de votre perſonne quand les autres

dorment; il ſe met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte: enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une inſupportable chenille; rien n'eſt ſi odieux que ces gens empreſſés qui veulent toujours rendre ſervice ſans en être priés: allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun: qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire.

BETHSABÉE.

Milord, pour des tables, vous ſavez qu'il n'y en a point ici; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire ſur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons: » Appui de ma couronne, » comme moi ſerviteur de Dieu, notre féal » Urie vous rendra cette miſſive: marchez avec » lui ſitôt cette préſente reçue contre le corps » des Philiſtins, qui eſt au bout de la vallée » d'Hébron; placez le féal Urie au premier » rang, abandonnez-le dès qu'on aura tiré la » première flèche, de façon qu'il ſoit tué par » les ennemis; et s'il n'eſt pas frappé par devant » ayez ſoin de le faire aſſaſſiner par derrière; » le tout pour le beſoin de l'Etat: Dieu vous » ait en ſa ſainte garde. Votre bon roi David. »

BETHSABÉE.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chère enfant, ce ſont de ces petites ſévérités auxquelles on eſt quelquefois obligé de ſe prêter ; c'eſt un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le ſcandale.

BETHSABÉE.

Hélas ! votre ſervante n'a rien à répliquer, ſoit fait ſelon votre parole.

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

BETHSABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire? pourrai-je ſoutenir ſa préſence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, et méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ſes commandemens ; mes pieds, mon bras, ma vie ſont à ſon ſervice : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID, *en l'embraſſant.*

Vous ſerez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

URIE.

Adieu, ma chère Bethſabée, ſoyez toujours auſſi attachée que moi à notre maître.

BETHSABÉE.

C'eſt ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien-aimée; je ſuis obligé d'aller donner des ordres à peu-près ſemblables, pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETHSABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah! je veux bien que les femmes ſoient maîtreſſes au lit: mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéiſſent.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BETHSABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Bethsabée, Bethsabée, c'eſt donc ainſi que vous m'enlevez le cœur de Monſeigneur ?

BETHSABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puiſqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Iſraël dit que vous êtes groſſe de lui.

BETHSABÉE.

Eh bien, quand cela ſerait, Madame, eſt-ce à vous à me le reprocher ? n'en avez-vous pas fait autant ?

ABIGAIL.

Cela eſt bien différent, Madame ; j'ai l'honneur d'être ſon épouſe.

BETHSABÉE.

Voilà un plaiſant mariage ; on ſait que vous avez empoiſonné Nabal votre mari, pour épouſer David, lorſqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît, vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine ; mais fachez que je vais tout lui découvrir.

BETHSABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAIL.

C'eſt-à-dire que la choſe eſt déjà faite.

BETHSABÉE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſerai votre reine, et je vous apprendrai à me reſpecter.

ABIGAIL.

Moi, vous reſpecter, Madame !

BETHSABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAIL.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de ſeigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je ſois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

BETHSABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de ſoufflets.....

ABIGAIL.

Ne vous en aviſez pas, Madame ; j'ai le bras bon, et je vous roſſerais d'une manière.....

SCENE II.

DAVID, BETHSABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAIX là donc, paix là : êtes-vous folles, vous autres? Il eſt bien queſtion de vous quereller, quand l'horreur des horreurs eſt ſur ma maiſon.

BETHSABÉE.

Quoi donc, mon cher amant! qu'eſt-il arrivé?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaiſſez, s'eſt aviſé de violer ſa ſœur Thamar, et l'a enſuite chaſſée de ſa chambre à grands coups de pied dans le cul.

ABIGAIL.

Quoi donc, n'eſt-ce que cela? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'eſt pas tout; mon autre fils Abſalon, quand il a vu cette tracaſſerie, s'eſt mis à tuer mon fils Ammon: je me ſuis fâché contre mon

fils Abſalon ; il s'eſt révolté contre moi, m'a chaſſé de ma ville de Hérus-Chalaïm, et me voilà ſur le pavé.

BETHSABÉE.

Oh ! ce ſont des choſes ſérieuſes cela !

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David ! Tu n'as donc plus rien, brigand ? ton fils eſt oint à ta place.

DAVID.

Hélas ! oui ; et, pour preuve qu'il eſt oint, il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O Ciel ! que n'étais-je là ? j'aurais bienmieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain voleur, que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il eſt jeune, il eſt aimable, et tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes et des femmes : va, je renonce déſormais à toi, et je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier philiſtin que je rencontrerai. (*à Bethſabée en lui feſant la révérence.*) Adieu, Madame.

BETHSABÉE.

Votre ſervante, Madame.

SCENE III.

DAVID, BETHSABÉE.

DAVID.

VOILA donc cette Abigail que j'avais crue si douce! Ah! qui compte sur une femme, compte sur le vent: et vous, ma chère Bethsabée, m'abandonnerez-vous aussi?

BETHSABÉE.

Hélas! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce: que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon règne? et si Urie, mon mari, sait que vous avez voulu l'assassiner, vous voilà perdu et moi aussi.

DAVID.

Ne craignez rien; Urie est dépêché; mon ami Joab est expéditif.

BETHSABÉE.

Quoi! mon pauvre mari est donc assassiné! hi, hi, hi, (*elle pleure.*) ho, hi, ha.

DAVID.

Quoi! vous pleurez le bon homme?

BETHSABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La ſotte choſe que les femmes ! elles ſouhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent ; et quand elles l'ont obtenue, elles ſe mettent à pleurer.

BETHSABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE IV.

DAVID, BETHSABÉE, JOAB.

DAVID.

Eh bien, Joab, en quel état ſont les choſes ? qu'eſt devenu ce coquin d'Abſalon ?

JOAB.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, et je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah ! Abſalon mon fils ! hi, hi, ho, ho, hi.

BETHSABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari : chacun a ſa faibleſſe.

DAVID.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature, quelque juif qu'on ſoit ; mais cela paſſe, et le train des affaires emporte bien vîte ailleurs.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, et le prophète NATHAN.

BETHSABÉE.

Eh ! voilà Nathan le voyant, Dieu me pardonne ! que vient-il faire ici ?

NATHAN.

Sire, écoutez et jugez : il y avait un riche qui poſſédait cent brebis, et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une ; le riche a pris la brebis et a tué le pauvre : que faut-il faire du riche ?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, et Bethſabée eſt la brebis.

BETHSABÉE.

Moi, brebis !

DAVID.

Ah ! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon ; puiſque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché : c'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes : épouſez

épouſez la belle Bethſabée; un des fils que vous aurez d'elle régnera ſur tout Iſraël : je le nommerai aimable, et les enfans des femmes légitimes et honnêtes ſeront maſſacrés.

BETHSABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophète; viens çà que je t'embraſſe.

DAVID.

Eh ! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète; réjouiſſons-nous nous autres; allons, puiſque tout va bien, je veux faire des chanſons gaillardes; qu'on me donne ma harpe. (*il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux par le ciel envoyés, (*b*)
Dans le ſang vous baignerez vos pieds;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

Ayez ſoin, mes chers amis, (*c*)
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle,
Vous écraſerez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

(*b*) *Ut intingatur pes tuus in ſanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipſo.*

(*c*) *Beatus qui tenebit et allidet parvulos ad petram!*

BETHSABÉE.

Sont-ce là vos chanſons gaillardes ?

DAVID, *en chantant et danſant.*

Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE.

Finiſſez donc vos airs de corps de garde ; cela eſt abominable : il n'y a point de ſauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID, *toujours ſautant.*

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE.

Je m'en vais, ſi vous continuez à chanter ainſi, et à ſauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : fi ! quelles manières !

DAVID.

Je danſerai, oui, je danſerai ; je ſerai encore plus mépriſable, je danſerai devant des ſervantes ; je montrerai tout ce que je porte, et ce me ſera gloire devant les filles. (*d*)

(*d*) Preſque toutes les paroles que les acteurs prononcent ſont tirées des livres judaïques, ſoit chroniques, ſoit paralipomènes, ſoit pſaumes.

JOAB.

A préſent que vous avez bien danſé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raiſon, il y a temps pour tout : retournons à Hérus-Chalaïm.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de réſerve, et ſavoir combien vous avez de ſujets qui puiſſent marcher en campagne, et combien il en reſtera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conſeil eſt très-ſenſé : allons, Bethſabée, allons régner, m'amour. (*il danſe, il chante.*)

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID, *assis devant une table*, ses Officiers *autour de lui.*

DAVID.

Six cents quatre-vingt-quatorze schellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cents schellings trois quarts : c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor ; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRESORERIE.

Milord, le temps est dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous ?

JOAB.

Milord, votre altesse est volée comme tous les autres rois : les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous ; ils font bonne chère à nos dépens, et le soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai ſcier en deux (*e*); en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaiſe chère du monde.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs ſauvages et de chapons; trente tonneaux de fleur de farine et ſoixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir ſix mois toute la cour du roi d'Aſſyrie et toute celle du roi des Indes.

JOAB.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, car cela eſt écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'eſt qu'on vole votre alteſſe royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent

(*e*) C'eſt ainſi que le ſaint roi *David* en uſait avec tous ſes priſonniers, excepté quand il les feſait cuire dans des fours.

comptant entre les mains de mon contrôleur-général ?

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or, deux millions vingt-quatre mille talens d'argent et dix mille dragmes d'or; ce qui fait au juſte, au plus bas prix du change, un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres ſterling.

DAVID.

Tu es fou, je penſe : toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richeſſes : comment veux-tu que j'aye amaſſé ce tréſor dans un auſſi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce ?

JOAB.

Je n'en ſais rien; je ne ſuis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des ſottiſes tous tant que vous êtes : je ſaurai mon compte avant qu'il ſoit peu; et vous, Yesès, a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

YESÈS.

Oui, Milord; vous avez onze cents mille hommes d'Iſraël, et quatre cents ſoixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment ! j'aurais quinze cents ſoixante-dix mille hommes ſous les armes ? cela eſt difficile dans un pays qui juſqu'à préſent n'a pu nourrir trente mille ames : à ce compte, en prenant un ſoldat par dix perſonnes, cela ferait quinze millions ſix cents ſoixante-dix mille ſujets dans mon empire : celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'eſt-là le miracle.

DAVID.

Ah, que de balivernes ! je veux ſavoir abſolument combien j'ai de ſujets ; on ne m'en fera pas accroire ; je ne crois pas que nous ſoyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à votre alteſſe royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal ſon temps ; mais qu'il entre.

SCÈNE II.

Les perſonnages précédens, le docteur GAG.

DAVID.

QUE voulez-vous, docteur Gag?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment! en quoi? s'il vous plaît.

GAG.

En feſant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es? Y a-t-il une opération plus ſage et plus utile que de ſavoir le nombre de ſes ſujets? un berger n'eſt-il pas obligé de ſavoir le compte de ſes moutons?

GAG.

Tout cela eſt bel et bon; mais DIEU vous donne à choiſir de la famine, de la guerre ou de la peſte.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puiſſes être puni de ta belle miſſion: j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres

prêtres, vous faites toujours bonne chère ; ſi je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choiſis la peſte ; j'eſpère que tu l'auras, et que tu creveras comme tu le mérites.

GAG.

DIEU ſoit béni ! (*il s'en va criant, la peſte ; et tout le monde crie, la peſte, la peſte.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela : comment ! la peſte, pour avoir fait ſon compte ?

SCENE III.

Les perſonnages précédens, BETHSABÉE, SALOMON.

BETHSABÉE.

EH Milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choiſir la peſte ; il eſt mort ſur le champ ſoixante-dix mille perſonnes, et je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi et pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je ſuis las de tout ceci : il faut donc que j'aye plus de peſtiférés que de ſujets : écoutez, je deviens vieux, vous

n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, Milord, j'en connais une qui sera votre fait ; elle s'appelle Abisag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, qu'elle m'échauffe.

BETHSABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la présente.

DAVID.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien ?

ABISAG.

Oui-dà, Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETHSABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes ; tu ne m'aimes plus ! et que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis ton héritage ?

DAVID.

Oh, je tiendrai ma parole ; c'est un petit

garçon qui eſt tout-à-fait ſelon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou : approche, petit drôle, que je t'embraſſe : je te fais roi, entends-tu ?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner ſous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponſe ; je ſuis très-content de lui : va, tu régneras bientôt, mon enfant ; car je ſens que je m'affaiblis ; les femmes ont ruiné ma ſanté ; mais tu auras encore un plus beau ſérail que moi.

SALOMON.

J'eſpère m'en tirer à mon honneur.

BETHSABÉE.

Que mon fils a d'eſprit ! je voudrais qu'il fût déjà ſur le trône.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MON père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux grâces à vous demander; la première, c'eſt de vouloir bien me nommer votre ſucceſſeur, attendu que je ſuis le fils d'une princeſſe, et que Salomon eſt le fruit d'une bourgeoiſe adultère, auquel il n'eſt dû par la loi qu'une penſion alimentaire tout au plus : ne violez pas en ſa faveur les lois de toutes les nations.

BETHSABÉE.

Ce petit ourſin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raiſon; quelle eſt l'autre grâce que tu veux, petit miſérable?

ADONIAS.

Milord, c'eſt la jeune Abiſag de Sunam qui ne vous ſert à rien; je l'aime éperdument, et je vous prie de me la donner par teſtament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je ſens que je m'affaiblis, je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abiſag.

(*Adonias ſort.*)

ABISAG, *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace.

DAVID.

Je ſens que je me meurs; qu'on me mette ſur mon lit de repos.

SALOMON, *ſe jetant à ſes pieds.*

O roi! vivez long-temps.

BETHSABÉE.

Puiſſe-t-il mourir tout à l'heure, le vilain ladre, et nous laiſſer régner en paix!

DAVID.

Ma dernière heure arrive, il faut faire mon teſtament, et pardonner en bon juif à tous mes ennemis: Salomon, je vous fais roi juif; ſouvenez-vous d'être clément et doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'aſſaſſiner mon fils Adonias, quand même il embraſſerait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle ſageſſe! quelle bonté d'ame! mon père, je n'y manquerai pas, ſur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a ſervi dans mes guerres, et à qui je dois ma couronne, je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire aſſaſſiner auſſi, car il a mis du ſang dans mes ſouliers.

JOAB.

Comment, monſtre! je t'étranglerai de mes

mains; va, va, je ferai bien caſſer ton teſtament, et ton Salomon verra quel homme je ſuis.

SALOMON.

Eſt-ce tout, mon cher père? n'avez-vous plus perſonne à expédier?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaiſe: attendez, il y a encore un certain Semeï qui m'a dit autrefois des ſottiſes; nous nous raccommodâmes; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais; il m'a très-bien ſervi, il eſt de mon conſeil privé; vous êtes ſage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté ſera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu ſeras le plus ſage des rois, et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompenſe: je me meurs! que je t'embraſſe encore! Adieu.

BETHSABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER.

Allons vîte enterrer notre bon roi David.

Tous enſemble.

Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme ſelon le cœur du Seigneur!

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi? qui réchaufferai-je?

SALOMON.

Viens çà, viens çà, tu seras plus contente de moi que de mon bon homme de père.

Fin du cinquième et dernier acte.

AU REVEREND PERE EN DIEU,

MESSIRE

JEAN DE BEAUVAIS,

Créé par le feu roi, Louis XV, évêque de Senez.

MON REVEREND PERE EN DIEU, (1)

J'ASSISTAI ces jours passés au service que fit le curé de Neuilly. » Ouailles, dit-il, souhai- » tons la vie éternelle à notre bon roi qui » ne demanda que la paix, après avoir gagné

(1) *Jean de Beauvais*, après avoir insulté à la vérité et à la raison dans son oraison funèbre, comme c'est l'usage, insulta de plus à la mémoire du roi son bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché, et il se trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté *Louis XV* pendant sa vie, et qu'il avait comblés de biens, déchirer sa mémoire, et témoigner de sa mort une joie indécente. Les gens qu'on appelle philosophes, et que ce prince, trompé par la calomnie, avait plus laissé persécuter qu'il ne les avait encouragés, furent alors les seuls qui lui rendissent quelque justice (*). On leur reproche d'oser juger les rois pendant qu'ils règnent, mais ils savent les respecter, et durant leur vie, et même lorsqu'ils ont cessé de régner : ils savent qu'il y a autant de bassesse à insulter un pouvoir qui n'est plus, qu'à flatter la main qu'on craint, ou dont on espère.

(*) Voyez son éloge, *Mélanges littéraires*, tome I.

» deux

» deux batailles en perſonne ; qui fit l'aumône
» aux pauvres ; qui aurait payé toutes ſes dettes
» s'il avait eu de l'argent ; qui fonda l'école
» militaire ; qui a bâti le beau pont de Neuilly,
» ſur lequel vous vous promenez ; et qui avait
» un valet de garde-robe, auquel je dois ma
» cure. »

Cette oraiſon funèbre me plut beaucoup, parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle partait du cœur, et ſurtout qu'elle était courte.

J'ai aſſiſté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue ; mais l'aſſemblée ne trouva pas bon que vous commençaſſiez par parler de vous : *Quand j'annonçai il y a peu de temps la divine parole. . . .*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débuter, dans l'éloge d'un roi, par celui de meſſire *Jean de Beauvais*. Nous aimons la parole divine, l'égoïſme la profane.

Vous dites que DIEU ſeul *poſsède l'immortalité ;* et nos ames, mon révérend père, et nos ames ! ne paſſent-elles pas pour être immortelles auſſi ? On aurait ſouhaité que vous euſſiez dit : DIEU, *qui poſsède et qui donne l'immortalité.* Car enfin, le diable, comme vous ſavez, le diable qui nous inſpire tant de paſſions, le diable qui eſt par-tout, a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie*, mon révérend

père; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante et une marmite bouillante* (*a*). Dans un âge plus mûr, il fut accuſé d'avoir trahi ſon roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie?* Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif? Avez-vous vu comme lui une verge veillante et une marmite bouillante?

Vous comparez une auguſte princeſſe, qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de *Jephté*, à qui ſon père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas*, qu'*Athalie* fit poignarder; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par ſa grand'mère, et jamais il ne coupa le cou de ſa fille. Il faut que les comparaiſons ſoient juſtes, même dans une oraiſon funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chaſſé les jéſuites. Vous ne deviez pas comparer cette ſociété à *Jonas*, que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiſer une tempête. Les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, de Portugal, le ſouverain de Rome, ne ſont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient, dans ce ſiècle de raiſon, ſe garder de toutes ces comparaiſons puériles.

Vous dites que *les anciens parlemens ſe ſont laiſſé entraîner par l'impulſion des circonſtances*

(*a*) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12, 13.

au-delà de leur premier but. L'impulſion des bienſéances et de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phraſes.

Quelle impulſion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réſervé*, dites-vous, *au dix-huitième ſiècle d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la juſtice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle.* Et vous proclamez le ſucceſſeur de *Louis XV* le reſtaurateur des mœurs ! vous auriez dû l'appeler le conſervateur. Car enfin, M. de *Beauvais*, dans quel temps a-t-on vu plus de princeſſes renommées par des mœurs plus pures? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de miniſtres des finances dans une pauvreté ſi reſpectée ? Avez-vous ſu quels hommes étaient meſſieurs d'*Argenſon ?* L'un, étant miniſtre, a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laiſſé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez-lu l'hiſtoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de perſonnages qui aient ſoutenu ce qu'on appelle ſi lâchement une diſgrâce, avec plus de *grandeur* et *d'honnêteté naturelle*, que certains miniſtres dont je ne vous dirai point le nom ?

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur d'ame, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuſes, qui ſe multiplient

tous les jours, auraient dû vous avertir de reſpecter un peu plus votre ſiècle et le feu roi votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez moi de vous le dire) une ſatire un peu groſſière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il eſt vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans ſon conſeil; mais vous en plaignez-vous? L'infame ſuperſtition eſt la mère de l'hypocriſie; et la vertu eſt la fille de la religion ſage, éclairée et indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocriſie?

Vous vous ſervez du mot de *vice*, en parlant des ſentimens du dernier roi. Ah! Monſieur, employons le mot propre. L'amour eſt une faibleſſe; l'ingratitude envers ſon bienfaiteur eſt un vice : ce ſont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour inſulter ainſi ſon ſiècle et ſon maître, il faudrait être prodigieuſement ſupérieur à l'un et à l'autre. Mais alors on ne les inſulterait pas. (*b*)

(*b*) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé : *de la Félicité publique*, livre qui répond à ſon titre, compoſé par un homme d'une grande naiſſance, et très-ſupérieur à cette naiſſance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainſi que les arts, ſe ſont perfectionnés dans ce ſiècle, depuis Pétersbourg juſqu'à Cadix; et que jamais les hommes n'ont été plus inſtruits et plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* et des *Voiſins* dans le grand ſiècle de *Louis XIV*; nous avons vu dans le nôtre

A propos, je n'ai lu ni dans *Boſſuet* ni dans *Fléchier* que les ames des rois *palpitaſſent* au jugement de DIEU. Ayez la complaiſance de me dire comment une ame palpite : c'eſt apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble ſerviteur,

B., académicien.

quelques injuſtices abominables, commiſes avec le glaive de la juſtice. Ce ſont des orages paſſagers au milieu des beaux jours. Jamais la ſociété n'a été plus aimable et plus remplie de ſentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé ſur les mœurs. S'il ſe trouve quelque miſérable, comme un abbé *Sabatier*, qui commente *Spinoſa*, et qui prêche la religion catholique, apoſtolique et romaine, qui recommande la chaſteté dans un dictionnaire de trois ſiècles, et qui faſſe des vers infames dans un b..... au ſortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, &c. de telles horreurs ne ſont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Verſailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art.

Aſſemblez tous les ſages de l'Europe, et demandez-leur quel temps ils préfèrent ; ils répondront : Celui-ci.

Meſſieurs les Pariſiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

QUESTIONS

SUR

LES MIRACLES. (1)

PREMIERE LETTRE.

A M. le professeur R.... par un proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit, que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, et ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres et par ses saints.

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux: mais le pauvre *Needham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple, malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Needham* et les anguilles, le second volume de *Physique* de cette édition.

Dans ceux qu'il a faits pendant ſa vie, je diſtinguerais ceux qui marquent ſeulement ſa puiſſance ou ſa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, et la vie aux morts; ceux qui ſont des types, des allégories manifeſtés; enfin ceux qu'il promet de faire, et dans l'attente deſquels le genre-humain doit opérer ſon ſalut avec crainte.

Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, *qui ont manifeſté ſa puiſſance ou ſa bonté.*

JESUS n'était pas encore né, et il faut convenir qu'il feſait les plus grands miracles, puiſqu'il était DIEU, et conçu dans le ſein d'une vierge.

Dès qu'il eſt né dans une étable, les anges viennent du haut des ſphères céleſtes annoncer ce grand événement aux paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient; cette étoile marche et conduit trois mages ou trois princes juſqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde eſt né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or. Voilà ſans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel et ſur la terre; ce ſont des aſtres, des anges, des rois, qui en ſont les miniſtres. JESUS doit être

reconnu dès ſon enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode*, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été perſuadé que JESUS était roi, et que, pour le perdre; il ait fait maſſacrer tous les enfans du pays. Ce grand maſſacre d'enfans n'eſt pas une choſe naturelle, et peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naiſſance et la circonciſion de la ſeconde perſonne de la Trinité.

Une preuve non moins publique et non moins éclatante de ſa divinité, c'eſt ſon baptême. C'eſt en préſence d'une foule de peuples que JESUS ſortant nu hors de l'eau, la troiſième perſonne de la Trinité deſcend ſur ſa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, et que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci eſt mon fils bien-aimé, en qui je me ſuis complu, écoutez-le.*

Il eſt impoſſible de réſiſter à des ſignes ſi divins, ſi publics, et devant leſquels tous les hommes durent ſe proſterner dans un ſilence d'adoration.

Auſſi toute la terre reconnut ſans doute ces miracles ; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-Dieu eût été ſupplicié. et *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux ; mais probablement JESUS ne ſouffrit pas ce mélange adultère du

vrai

vrai Dieu et des dieux des gentils, et empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réſervait au pieux *Conſtantin*.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Egliſe, nous certifie cette anecdote; et *Eusèbe* la confirme dans ſon Hiſtoire eccléſiaſtique, livre II, chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine; qu'*Eusèbe* de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert des mots *on dit*. Mais enfin, ou *Pilate* écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois impoſteurs et ſuperſtitieux; ils étaient donc les plus mépriſables de tous les hommes. Or, comment des hommes ſi lâches étaient-ils ſi conſtans dans leur foi? C'eſt en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches et fourbes par la baſſeſſe de leur état et de leur ame, et qu'ils étaient conſtans dans leur foi par leur fanatiſme.

Grotius, *Abadie*, *Houteville*, et vous, Monſieur, vous montrez aſſez comment ces contraires ne peuvent ſubſiſter enſemble, quelles que ſoient les faibleſſes et les contradictions de

l'eſprit humain. Non-ſeulement ces premiers chrétiens avaient vu ſans doute les actes et les lettres de *Pilate*, mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient conſtaté ceux de JESUS-CHRIST.

On inſiſte encore; on nous dit : Les premiers chrétiens ont bien produit de fauſſes prédictions des ſibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes ſibylles des vers acroſtiches remplis de ſoléciſmes, que nous trouvons encore dans *Juſtin*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Lactance*. Ils ont ſuppoſé des évangiles, ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'exiſtaient pas; ils ont cité des paſſages de nos quatre évangiles qui ne ſont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul*. Ils ont ſuppoſé même des lettres de JESUS-CHRIST. Ils ont interpolé des paſſages dans l'hiſtorien *Joſephe*, pour faire accroire que ce *Joſephe* non-ſeulement fit mention de JESUS, mais même le regarda comme le meſſie, quoique *Joſephe* fût un phariſien obſtiné. Ils ont forgé les Conſtitutions apoſtoliques, et juſqu'au Symbole des apôtres. Il eſt donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-juifs, d'égyptiens, de ſyriens et de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impoſtures. Ils

n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables ; et les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à *Conſtance Chlore* et à *Conſtantin* ſon fils. Voilà, dit-on, l'hiſtoire naturelle de l'établiſſement du chriſtianiſme ; ſes fondemens ſont l'enthouſiaſme, la fraude et l'argent.

C'eſt ainſi que raiſonnent les nombreux partiſans de *Celſe*, de *Porphyre*, d'*Apollonius*, de *Simmaque*, de *Libanius*, de l'empereur *Julien*, de tous les philoſophes juſqu'au temps des *Pomponace*, des *Cardan*, des *Machiavel*, des *Socins*, de milord *Herbert*, de *Montaigne*, de *Charron*, de *Bacon*, du chevalier *Temple*, de *Locke*, de milord *Shaftesbury*, de *Bayle*, de *Vollaſton*, de *Toland*, du *Tindal*, de *Collins*, de *Woolſton*, de milord *Bolingbroke*, de *Midleton*, de *Spinoſa*, du conſul *Maillet*, de *Boulainvilliers*, de *du Marſais*, de *Meſlier*, de *la Métrie*, et d'une foule prodigieuſe de déiſtes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les muſulmans, les Chinois, et les anciens Parſis, croiraient inſulter DIEU, s'ils lui ſuppoſaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terraſſer par l'appareil de ces armes brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons ſi les chrétiens ſont coupables de ces crimes de faux dont on les accuſe.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs? Non; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables; par exemple: *Tertullien*, dans son livre du Scorpion; *Origène*, dans son Commentaire sur St *Matthieu*; saint *Epiphane*, dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites; *Eustache*, dans son Examéron; et beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de St *Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie*, dont JESUS parle dans St *Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres, et il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème*; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que JESUS avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé: *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un juif contre JESUS-CHRIST

dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que *Judas* son adversaire en fesait d'aussi grands, et il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ; que les hommes d'Etat, les gens d'esprit, les philosophes, s'en sont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat judæus Apella* d'*Horace*, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs, et aux premiers chrétiens regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de JESUS, c'étaient des théurgistes fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient JESUS que comme un magicien, et qui, infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane et de tant d'autres, admettaient aussi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des gens absurdes, ne sont pas des preuves pour les esprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés sur l'histoire de la pythonisse d'Endor, et sur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'Eglise, qui pensaient que l'ame est une substance ignée, disaient que cette substance peut être évoquée

par des sortiléges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philosophes grecs et romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, et qu'ils leur disaient seulement : Si vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée, l'Europe et l'Asie en sont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoses, nous en avons mille ; vos prestiges ne sont qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans, et vous les derniers. C'est-là, continuent nos adversaires, le résultat de toutes les disputes des païens et des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles, et que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui se faisait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui ; les miracles étaient nécessaires à l'Eglise naissante, ils ne le sont pas à l'Eglise établie ; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU : les miracles sont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-dessus de la nature. Ainsi, depuis qu'il se choisit un peuple, toute sa conduite avec ce peuple fut miraculeuse ; et quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs et par les chrétiens aient été des imitations du paganiſme, ce ſont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs et des chrétiens.

Nos adverſaires répliquent que les païens exiſtaient long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte floriſſaient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin et d'Oreb ; que ces Juifs, qui empruntèrent des Egyptiens la circonciſion et tant de cérémonies, et qui n'eurent des voyans, des prophètes, qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils ſont des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à *Moïſe ;* mais de *Moïſe*, nous remontons à *Abraham* et à *Noé* par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore ; ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre ; et ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de DIEU de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles,

après qu'il a fondé le premier sur les plus grands prodiges. Des possédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte et suspendue, et du soleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphysiciens : Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous sont égaux ; il est aussi impossible à l'homme et aussi aisé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le soleil ; et sans examiner si les prodiges chrétiens sont plus grands que les prodiges mosaïques, il est sûr que DIEU seul a pu opérer les uns et les autres.

Des miracles typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui sont évidemment le type, le symbole de quelque vérité morale. Le docteur *Woolston* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier séché parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues ; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons ; de l'enlèvement de JESUS par le diable sur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre ; de la transfiguration sur le Thabor, &c : mais presque tous les pères de l'Eglise ne nous

avertiſſent-ils pas du ſens myſtique que ces narrations renferment ?

Il eſt ridicule, dit-on, de faire deſcendre DIEU ſur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de mars, et pour ſécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais ſi cela n'eſt dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de juſtice et de charité, alors il n'y a rien là que d'utile et de ſage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, ſignifient-ils autre choſe que la ſouillure des péchés qui vous rabaiſſent au rang des animaux immondes ? DIEU qui permet au démon de ſe ſaiſir de lui et de le tranſporter ſur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée ſenſible des illuſions de l'ambition ? Si le diable tente DIEU, combien plus aiſément tentera-t-il les hommes ?

J'oſe penſer que les miracles de cette eſpèce, qui ſcandaliſent tant d'eſprits, ſont ſemblables aux paraboles dont on ſe ſervait dans ces temps-là. On ſait bien que le royaume des cieux n'eſt pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des courriers à ſes voiſins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces ;* que nul homme n'envoya un valet ſur

les grands chemins forcer les borgnes et les boiteux à venir ſouper chez lui ; qu'on n'a jamais mis perſonne en priſon pour n'avoir pas eu ſa robe nuptiale ; mais le ſens de toutes ces paraboles eſt une inſtruction morale.

Me ſera-t-il permis à cette occaſion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les paſſages de *Confucius*, de *Pythagore*, de *Zaleucus*, de *Solon*, de *Platon*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, aux diſcours de JESUS-CHRIST, qui leur paraiſſent trop populaires et trop bas ? Tous ces philoſophes écrivaient pour des philoſophes, mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'eſt pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple : et à quel peuple ? à celui de Capharnaüm et des bourgades de la Galilée. Il ſe conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne ſe donnait pas pour roi. Il était Dieu, mais il ne s'annonçait pas pour Dieu. Il était pauvre, et il évangéliſait les pauvres. Nos adverſaires ne peuvent pas ſouffrir que les évangéliſtes faſſent dire à DIEU que le *blé doit pourrir pour germer*, *qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, &c. Cela eſt non-ſeulement bas, diſent-ils, mais cela eſt faux. Premièrement, les comparaiſons priſes des choſes naturelles ne ſont pas baſſes ; il n'eſt rien de petit ni de grand aux

yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui eſt faux en ſoi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y aſſervir. Et nous répliquons, à notre tour, que DIEU vint enſeigner la morale, et non la phyſique.

Des miracles promis par JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST promet, dans St Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté, avant que la génération préſente ſoit paſſée. Dans St Jean, il promet le même miracle. St *Paul* en conſéquence dit aux Theſſaloniciens qu'ils iront enſemble au-devant de JESUS, au milieu de l'air. Ce grand miracle, diſent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du tranſport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de JESUS au milieu des nuages, eſt réſervé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promeſſe de tranſporter les montagnes, c'eſt une expreſſion qui marque que nous n'avons preſque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire paſſer un chameau par le trou d'une aiguille prouve ſeulement la difficulté qu'un homme riche ſoit ſauvé.

De même, ſi l'on prenait à la lettre la plupart des expreſſions hébraïques dont le nouveau Teſtament eſt rempli, on ſerait expoſé à ſe ſcandaliſer : *Je ne ſuis point venu apporter la paix, mais le glaive*, eſt un diſcours qui effraie les faibles. Ils diſent que c'eſt annoncer une miſſion deſtructive et ſanguinaire, que ces paroles ont ſervi d'excuſe aux perſécuteurs et aux maſſacres pendant plus de quatorze ſiècles; et cette idée eſt un prétexte à bien des perſonnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien conſidérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, et le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au lieu de ſe révolter. Ainſi les miracles de JESUS et ſes paraboles ſont autant de leçons.

Des miracles des apôtres.

ON demande comment des langues de feu deſcendirent ſur la tête des apôtres et des diſciples dans un galetas? comment chaque apôtre, en ne parlant que ſa langue, parlait en même temps celle de pluſieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans ſon idiome? comment chaque auditeur entendant prêcher dans ſa langue, pouvait dire que les apôtres étaient

ivres de vin nouveau au mois de mai ? On peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre celui qui parle ſans ſe faire entendre de perſonne, mais non celui qui ſe fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois propoſées, ne doivent faire aucune peine ; car dès qu'on eſt convenu que DIEU a fait des miracles pour ſubſtituer le chriſtianiſme au judaïſme, on ne doit pas incidenter ſur la manière dont DIEU les a opérés ; il eſt également le maître de la fin et des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y eſt pris pour vous guérir ? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre ; vous dites que l'ombre n'eſt que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puiſſance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui diſent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles ; et c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS et des apôtres paraiſſent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, diſent-ils, n'en a pas été meilleur ; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens,

des Vaudois, des Albigeois; témoins tant de ſchiſmes ſanglans, témoin enfin la Saint-Barthelemi; mais c'eſt-là l'abus de la religion chrétienne, et non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui rapporte toujours de tels fruits eſt un arbre de mort: il eſt un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui conſtituent l'Egliſe triomphante; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que DIEU vînt ſur la terre et qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon, ſoyez juſte, et vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerais-je réprouvé? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de DIEU, et je ne puis que me recommander avec vous à ſa miſéricorde.

La mort d'*Ananie* et de *Saphire* vous ſcandaliſe, vous êtes effrayé que *Pierre* faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Egliſe, et d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué; vous oſez prétendre que ce miracle a

été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez, c'était un vœu fait à DIEU même : DIEU eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits pluſieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la ſecte ; que les magiſtrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaiſſance, que l'erreur prit racine dans des caves et dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur *Tibère*, qui délibéra ſur la divinité de JESUS ; à l'empereur *Adrien*, qui mit dans ſon oratoire le portrait de JESUS ; à l'empereur *Philippe*, qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établiſſement de la religion chrétienne, qui eſt lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établiſſement ſoit miraculeux, vous me dites que notre ſainte religion ne s'eſt formée que comme toutes les autres ſectes dans le fanatiſme et dans l'obſcurité, comme l'anabaptiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme, &c. Alors je ne puis que vous plaindre ; vous me plaignez auſſi. Qui de nous deux ſe trompe ? Je produis mes titres, qui

remontent juſqu'à l'origine du monde, et vous n'avez pour vous que votre raiſon : j'ai auſſi la mienne que je prie DIEU d'éclairer ; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes, ſemblable à celles des eſſéniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord ſur le judaïſme, enſuite ſur le platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes, et ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre juſqu'aux îles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine ; et moi j'y vois la ſageſſe divine, qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, et vous n'apercevez pas le bien ; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

JESUS ayant la puiſſance de faire des miracles put la communiquer ; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, et ils diſent

que

que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers siècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraisemblable, aucun de constaté par les magistrats romains, ni dont leurs historiens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les histoires attestent les deux miracles de l'empereur *Vespasien*, qui, étant sur son tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, et l'usage de ses membres à un paralytique. Si donc, disent-ils, ces deux miracles si authentiques et si célèbres n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens, prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, et accompagnés pour la plupart de circonstances ridicules?

Que pouvons-nous penser, disent-ils, de la vie des pères du désert, écrite par *Jérôme*? Ici c'est un St *Pacôme* qui, quand il veut voyager, se fait porter par un crocodile; là c'est un St *Amon* qui, s'étant dépouillé tout nu pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'hermite *Paul* pendant soixante années; et quand l'hermite *Antoine* vient visiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs ? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a ſoixante et dix ans, ſont condamnées par le magiſtrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un ſaint cabaretier chrétien, inſtruit du danger que courent ces vierges, prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité ; DIEU l'exauce, le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac ; elles apparaiſſent au cabaretier, et ſe plaignent à lui d'être ſur le point de ſe voir mangées par les poiſſons ; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les ſept vieilles ; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleſte, le conduit au lac ; il enſevelit les vierges ; et pour récompenſe, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus ſages font des collections de cent miracles de cette nature ; ils nous inſultent ; ils diſent (car il ne faut diſſimuler aucune de leurs témérités) : Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien ; quoique ce ſoit une opération de ſon métier : pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Cana, qui ſemble encore plus indigne de la majeſté d'un DIEU que convenable à la profeſſion d'un cabaretier ?

Cet argument dont s'eſt ſervi *Woolſton* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blaſphème : car en quoi eſt-il indigne de DIEU de ſe prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? et s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas enſuite par les mains de ſes élus ? Les prodiges de l'ancien et du nouveau Teſtament, une fois admis, peuvent être répétés dans tous les ſiècles; et ſi on n'en fait plus aujourd'hui, c'eſt, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus beſoin.

Grande objection des incrédules combattue.

LA dernière reſſource de ceux qui n'écoutent que leur raiſon trompeuſe, eſt de nous dire que nous avons plus beſoin de miracles que jamais. L'Egliſe, diſent-ils, eſt réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Aſie et dans l'Afrique, eſclave en Gréce, dans l'Illyrie, dans la Méſie, dans la Thrace, elle eſt déchirée dans le reſte de l'Europe, partagée en plus de vingt ſectes qui ſe combattent, et ſaignante encore des meurtres de ſes enfans; trop brillante dans quelques Etats, trop avilie dans d'autres, elle eſt plongée dans le luxe ou dans la fange. La molleſſe la déshonore, l'incrédulité lui inſulte;

elle eſt un objet d'envie ou de pitié; elle crie au ciel, rétabliſſez-moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles comme *Rachel* demandait des enfans. Ces miracles, ſans doute, n'étaient pas plus néceſſaires quand JESUS enſeignait et perſuadait, qu'aujourd'hui que nos paſteurs enſeignent et ne perſuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paraît ſpécieux; mais ne peut-on pas lui faire une réponſe ſolide? JESUS fit des miracles dans les premiers ſiècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inſpirer la charité: c'eſt ſurtout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur et de le toucher; demandons ce prodige, et nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavans ne pourront jamais penſer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter et même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle; mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Eh bien, plaignons l'aveuglement de *Benoît Spinoſa*, et imitons ſa morale; étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, Monſieur, avec reſpect, &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre ſainte religion, par mon état et par mon cœur, inſtruit par vos leçons, déſirant de vous imiter et incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas ſoutenu la vérité de nos miracles avec autant de ſagacité et de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (1) en ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, en diſant: *Les miracles de* JESUS *ſont vrais, puiſqu'ils ſont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Egliſe qui les ont prouvés, et rapporter leurs raiſons victorieuſes.

Il faudrait être philoſophe, théologien et ſavant, pour traiter à fond cette queſtion. Vous réuniſſez ces trois caractères; je m'adreſſe encore

(1) Dans les *Lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé *Cigorgne*, grand-vicaire de Mâcon, oppoſa aux *Lettres de la montagne* de *J. J. Rouſſeau*, écrites pour répondre aux *Lettres de la campagne* de M. *Tronchin*. M. l'abbé *Cigorgne* eſt l'auteur des *Inſtitutions newtoniennes*: et c'eſt lui qui le premier a oſé enſeigner dans l'univerſité de Paris les vérités démontrées par *Newton*. Mais puiſque le géomètre *Fatio* a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire?

à vous pour ſavoir comment un philoſophe doit admettre les miracles, et comment un théologien ſavant en prouve l'authenticité.

Comment les philoſophes peuvent admettre les miracles.

Hobbes, *Collins*, milord *Bolingbroke* demandent d'abord s'il eſt vraiſemblable que DIEU dérange le plan de l'univers; ſi l'Etre éternel en feſant ces lois ne les a pas faites éternelles; ſi l'Etre immuable ne l'eſt pas dans ſes ouvrages; s'il eſt vraiſemblable que l'Etre infini ait des vues particulières, et qu'ayant ſoumis toute la nature à une règle univerſelle, il la viole pour un ſeul canton dans ce petit globe?

Si, tout étant viſiblement enchaîné, un ſeul chaînon de la chaîne univerſelle peut ſe déranger ſans que la conſtitution de l'univers en ſouffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans ſa courſe, et la lune dans la ſienne pour favoriſer la défaite de quelques centaines d'amorrhéens, il n'était pas abſolument néceſſaire que tout le reſte du monde planétaire fût bouleverſé?

Il eſt évident que la terre et la lune s'arrêtant dans leur cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correſpondans des autres

aſtres, ont dû avoir une nouvelle direction ; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter auſſi. Le mouvement de projectile et de gravitation ayant été ſuſpendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en ſoient reſſenties; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écraſés par une pluie de pierres ; tandis qu'il paraiſſait plus digne de la ſageſſe éternelle d'éclairer et de rendre heureux tous les hommes ſans miracle, que d'en faire un ſi grand dans la ſeule vue de donner à *Joſué* plus de temps pour maſſacrer quelques fuyards aſſommés.

C'eſt bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, et qui conduiſit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre ſoleil qui ſurpaſſe la terre un million de fois en groſſeur. Cette maſſe énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier compoſé de ces ſoleils innombrables appelés étoiles, qui probablement ſont entourés de planètes. Mais que dut-il arriver quand elle marcha dans l'eſpace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche ſont inconcevables.

Voilà donc non-ſeulement notre monde planétaire bouleverſé, mais tous les mondes poſſibles auſſi ; et pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes

s'emparaſſent enfin de Rome, que les bénédictins fuſſent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, et *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons et de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, et ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là, je crois, les plus fortes objections.

C'eſt à vous, Monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie, ſans contradiction et ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, et de montrer qu'il eſt égal à DIEU que les lois éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, et que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. DIEU a pu, parmi les mondes innombrables qu'il a formés, choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes lois; et ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie et votre ſcience ſeront encore moins embarraſſées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien et du nouveau Teſtament.

Evidence

Evidence des miracles de l'ancien Teſtament.

Abadie, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïſe*, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi *Moïſe* a exiſté, ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de *Moïſe* avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en grec ; ſi l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïſe*, n'était pas ce *Miſem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques et dans les anciennes orgies de la Gréce, avant que les nations euſſent entendu parler de *Moïſe*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Joſephe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de *Moïſe*. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés, n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs, et ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que *Moïſe* n'aurait jamais pu dire à ſix cents trente mille combattans, que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cents trente mille combattans n'en avaient été témoins : et c'eſt préciſément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas : *Moïſe* a

trompé ſix cents trente mille ſoldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils diſent : Il eſt impoſſible que *Moïſe* ait eu ſix cents trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſerait près de trois millions de perſonnes ; et il eſt impoſſible que ſoixante et dix hébreux, réfugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'eſt pas probable que ſi *Moïſe* avait eu trois millions de ſuivans à ſes ordres, et DIEU à leur tête, il ſe fût enfui en lâche ; il n'eſt pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres ; il eſt dit que *Joſué* fit écrire tout le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé, quand les Juifs furent eſclaves après *Joſué* ; il ne l'eſt pas que *Moïſe* ait écrit, il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté : et d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiſſement.

Il vous appartient, Monſieur, beaucoup plus qu'au docteur *Abadie*, de réfuter tous ces vains raiſonnemens, et de montrer que ſi la nation juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous deſcendrez d'*Adam* à *Abraham*, et

d'*Abraham* à *Moïſe*. Vous ferez voir que DIEU s'eſt manifeſté par des miracles continuels à cette race chérie et réprouvée ; vous nous apprendrez par quels reſſorts ſecrets de la Providence, les Juifs toujours gouvernés par DIEU même, et commandant ſi ſouvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainſi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel et le plus abſurde ; comment il fut à la fois miraculeux par la protection et par la punition divine, par ſa ſplendeur ſecrète, et par ſon abrutiſſement connu. On nous objecte ſa groſſièreté, mais la grandeur de ſon DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame ; mais DIEU qui le gouvernait, le puniſſait ou le récompenſait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU ayant choiſi un peuple, devait le conduire autrement que les légiſlateurs ordinaires, et que par conſéquent tout devait être prodige ſous la main de celui qui ſeul peut faire des prodiges. Enſuite, vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Teſtament.

Des miracles du nouveau Teſtament.

LES miracles du nouveau Teſtament doivent ſans doute être reconnus pour inconteſtables, puiſque les ſeuls livres qui en parlent ſont inconteſtables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, ſi les témoignages ne ſont pas authentiques ; à plus forte raiſon les faits prodigieux ſont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les atteſtations les plus formelles ; ſouvent on dit qu'une choſe improbable en elle-même ne peut devenir probable par des hiſtoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les hiſtoriens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature ſe ſoit démentie. Il était plus aiſé à un juif ou à un demi-juif de dire des ſottiſes, qu'aux aſtres de changer leurs cours. Je dois plutôt penſer que les Juifs avaient l'eſprit bouché, que je ne dois penſer que le ciel ſe ſoit ouvert. Tel eſt leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choſes ſi incroyables, aient été examinés par les magiſtrats, que les preuves de ces prodiges aient été dépoſées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne ſe ſoient jamais contredits ſur la plus légère circonſtance ; ſans quoi ils ſont légitimement ſuſpects de tromper ſur les plus graves. Il faut

avoir cent fois plus d'attention, de ſcrupule, de ſévérité dans l'examen d'une choſe à laquelle on dit le ſalut du genre-humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accuſation dans un procès qui ne ſoit déclarée calomnieuſe, ou du moins fauſſe, ſi les témoins ſe contrediſent.

Comment donc, continuent nos adverſaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui ſe contrediſent continuellement? *Matthieu* fait deſcendre JESUS d'*Abraham* par quarante-deux générations, quoique dans ſon compte, il ne s'en trouve que quarante et une; et encore ſe trompe-t-il en feſant *Joſias* père de *Jéchonias*.

Luc fait deſcendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-ſix générations, et elles ſont abſolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie eſt celle de *Joſeph*, qui n'eſt pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme ſur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir *Marie*, *Joſeph* et JESUS en Egypte, après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, et le maſſacre des petits enfans. *Luc* ne parle ni du maſſacre, ni des mages, ni de l'étoile, et maintient que JESUS reſta conſtamment dans la Paleſtine. Y a-t-il, diſent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangéliſtes ſemblent formellement oppoſés à *Jean*, *Matthieu*, *Marc* et *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après ſon baptême, et *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jéruſalem pour faire la pâque, ce qui ſuppoſe au moins trois années.

On ſait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs ſacrés, mais ils ne ſe bornent pas à ces reproches ſi connus. Quand même, diſent-ils, les quatre évangiles reçus ſeraient entièrement uniformes, quand même les quarante-ſix autres qui furent rejetés avec le temps, dépoſeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme ſenſé ne doit ſur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raiſon, n'aient été juridiquement conſtatés avec la publicité la plus authentique.

Or, diſent-ils, ces prodiges n'ont point été conſtatés, et ils choquent la raiſon ; car il ne leur ſemble pas raiſonnable que DIEU ſe ſoit fait juif plutôt que romain, qu'il ſoit né d'une femme vierge, que DIEU ait eu un frère aîné nommé *Jacques*, que DIEU ait été emporté ſur une montagne par le diable, et que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être ſupplicié, pour rendre le monde

beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener ſur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre-humain, et pour ſoumettre l'autre à un tyran et à des moines.

Ils diſent que ces miracles, ſur leſquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté et nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après JESUS, dans le plus grand ſecret, par des hommes très-obſcurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le ſcrupule le plus religieux, et qui ne formèrent une ſecte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reſte des hommes.

De plus, diſent-ils, il eſt avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, et juſqu'à des prophéties de ſibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils ſont donc reconnus fauſſaires ſur tant de points, ils doivent être reconnus fauſſaires ſur les autres. Or les évangiles ſont les ſeuls monumens des miracles de JESUS, ces évangiles ſi long-temps ignorés ſe contredisent, donc ces miracles ſont d'une fauſſeté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas diſſimuler, ont paru ſi ſpécieuſes qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, eſt une preuve qu'on a mal répondu : car ſi on avait

terraſſé ſon ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne ſoutient plus aujourd'hui la donation de *Conſtantin* au pape *Sylveſtre*, ni l'hiſtoire de la papeſſe *Jeanne*, ni tant d'autres contes; pourquoi? c'eſt qu'ils ont été détruits par la raiſon; et que tout le monde à la longue ſe rend à la raiſon, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puiſqu'on agite encore aujourd'hui cette queſtion avec le plus grand acharnement.

Je vous ai expoſé, Monſieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les diſſimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repouſſe tous les traits de l'enfer. Que ces meſſieurs liſent ſeulement les livres de la primitive Egliſe, les *Tertullien*, les *Origène*, les *Irénée*, et ils ſeront bien étonnés. C'eſt à vous, Monſieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Perſonne aſſurément n'eſt plus en état que vous de mettre fin à ces diſputes, et de nous délivrer d'un ſi grand ſcandale; perſonne ne fera mieux voir combien les miracles étaient néceſſaires, à quel point ils ſont évidens, quoiqu'on les combatte; pourquoi ils furent ignorés du ſénat et des empereurs, ayant été ſi publics; pourquoi, lorſqu'ils furent plus connus des

Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée; pourquoi il y avait tant de poſſédés; comment les Juifs chaſſaient les diables avant JÉSUS-CHRIST; comment les chrétiens eurent le même privilége qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en diſent *Tertullien*, *Origène*, *Clément* alexandrin, *Irénée*. Ouvrez-nous les ſources où vous puiſez la vérité; noyez l'incrédulité dans ces eaux ſalutaires, et raffermiſſez la foi chancelante des fidelles.

Le cœur me ſaigne, quand je vois des hommes remplis de ſcience, de bon ſens et de probité, rejeter nos miracles, et dire qu'on peut remplir tous ſes devoirs, ſans croire que *Jonas* ait vécu trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorſqu'il allait par mer à Ninive, qui eſt au milieu des terres. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'eſt pas digne de leur eſprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une ſi grande aſſemblée, que je ne peux m'empêcher de vous ſupplier d'émouſſer la pointe de ces diſcours frivoles par la force de vos raiſons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je ſuis natif: vous aurez le même ſuccès, et tous nos citoyens, bourgeois et habitans vous béniront, &c.

TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je vous prie de venir à mon ſecours contre un grand ſeigneur allemand qui a beaucoup d'eſprit, de ſcience et de vertu, et qui malheureuſement n'eſt pas encore perſuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée ? Je lui dis que c'était pour établir notre ſainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suiſſe et chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années ? pourquoi donc n'a-t-il pas enſeigné lui-même cette religion ? Elle conſiſte à croire le péché originel, et JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire que DIEU a été homme, et JESUS n'a jamais dit qu'il était Dieu et homme tout enſemble : à croire que JESUS avait deux natures, et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il eſt né d'une vierge, et il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge : au contraire, il appelle ſa mère *femme ;* il lui dit durement :

Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? A croire que DIEU eſt né de *David*, et il ſe trouve qu'il n'eſt point né de *David;* à croire ſa généalogie, et on lui en a fait deux qui ſe contrediſent abſolument.

Cette religion conſiſte encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un ſeul mot. Il eſt clair par vos évangiles que JESUS naquit juif, vécut juif, mourut juif; et je ſuis fort étonné que vous ne ſoyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile: *Je ne ſuis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or, eſt-ce accomplir la loi moſaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre et du boudin. En quel endroit de l'Evangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites et vous croyez tout ce qui n'eſt pas dans l'Evangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il eſt votre règle? les apôtres de JESUS obſervaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraiſon* (Actes des apôtres, chap. XVI): *Paul* alla judaïſer dans le temple pendant huit jours, ſelon le conſeil de *Jacques*. Il dit à *Feſtus*, je ſuis phariſien. Aucun apôtre n'a dit: *Renoncez à la loi de Moïſe.* Pourquoi donc les chrétiens

y ont-ils entièrement renoncé dans la ſuite des temps ?

Je lui répondis avec cette modération qui ſied ſi bien à la vérité, et avec la modeſtie convenable à ma médiocrité : Si DIEU n'a rien écrit, et ſi dans les évangiles DIEU n'a point enſeigné expreſſément la religion chrétienne, telle que nous l'obſervons aujourd'hui, ſes apôtres y ont ſuppléé ; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Égliſe ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres et les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce ſont les conciles, par exemple, qui nous ont enſeigné la conſubſtantialité, les deux natures dans une ſeule perſonne, et une ſeule perſonne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, et que l'eſprit ne l'a pas ; parce que le Saint-Eſprit procède et n'eſt pas engendré : et bien d'autres myſtères encore, ſur leſquels JESUS, les apôtres, les pères avaient gardé le ſilence ; il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laiſſez là votre aurore, me répondit-il, une comparaiſon n'eſt pas une raiſon. Je ſuis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles, mais auſſi d'autres

conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* et d'*Eusèbe*, qu'en faveur d'*Athanaſe*.

Comment DIEU ſerait-il venu mourir ſur la terre par le plus grand et le plus infame des ſupplices, pour ne pas annoncer lui-même ſa volonté, pour laiſſer ce ſoin à des conciles qui ne s'aſſembleraient qu'après pluſieurs ſiècles, qui ſe contrediraient, qui s'anathématiſeraient les uns les autres, et qui feraient verſer le ſang par des ſoldats et par des bourreaux ?

Quoi, DIEU vient ſur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans; il périt du ſupplice des eſclaves, pour nous enſeigner une nouvelle religion ! et il ne nous l'enſeigne pas ! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes ! il ne nous commande aucun rite ! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Ephèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes, et des haines les plus implacables ! Ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour et le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était ſur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, et la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en

mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair et en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche et de France, des Guelfes et des Gibelins, de la roſe blanche et de la roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échafauds pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant le Dieu des chrétiens ſur la croix, aient appris à ſes ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés et perſécuteurs, martyrs et bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent et ils meurent pour des argumens dont les prélats ſe moquent en recueillant les dépouilles des morts, et l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce ſeigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà ſoumis à vos lumières dans ma ſeconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de *Jean Hus*, ni celui d'*Anne Dubourg*, ni celui de *Servet*, ni celui de *Jean Calas*, ni les guerres civiles, ni la Saint-Barthelemi.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe. Ce

ſerait, me dit-il, inſulter à ma raiſon et à mon malheur, de vouloir me perſuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, et non par la cruauté attachée à ſa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des cauſes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze ſiècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, ſans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les perſécutions de toute eſpèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commiſes au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle ſeule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuſer? tous ces aſſaſſinats, de tant d'eſpèces différentes, n'ont eu qu'elle pour ſujet et pour objet; elle en a donc été la cauſe. Si elle n'avait pas exiſté, ces horreurs n'auraient pas ſouillé la terre. Les dogmes ont amené les diſputes, les diſputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous oſez dire que DIEU eſt le père d'une religion barbare engraiſſée de nos biens et teinte de notre ſang, tandis qu'il lui était ſi aiſé de nous en donner une auſſi douce

que vraie, auſſi indulgente que claire, auſſi bienfeſante que démontrée!

Vous ne ſauriez croire quel enthouſiaſme d'humanité et de zèle échauffait les diſcours de ce bon ſeigneur. Il m'attendrit; mais il ne m'ébranla point: je lui dis que nos paſſions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, et que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au chriſtianiſme. Ah! dit-il, les yeux mouillés de larmes, nos paſſions ne ſont point divines; mais vous prétendez que le chriſtianiſme eſt divin. Etait-ce à lui d'être plus inſenſé et plus barbare que nos paſſions les plus funeſtes?

Je fus ému de ces paroles. Hélas! dis-je, nous avons tout fait ſervir à notre perte, juſqu'à la religion même! mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale, qui n'inſpire que la douceur et la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir et non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale. C'eſt celle du dogme; c'eſt ce dogme qui *diviſe en effet la femme et l'époux, le fils et le père, qui apporte le glaive et non la paix;* voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. *Socrate*, *Epictète*, l'empereur *Antonin*, ont enſeigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé; mais ſi, non contens de dire

aux

aux hommes, ſoyez juſtes et réſignés à la Providence, ils avaient ajouté : Croyez qu'*Epictète* procède d'*Antonin*, ou bien qu'il procède d'*Antonin* et de *Socrate ;* croyez-le, ou vous périrez ſur un échafaud, et vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer : ſi, dis-je, ces grands hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auraient perdu le genre-humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, et que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec *Auguſtin : Je le crois parce qu'il eſt abſurde ; je le crois parce qu'il eſt impoſſible.* Je plaignais ſon obſtination, et je reſpectais ſon caractère.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle et tremblante qui ne raiſonne point ; mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte, vous êtes bienfeſant, lui dis-je ; les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voiſins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au

nom de JESUS qui l'a ordonné ? Voici, Monſieur, ce qu'il me répondit : Je m'unis à JESUS s'il me dit : *Aimez votre prochain ;* car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur; il m'a prévenu. Mais je ne ſaurais ſouffrir qu'un auteur attribue à JESUS ſeul un précepte qui ſe trouve dans *Moïſe* comme dans *Confucius*, et dans tous les moraliſtes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on faſſe dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau (*a*) ; *c'eſt que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle (*b*); *tu aimeras ton prochain comme toi-même ;* et c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute groſſière et impardonnable dans un auteur juif, fait ſoupçonner à beaucoup de ſavans que l'évangile attribué à *Jean* eſt d'un chrétien platonicien, qui écrivit dans le commencement du ſecond ſiècle de notre ère, et qui connaiſſait moins l'ancien Teſtament que *Platon*, dans lequel il a pris preſque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en ſoit de cette fraude et de tant d'autres fraudes, j'adopte la ſaine morale

(*a*) *Jean*, chap. XIII.
(*b*) Lévitique, chap. XIX.

par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même ; car elle eſt uniforme dans tous les temps et dans tous les lieux. Qu'a-t-elle beſoin d'être ſoutenue par des preſtiges, et par une métaphyſique incompréhenſible ? En ſerai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puiſſance d'engendrer, et que l'eſprit procède ſans avoir cette puiſſance ? ce galimatias théologique eſt-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un eſprit ſenſé, qui penſe que le DIEU de l'univers nous demandera un jour ſi le fils eſt de même nature que le père, ou s'il eſt de ſemblable nature ? qu'ont de commun ces vaines ſubtilités avec nos devoirs ?

N'eſt-il pas évident que la vertu vient de DIEU, et que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? Vous voulez être prédicant, prêchez la juſtice, et rien de plus. Il nous faut des gens de bien, et non des ſophiſtes. On vous paye pour dire aux enfans : *Reſpectez, aimez vos pères et mères ; ſoyez ſoumis aux lois ; ne faites jamais rien contre votre conſcience ; rendez votre femme heureuſe ; ne vous privez pas d'elle ſur de vains caprices ; élevez vos enfans dans l'amour du juſte et de l'honnête ; aimez votre patrie ; adorez un* DIEU *éternel et juſte ; ſachez que puiſqu'il eſt juſte, il récompenſera la vertu et punira le crime.* Voilà, continua-t-il, le ſymbole

de la raiſon et de la juſtice. En inſtruiſant la jeuneſſe de ces devoirs, vous ne ſerez pas, à la vérité, décorés de titres et d'ornemens faſtueux ; vous n'aurez pas un luxe mépriſable et un pouvoir abhorré ; mais vous aurez la conſidération convenable à votre état, et vous ſerez regardés comme de bons citoyens ; ce qui eſt le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, Monſieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon ſeigneur. Je vous conjure de l'éclairer ; il mérite de l'être. Il eſt vertueux, il adore ſincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment ſage et infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de ſon ſoleil le plus grand nombre de ſes enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières ; un père infiniment juſte, qui ne châtie que pour corriger, et qui récompenſe au-delà de notre eſpoir et de notre mérite. Ce bon ſeigneur met dans le gouvernement de ſa maiſon toutes ces maximes en pratique. Il ſemble qu'il imite le DIEU qu'il adore ; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'ai point réuſſi Je lui ai demandé ce qu'il riſquait en ſoumettant ſa raiſon. Je riſque, m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU et à moi-même, de dire je

vous crois quand je ne vous crois point ; et d'offenſer l'Etre des êtres qui m'a donné cette raiſon. Je ne ſuis pas dans le cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible. Penſez-vous, a-t-il ajouté, que DIEU me punira pour n'avoir pas été de votre avis ? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir réſiſté au mien ; je vous ai parlé ſuivant ma conſcience ; oſeriez-vous jurer entre DIEU et moi que vous avez toujours parlé ſelon la vôtre ? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poiſſon ; et moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux eſt plus près du doute ? qui de nous deux dans le ſecret de ſon cœur a parlé avec plus de ſincérité ? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort, j'y paraîtrai avec confiance ; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui pour le vain plaiſir de me ſubjuguer, m'avez voulu faire croire des choſes dont il eſt impoſſible que vous ſoyez convaincu.

Je voulais répliquer, car j'avais de bonnes raiſons à dire, mais il ne voulut pas les écouter ; il me quitta : je ſentis que c'était de peur de ſe mettre en colère et de me fâcher ; je vis qu'il ne voulait dégrader ni ſa raiſon ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour

moi, et de cet effort qu'il feſait contre les mouvemens d'une paſſion ſi commune.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée ; qu'il y a changé l'eau en vin ; qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor ; qu'il a été tenté par le diable ; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons ; que l'âneſſe de *Balaam* a parlé auſſi-bien que le ſerpent ; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon, pour donner le temps aux bons juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés ; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, pourſuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuſe cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères : ſans cela, que lui ſervirait ſa vertu ?

Je ſais, Monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques ames pieuſes, et paraître ridicule aux incrédules ; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous

les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, Monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſurtout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantialité, non-ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; et j'oſe dire que j'admettrais (DIEU me pardonne!) le miracle de la tranſſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée et le modéré ſaint *Athanaſe* l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AVERTISSEMENT.

„ M. le propoſant ayant écrit ces trois „ lettres à M. le profeſſeur *R*... ſon ami, „ ce profeſſeur, profondément pénétré de „ la candeur & de la ſincérité du pro- „ poſant, communiqua ces lettres à quel- „ ques perſonnes pieuſes, ſages & tolé- „ rantes : elles parvinrent au ſieur *Néedham*, „ jéſuite irlandais, qui était alors à Genève, „ & qui ſervait de précepteur à un jeune „ irlandais. *Néedham* fit imprimer les trois „ lettres, pour avoir le mérite d'y répondre : „ on ne ſut pas d'abord que cette réponſe „ fût de lui, & on lui répondit comme „ s'il était un profeſſeur en théologie. „

TEXTE

TEXTE

DE LA REPONSE DE NEEDHAM

A M. LE PROPOSANT.

AVANT de s'engager dans une discussion qui demande un certain degré de science, on doit commencer par acquérir les connaissances nécessaires (*a*). Si un philosophe m'objecte que les miracles ne sont pas vraisemblables, parce que, selon lui, l'univers se gouverne comme une machine, sans cause première (*b*), je réponds que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale qui est bien peu de chose (*c*), doit être assujettie à la physique..... La morale

(*a*) Acquérez-les donc.

(*b*) Jésuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela; on a dit tout le contraire: que DIEU *gouverne l'univers, son ouvrage, par ses lois éternelles.* Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première ceux qui ne parlent que d'une cause première ? Tu devais savoir que cette arme rouillée, dont tes pareils se sont tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(*c*) Jésuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adversaire qui ne prêche que la morale?

évangélique a donné une ſuite d'hommes vertueux dans tous les ſiècles qui ne valaient pas moins que monſieur le propoſant des autres queſtions.... (*d*) La prolongation d'un jour ne demande pas autre choſe que la ſimple ſuſpenſion de la rotation de la terre autour de ſon axe... (*e*) Pour que monſieur le propoſant puiſſe ſe propoſer comme digne d'aſſiſter au conſeil du très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'aſtronomie... (*f*) C'eſt comme ſi l'on diſait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une légiſlation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichiſſent aux dépens du peuple... (*g*) Les papes valent bien les *Tibères* et les *Nérons*... (*h*) *Répondez*, dit *Salomon*, *à un inſenſé ſelon ſa folie*... (*i*) Nos philoſophes ſont

(*d*) Et qui valaient un jéſuite.

(*e*) On voit par les lettres ſuivantes quelle eſt l'ignorance de ce jéſuite *Needham*, qui oublie que la lune s'arrêta ſur Aïalon.

(*f*) Apprends-la donc, maître *Needham*, et ſache que, pour que le ſoleil et la lune s'arrêtent dans leur cours, il eſt néceſſaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(*g*) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux règlemens établis par les hommes! (Voyez la ſeptième lettre ci-après.)

(*h*) Je le crois bien.

(*i*) Crois-moi, mon pauvre *Needham*, pour raiſonner extravagamment tu n'as pas beſoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

venus malheureuſement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puiſſance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des eccléſiaſtiques... (*k*)

Les inſenſés reviennent ſans ceſſe à la quadrature du cercle... (*l*) Si les ſoi-diſans philoſophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraſer parfaitement la religion, et de la réduire dans l'eſprit de tout homme ſenſé à l'état de la fable de *Mahomet*... (*m*) Au lieu donc de nous perſécuter avec leurs doutes minutieux, et de s'accrocher aux mots et aux

(*k*) Non, *Needham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des uſurpations qui durent encore, et pour déplorer des déſaſtres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les ſiècles ſe lèvent en jugement contre les ſiècles affreux qui ont vu les maſſacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la Saint-Barthelemi, ceux d'Irlande et des Cévènes, parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquiſition ſubſiſte, parce que les convulſionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confeſſion ont produit ſous nos yeux un parricide. Apprends que les ſages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(*l*) Pauvre *Needham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(*m*) Que veut dire ce barbouilleur, traite-t-il de fable l'hiſtoire de *Mahomet* ? prétend-il que le Koran ſoit un recueil d'hiſtoriettes ? Le Koran eſt, à la vérité, un amas de ſentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Teſtament, rapportés ſelon la tradition arabe. Le tout eſt compoſé ſans ordre, ſans liaiſon; il y règne beaucoup de fanatiſme; il eſt plein d'erreurs phyſiques; mais ce n'eſt point ce que nous appelons une fable.

ſyllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriſeraient trop pour ſe donner tant de peine... (*n*) La religion ſe ſoutient toujours malgré la tempête. *Merſes profundo, pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipſo ducit opes animumque ferro...* (*o*) Celui qui lui répond (au propoſant) par ce court imprimé eſt qualifié par ſes recherches, pour s'inſcrire en faux contre la prétendue invincibilité de ſes objections... (*p*) Je ne puis pardonner à ſa ſimplicité ni à celle de cette aſſemblée (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans), qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par *mer à Ninive*, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, et s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée... (*q*) Et quoique nous ſemblions toucher de près à ce temps malheureux... (*r*) DIEU vous préſerve, mes chers lecteurs, vous et votre

(*n*) Non, jéſuite *Needham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me perſécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me ſuſciter des perſécutions, et je mépriſerai un jéſuite d'Irlande.

(*o*) Courage, *Needham*, prouve la religion par *Horace*.

(*p*) Tu es plaiſamment qualifié.

(*q*) Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.

(*r*) Ainſi donc le jéſuite *Needham* croit que le monde va finir ; il eſt fini en effet pour les jéſuites.

poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan... (*s*) Les incrédules ſont nommés communément *eſprits forts*... (*t*) Ces meſſieurs prennent tout pour argent comptant, et croient tout, excepté la Bible.... (*u*) Cette dernière eſpèce d'incrédulité, que fait le peuple dans cette ſecte, ne mérite pas le pompeux titre d'eſprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une fable manifeſte, telle que le Koran de *Mahomet*; et on ne peut pas s'arroger le caractère de hardi et de courageux en ce genre ſans riſquer ſon ame. Or, pour tout conclure en peu de mots (et c'eſt préciſément là où j'ai voulu venir par une eſpèce de méthode ſocratique), une fable très-compliquée, qui eſt le produit d'un temps immenſe, qui dépend par une liaiſon néceſſaire dans ſes principes d'une ſuite de ſix mille ans, et de plus de deux cents générations; qui a été la fable univerſellement reçue de tant de différentes nations (*x*), de tant de

(*s*) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre profeſſeur *Clap* avait prêché ſur la bête du Gévaudan, et c'eſt de quoi monſieur le propoſant l'avait remercié dans ſa ſeconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(*t*) Et des eſprits faibles, et des eſprits faux, et des eſprits lourds, qu'en dirons-nous?

(*u*) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

(*x*) Tu ne ſais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de JESUS-CHRIST plus que toi; et ſi tu es un théologien irlandais, je ſuis un théologien ſuiſſe. Tu ſoutiens une bonne cauſe que perſonne ne te diſpute, mais par

climats, de tant de ſiècles, de tant de génies différens, de la première claſſe en tout genre, et de tant de tempéramens; une fable enfin qui eſt ſoutenue par tant de preuves qui, nous venant de tous côtés, aboutiſſent ſans ſe croiſer au même point, par tant de marques de vérité, dont la lumière augmente à raiſon de la réflexion multipliée, aſſez fortes pour enchaîner le déiſte ſavant dans un doute éternel, eſt une fable unique, une fable d'une eſpèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais exiſté ailleurs depuis la création du monde, et qui n'exiſtera jamais dans toute la ſuite des ſiècles, quand le monde durerait éternellement (*).

de bien mauvaiſes raiſons: Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométiſme ? il remonte à ſix mille ans comme le judaïſme ; il eſt embraſſé par des nations qui diffèrent de mœurs et de génie, par des Africains, des Perſans, des Indiens, des Tartares, des Syriens, des Thraces, des Grecs. Il s'appuie ſur des prophéties, et il y a peut-être en Turquie des *Néedham*.

(*) Nous avons tranſcrit ce long paſſage pour donner au lecteur une idée de l'eloquence du jéſuite. Nous n'avons conſervé du reſte que ce qui eſt néceſſaire pour entendre les notes. (*Note des éditeurs.*)

QUATRIEME LETTRE.

Du propoſant à M. le profeſſeur. Rémercîmens à ſes extrêmes bontés.

QUE je vous ſuis obligé, Monſieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuſe armée des incrédules ; c'eſt *Achille* qui prête ſon armure à *Patrocle* ; mais on m'a dit que *Patrocle* ayant été vaincu, je devais craindre de l'être auſſi.

J'ai malheureuſement répété votre leçon devant un jeune écolier de phyſique et d'aſtronomie ; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politeſſe, le ſavoir-vivre que vous avez employé pour m'inſtruire ; je lui ai expoſé votre démonſtration de la manière dont le ſoleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi pour donner le temps à *Joſué* de maſſacrer ces Amorrhéens écraſés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monſieur le profeſſeur prétend qu'il ſuffit pour cette opération naturelle, que la terre ſe ſoit arrêtée huit à neuf heures dans ſa rotation ſur ſon axe, et que c'eſt là tout le myſtère.

L'écolier, Monſieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politeſſe, en a eu cependant aſſez pour me dire qu'il n'était pas poſſible

qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtiſe, et que vous poſſédez trop bien votre Ecriture ſainte et l'aſtronomie, pour parler avec cette exceſſive ignorance. Les ſacrés cahiers affirment poſitivement que le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait ſuſpendre ſon cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, ſans que la terre ſuſpendît ſa courſe annuelle, car le ſoleil eſt mis pour la terre dans les ſacrés cahiers ; et l'auteur inſpiré ne ſavait pas que c'eſt la terre qui tourne.

Or, ſi la terre et la lune ſe ſont arrêtées, celle-ci dans ſon période d'un mois ſur Aïalon, celle-là dans ſon période d'un an vis-à-vis Gabaon, il eſt abſolument néceſſaire que les points correſpondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là. Mais, comme au bout de huit à neuf heures ils ſe retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes euſſent ſuſpendu leur courſe ; cela eſt démontré en rigueur. (*a*)

Mais c'eſt un grand gain pour M. le profeſſeur ; car le miracle eſt bien plus beau qu'il ne croyait, et il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-ſeulement la terre et la lune s'arrêtèrent dans leur période menſtruel et annuel,

(*a*) La plupart des commentateurs prétendent que le ſoleil et la lune s'arrêtèrent un jour entier.

mais auſſi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles : et non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troiſième miracle ; et le mouvement de projectile et de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai enſuite, Monſieur, de la comète que vous ſuppoſez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au cōnſiſtoire, pour avoir appelé *comète* ce que les ſacrés cahiers appellent *étoile*, et qu'il n'eſt pas loyal de falſifier ainſi l'Ecriture ſainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains et des trois mille poiſſons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains et des trois poiſſons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voiſinage en pains et en poiſſons. Mais y penſez-vous ? oubliez-vous que c'eſt là préciſément ce que propoſait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pains ?

Il me demanda enſuite ſi vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car

ſans doute c'était une choſe très-miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, et fît maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le ſilence de *Flavien Joſephe* ſur cette Saint-Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'eſt contenté de confondre ſérieuſement une mauvaiſe plaiſanterie, en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris ſon plus long pour aller à Ninive.

Il eſt lui-même fort plaiſant, répliqua l'écolier; il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, ſi *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je ſuis pour le chien marin: et je penſe de plus avec le grand St *Hilaire* que *Jonas* fut mangé juſqu'aux os, et qu'il reſſuſcita au bout de trois jours comme de raiſon. Les miracles ſont toujours plus grands que ne le croit monſieur le profeſſeur; mais je vous prie de le conſulter ſur une autre petite difficulté.

Jonas prophétiſa du temps du roitelet juif

Joas, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. *Phul*, ſelon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin hiſtorien qui a écrit l'hiſtoire véridique de *Jonas*, aſſure qu'il y avait dans cette ville ſix-vingts mille enfans qui ne ſavaient pas diſtinguer leur main droite de leur main gauche (*b*). Cela fait, ſuivant les calculs de Breſlau, d'Amſterdam, de Londres et de Paris, quatre millions quatre-vingts mille ames, ſans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez auſſi à monſieur le profeſſeur, ſi c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire ſécher, afin d'ôter l'ombrage à *Jonas* qui dormait. En effet, rien ne reſſemble plus à un lierre qu'une citrouille, et l'un et l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaiſant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre? On m'aſſure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine : cet homme eſt goguenard.

C'était au Molard que ſe paſſait ce petit entretien : on s'attroupa, la converſation s'anima

(*b*) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne ſavent pas diſtinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en ſus d'habitans.

au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, et il n'y eut que monſieur le profeſſeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaiſſez, fendit la preſſe : vous ſavez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de ſon régiment. Il me dit ; Mordieu, monſieur le propoſant, allez dire à monſieur le profeſſeur... (diſpenſez-moi de répéter les termes indécens dont il ſe ſervit.) Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami *Covelle* à genoux : s'ils avaient oſé faire cet outrage à notre liberté et à nos lois.... je.... dites-leur, s'il vous plaît, que nous ne ſommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conſeil... Les temps ſont un peu changés ; vous ſavez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier M. *Rouſſeau*, a été réprimandé par un roi héros et philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, et qu'il ne reſte aux théologiens d'autre reſſource que d'être civils et modeſtes.

Je m'acquitte, Monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

votre très-affectionné.

AVERTISSEMENT.

On apprit bientôt que le ſieur *Néedham* était l'auteur de la prétendue réponſe d'un théologien ; on ſut qu'il n'était pas même théologien, et qu'il n'était que jéſuite; que c'était un de ces prêtres irlandais déguiſés qui courent le monde, et qui vont ſecrétement prêcher le papiſme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé était celui-là même qui, pluſieurs années auparavant, ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, et qui crut avoir découvert avec ſon microſcope, que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, ſe changeait incontinent en de petits animaux reſſemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un ſavant italien l'a démontré, et il était faux par une autre raiſon bien ſupérieure; c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſaient ſans germe, il n'y aurait plus de cauſe de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout auſſi-bien qu'une

anguille d'un morceau de pâte. Ce ſyſtême ridicule mènerait d'ailleurs viſiblement à l'athéiſme. Il arriva en effet que quelques philoſophes, croyant à l'expérience de *Néedham*, ſans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiſer d'elle-même; et le microſcope de *Néedham* paſſa pour être le laboratoire des athées.

C'eſt à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait alluſion dans la plupart des lettres ſuivantes.

CINQUIEME LETTRE.

Du propoſant à M. Néedham, jéſuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiſer ſous le nom d'un théologien ; et vous n'avez pas eu raiſon de faire l'aſtronome. On voit bien que vous vous ſervez du quart de cercle comme du microſcope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine; et de là vous avez conclu que ſi de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu-près de la même façon. La ſeule difficulté qui reſtait, était de ſavoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (*a*)

Vous avez cru que vos anguilles reſſemblaient aux rats d'Egypte, qui étaient d'abord moitié rats et moitié fange, ainſi que quelques hommes qui ſe mêlent d'écrire et d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit,

(*a*) Il faut ſavoir que le jéſuite *Néedham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Monſieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, et que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeſſe.

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, et vous vous jetez à la traverſe comme l'avocat *Breniquet*, qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidelles dans la croyance des miracles, et vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah, Monſieur ! vous êtes anglais comme arlequin eſt italien ; il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, et dont tout le monde ſe moquait : Meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter ; je ſuis du pays de *Platon*. Un ſcythe lui répondit : Parle comme *Platon*, ſi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle et de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre ; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu, ne vous donne pas trop de ſécurité.

SIXIEME

SIXIEME LETTRE.

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour propre, comme vous voyez; il eſt comme cet hiſtrion qui, jouant devant *Auguſte*, prenait pour lui les applaudiſſemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin, auſſitôt M. *Néedham* penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, et il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodùm glorioſi*, comme dit St *Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a fait des miracles, de voir qu'on écrit ſur cette matière ſans le citer.

C'eſt, ſelon lui, comme ſi, en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Pruſſe. Je conſeille donc à monſieur le profeſſeur et à monſieur le propoſant, de rendre plus de juſtice à M. *Néedham*, et de parler toujours de ſes anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien et du nouveau Teſtament, et ceux de *Grégoire thaumaturge*.

M. *Néedham* eſt certainement un homme prodigieux, il eſt plus propre que perſonne à faire des miracles; car il reſſemble aux apôtres avant qu'ils euſſent reçu le Saint-Eſprit. DIEU opère toujours les grandes choſes par les mains des petits, et ſurtout des ignorans, pour mieux faire éclater ſa ſageſſe.

Si M. *Néedham* n'a pas ſu qu'on avait vu la lune s'arrêter ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon, et s'il a dit des ſottiſes, il n'en eſt que plus admirable. On voit qu'il raiſonne préciſément comme un homme inſpiré. DIEU s'eſt toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare ſouvent le royaume des cieux à une bonne ſomme d'argent miſe à uſure. Et quand M. *Néedham*, pauvre d'eſprit, s'abandonne aux impulſions de ſon génie, il dit des pauvretés. Tout eſt dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Néedham* n'outrage le Saint-Eſprit, et ne trahiſſe ſa vocation, quand il conſulte nos maîtres en Iſraël, ſur ce qu'il doit dire au propoſant; c'eſt ſe défier de ſon inſpiration divine, que demander conſeil à des hommes; il peut me répondre que c'eſt par humilité, et que *Moïſe* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage et par la colonne de feu. M. *Néedham* n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les eſpaces imaginaires?

Qu'il s'en tienne à ſes anguilles, puiſqu'il eſt leur camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles fretillent. Que ſurtout l'envie de ſe transfigurer en ſerpent ne lui prenne plus; qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſiffler parce qu'on le ſiffle: et de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aïalon, et qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIEME LETTRE.

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, et j'en ai plus de droit que perſonne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle; c'en eſt un aſſurément que d'échapper à la main de certaines gens, et d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiècles.

J'ai toujours penſé que les abus, quels qu'ils ſoient, ne doivent jamais jouir du droit de preſcription. Une tyrannie d'un jour, et une tyrannie de deux mille ans, doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu ſavoir de quoi on diſputait dans ma ville; j'ai appris qu'un irlandais papiſte et prêtre s'aviſait de vouloir faire parler de lui :

Gens ratione furens et mentem paſta chimæris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de ſon avis; ce miracle me plaît fort; nous

voudrions, l'irlandais et moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, et qui les noya dans un lac, cela passe la raillerie, surtout s'ils étaient engraissés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons ; cela fesait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues basses n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiste irlandais est tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ferait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme *Jonas*, s'il était aussi puissant en œuvres qu'il semble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiste irlandais ; je sais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'est déguisé en génevois, étant prêtre il s'est déguisé en homme, étant absurde il a voulu qu'on le prît pour un raisonneur : j'ai eu la curiosité de le voir, et j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la conversation que *Balaam* eut jadis avec sa monture. Mon avis est qu'on le renvoie au trou de Saint-Patrice (*a*), dont il n'aurait

(*a*) Le trou Saint-Patrice est très-fameux en Irlande ; c'est par là que ces messieurs disent qu'on descend en enfer.

jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de mes parens. Je ne ſouffrirai pas cette inſolence ; il aura affaire à monſieur le capitaine et à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon couſin le propoſant d'être reçu dans la vénérable compagnie; et il a été cauſe par ſa transfiguration que je me ſuis mis en colère contre un profeſſeur orthodoxe qui aime la conſubſtantialité preſque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abſurde pour mettre mal enſemble deux hommes de mérite, et deux braves chrétiens tels que monſieur le profeſſeur et moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, ſi mon couſin le propoſant eſt refuſé par la vénérable compagnie, ce grand ſeigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiſte dans ſa maiſon avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ſes anguilles et ſes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il ſoit prêtre, ou athée, ou déiſte, ou papiſte, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIEME LETTRE.

Ecrite par le propoſant.

Nous ſoupâmes hier enſemble, M. le capitaine, M. *Covelle*, M. le paſteur *P....* et moi; la converſation roula toujours ſur les miracles entre ces ſavans hommes. Ventre-Servet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, et qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce diſcours pour une démonſtration, et M. le paſteur *P....*, qui eſt fort doux, inſinua modeſtement au capitaine qu'il croyait aux miracles; auſſi, Monſieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple, dit le paſteur, c'eſt un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques perſonnes de mérite que DIEU a voulu diſtinguer. Par exemple, *Joſuah*, homme juſte et très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommé Jéricho, et auſſitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, et de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paſſer pour arriver

devant cette ſuperbe bourgade; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits; rien n'eût été ſi facile et ſi ordinaire que de la traverſer; on aurait eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture; où ſi on n'eût pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſait de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier *Joſuah*, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, et pour encourager ſon peuple chéri qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, et la nature des fluides; l'eau du Jourdain remonte vers ſa ſource, et la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Il en eſt de même quand le Seigneur veut faire ſentir ſa puiſſance aux Philiſtins ou Phéniciens; c'était une choſe trop ordinaire que de leur donner une mauvaiſe récolte, il eſt bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samſon*, qui les attache par la queue, et qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moiſſons phéniciennes ſont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiſte *Néedham*.

Ainſi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choſes extraordinaires en faveur de ſes ſerviteurs, et c'eſt ce qui fait que votre fille eſt muette.

M.

M. *Covelle* prit alors la parole, et dit : Vous avez expliqué merveilleusement des choses merveilleuses, et je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point est que personne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre et heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici; il cabale surement contre notre liberté, et il y a là anguille sous roche.

Le capitaine prit feu à ce discours, et jura que si les choses étaient ainsi, ce papiste n'en serait pas quitte pour ses deux oreilles, quelques longues qu'elles fussent. Pour moi, je gardais le silence, comme il convient à un proposant devant un pasteur en pied. Ce digne ministre, qui sait un peu de mathématique, reprit la parole, et s'exprima en ces termes.

Ne craignez rien de M. *Néedham*, il est trop mal informé des affaires du monde; vous savez qu'il ignore l'aventure de la lune et d'Aïalon. Alors il tira son étui de sa poche, et nous fit sur le papier une très-belle figure; il traça une tangente sur l'orbite de la lune, et tira des rayons visuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux; il demanda cette figure pour la montrer aux savans de son cercle.

Vous voyez bien, disait le ministre, que si la lune perd son mouvement de gravitation,

elle doit ſuivre cette tangente, et que ſi elle perd ſon mouvement de projectile, elle doit tomber ſuivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle.* Le capitaine s'attacha aux rayons viſuels, et nous conçûmes le miracle dans toute ſa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus queſtion de miracles, et notre ſouper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous ſéparer, lorſqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, et nous apprit que le prêtre aux anguilles eſt un jéſuite. C'eſt une choſe avérée, dit-il, et on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jéſuite tranſfiguré parmi nous, et précepteur d'un jeune homme! cela eſt dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier ſyndic.

Lui jéſuite! dit le capitaine, cela ne ſe peut pas, il eſt trop abſurde (*a*). Vous vous trompez, répliqua l'auditeur, ſachez que les armées de

(*a*) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jéſuite *Néedham* a fait une parodie de la troiſième lettre humble et ſoumiſe que j'écrivais ſi reſpectueuſement à mon ſérieux maître *R.* . . . : c'eſt aſſurément une choſe bien louable de défendre notre ſainte religion chrétienne par une parodie! Il eſt beau que ce ſoit un jéſuite à qui nous en ayons l'obligation. C'eſt un ennemi qui vient à notre ſecours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit:

„ Ceux qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie „ eſt formée, comprendront facilement que je n'ai touché „ en rien à la forme, aux idées, pas même aux mots, &c. „

moines ſont comme celles où vous avez ſervi ; elles ſont compoſées de principaux officiers qui ſont dans le ſecret de la compagnie, et de ſoldats imbécilles qui marchent ſans ſavoir où, et qui ſe battent ſans ſavoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre eſt celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles ; et tous les moines reſſemblent aux ſujets du vieux de la montagne ; mais vous ſavez, Dieu merci, que les jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chaſſer celui-ci, ne fût-ce que pour le ſcandale qu'il donne, et pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi, je demandai ſa grâce, attendu qu'il m'avait dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître.

M. le miniſtre *P....* fut de mon avis, auſſi-bien que M. *Covelle;* je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon ſeigneur allemand dont je ſuis l'aumônier, et chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puiſſe juger ſi l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement ſans qu'on ait vu cet original ? N'eſt-ce pas là un nouveau miracle que ce jéſuite ſuppoſe dans ſes lecteurs ? vous voyez qu'il y a des jéſuites naïfs.

N. B. Saint *Patrik* eſt le patron du jéſuite *Néedham*. Le premier miracle que fit Saint *Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Néedham* raiſonne auſſi conſéquemment que le bon homme ſaint *Patrik*.

PARODIE

DE LA IIIme LETTRE DU PROPOSANT.

Par le ſieur NEEDHAM, *irlandais, prêtre jéſuite, transformateur de farine en anguilles.*

IL fait parler un patagon dans cette parodie ; et le patagon raiſonne comme *Néedham.*

POST-SCRIPTUM.

CETTE parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidellement ſuivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choſes merveilleuſes. (*)

EPIGRAPHE.

Expedit vobis neminem videri bonum ; quaſi aliena virtus exprobratio delictorum veſtrorum ſit, &c.

TACITE.

N. B. Applique-toi ces paroles, mon cher *Néedham.*

(*) Comme cette parodie eſt exceſſivement ennuyeuſe, nous n'en rapportons que des extraits, afin que le lecteur ne ſoit pas privé des notes de monſieur le propoſant. (*Note des éditeurs.*)

AVIS PRELIMINAIRE

DU JESUITE.

CEUX qui n'ont pas vu l'original ſur lequel cette parodie eſt formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées, &c... (*a*) Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces ſublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veſte enſanglantée* (*b*), et la nature corrompue, ſe trouvant libre de tout frein, &c....

Monſieur, je vous prie de venir à mon ſecours à la terra del fuego, contre un géant patagon d'une taille énorme.... (*c*) Votre morale conſiſte à croire que *je dois vous faire du bien*, et ma nature me pouſſe à vous écerveler pour

NOTES

DE M. LE PROPOSANT.

(*a*) EH! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent ſi ta copie eſt reſſemblante?

(*b*) A quoi vient ta veſte? où as-tu vu que le *propoſant ait propoſé* de délivrer les hommes de tout frein?

(*c*) Ce n'eſt pas la peine de faire beaucoup de remarques ſur cette parodie, qui n'eſt qu'un traveſtiſſement inſipide.

en faire mon repas, &c... (*d*) *Caractacus* alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (*e*) Il ſemble que vos princes et vos légiſlateurs, en aſſaſſinant la ſociété par leur morale... (*f*) Les prétendus droits de guerre, les fermiers-généraux, les rapines... (*g*) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même.... (*h*) *Riſu inepto nihil ineptius.* (*i*)

(*d*) Oui, mais ce pauvre *Needham*, dans ſa malheureuſe parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler ſon ſot patagon contre la ſociété, la loi naturelle et la vertu, au lieu que monſieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la loi naturelle, de la ſociété, et par conſéquent de DIEU même, et n'avait parlé que contre des impertinences ſcolaſtiques, qui ſont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(*e*) Il eſt plaiſant de faire citer l'hiſtoire romaine à un patagon.

(*f*) Si tout cela valait la peine d'être réfuté, on dirait que *Needham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monſieur le comte a eu très-grande raiſon d'imputer aux dogmes et au déteſtable eſprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes et les querelles ſcolaſtiques ont fait commettre.

On ferait voir, combien il eſt ridicule de comparer la raiſon univerſelle, qui inſpire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais réſulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie eſt un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, et qui répète mal.

(*g*) Il eſt comique que ce patagon connaiſſe les fermiers généraux de France. Il n'eſt pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(*h*) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent ſans germe, écrit contre DIEU.

(*i*) *Sed riſu conveniente nihil dulcius.*

NEUVIEME LETTRE.

Ecrite par le jéſuite des anguilles.

Tous les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, et me demandent des miracles; je leur dis : *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père St Ignace et de mon patron St Patrice.* J'apprends que les impies ſe moquent de mon patron et de moi, dans la vénérable compagnie, au conſiſtoire et chez les repaſſeuſes; cela ne m'ébranle point, *et contra ſic argumentor.*

Monſieur le propoſant croit tourner mon St *Patrice* en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui qui puiſſe inſulter ainſi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ſes élus; qu'il liſe ma diſſertation ſur ce miracle, imprimée dans le Journal chrétien, il verra qu'il eſt très-poſſible que de la neige chauffe un four, quoique la choſe ſoit miraculeuſe.

St *Patrice*, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'eſt ſeulement de l'eau chaude, et que ſi

on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait risque de mourir de faim. D'accord, mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque et en génevois, et que par cette métamorphose j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration sur le Thabor. A Dieu ne plaise, j'ai une trop haute opinion de ce miracle et de moi-même, et je veux enseigner à monsieur le proposant ce que c'est que ce miracle dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration est sans doute ce que nous avons de plus respectable après la transsubstantiation. J'ose même dire que c'est de la transfiguration que dépend notre salut : car si un pécheur, un faiseur de parodies, ne se transfigure pas en homme de bien, il est perdu ; et voici comme je le prouve.

Jesus se transfigura sur une haute montagne ; les uns disent que c'est sur le mont Hermon, les autres sur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, et son visage très-resplendissant ; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large visage, haut en couleur, et un bel habit tout blanc ; ce qu'il fallait démontrer.

Le proposant ne convient pas de cette vérité, et il dit qu'on peut être honnête homme avec

un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi ; mais quand il s'agit du ſalut, il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, et je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, et les habits de la transfiguration blancs : or, le blanc ſignifiant la candeur, et le rouge étant la couleur du zèle, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant ſur le jaune ; donc les miracles ſont très-poſſibles, donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels ; donc M. *Covelle* a tort. St *Denis*, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis ; or, le ſang de ſa tête et de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me répliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Thabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, et ce que firent *Moïſe* et *Elie* ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, et qu'il pouvait aller où il voulait ; enſuite je dirai qu'il eſt clair que *Moïſe* reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai prouvé ci-deſſus,

et qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe: je dis premièrement que le blé ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive....

Comme j'en étais à cette phraſe, M. *R...*, profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-ſouvent de l'un et de l'autre pour décider de cette grande queſtion, et qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire St *Jérôme*, *de vino rubro et albo;* St *Chryſoſtôme*, *de vineis*, et *Johannem de Bracmardo*, *ſuper pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, et qu'il était plus embarraſſé que jamais; ce qui arrive à preſque tous les ſavans. Je lui répliquai que la choſe était décidée par le concile d'Ephèſe, ſeſſion 14. Il me promit de le lire, et fut tout épouvanté de mon ſavoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'meſſe en Irlande, et que le vin vous manque? Je lui répondis: Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille: ainſi je me fais du vin rouge, et l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le profeſſeur *R...* fut extrêmement content de mon invention, et

qu'il me donna des éloges que mon extrême modeſtie m'empêche de tranſcrire ici.

L'eſtime qu'il me témoigna et celle que je ſentis par conſéquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait St *François Xavier.* Je lui avouai ingénument que les écrivains de ſa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour ſuivre la méthode des premiers ſiècles, et qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-ſept. C'eſt bien peu, me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, et que, dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne feſait pas des miracles quelquefois dans ſon tripot: il eut la bonne foi de me dire que non; et en cela il avouait, ſans le ſavoir, la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions affaire à des ſots; mais notre peuple eſt inſtruit et malin; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions, par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſerait avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déjà rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens et à mon ſtyle. Cela me ſuffit, et je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

AVERTISSEMENT.

M. *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ſes lettres. Son génie ſe développa par l'amour; il fit un enfant à mademoiſelle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes; la choſe était ſecrète. Le conſiſtoire la rendit charitablement publique; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui préſidait lui ordonna de ſe mettre à genoux; c'était un abus établi depuis long-temps. M. *Covelle* répondit qu'il ne ſe mettait à genoux que devant DIEU: le modérateur lui dit que des princes avaient ſubi cette pénitence. Je ſais, répliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, ſachez qu'elle finira à *Robert Covelle*.

Cette aventure le détermina à s'inſtruire; il devint ſavant en peu de temps, et il ſe diſtingua par pluſieurs lettres en faveur de monſieur le propoſant, ſon ami, contre le jéſuite *Néedham*.

DIXIEME LETTRE.

*Par M. Covelle, à M. ***, paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

NOUS croyons vous et moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon père eſt plus grand que moi* ſignifie, ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon père: et c'eſt-là un miracle de paroles. Quand *Paul*, devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome: *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul homme qui eſt* JESUS; cela veut dire ſans difficulté: *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul* DIEU *qui eſt* JESUS.

Il n'y a qu'à s'entendre; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Athanaſe*, *Cyrille* et pluſieurs autres pères. C'eſt un des miracles opérés par le révérend père *Néedham*, à la grande édification des fidelles, *cum devotione et cachinno*.

Je conſeille à ce jéſuite *Néedham* d'aller faire un tour à Gabaon et à Aïalon, pour voir comment le ſoleil et la lune s'y prennent pour s'arrêter ſur ces deux villages. Je laiſſe monſieur le propoſant gagner ſes trois cents écus patagons par an chez ſon ſeigneur allemand, et je m'adreſſe à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, et je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiſelle *Ferbot*; c'eſt un grand péché, je l'avoue.

Jesus, égal ou inégal à ſon père, eſt extrêmement courroucé, quand un génevois fait un enfant à une fille; et certainement il jetterait la ville dans le lac ſi on commettait ſouvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; auſſi j'en ai demandé pardon à Jesus; mais vous vouliez que je vous demandaſſe auſſi pardon, comme ſi vous étiez conſubſtantiel à Jésus, et comme ſi votre village était conſubſtantiel à Genève.

En vérité, mon cher paſteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune et trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aye l'honneur de vous dire ce que c'eſt qu'un miniſtre, non d'Etat, mais du ſaint Evangile.

C'eſt un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter et pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que nous vous avons appelés paſteurs, que nous ne ſommes que des brebis. Les choſes ne vont pas tout-à-fait ainſi. Souvenez-vous que CHRIST dit expreſſément à ſes diſciples: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, et de rompre le pain avec eux. Si, quand les ſociétés chrétiennes ſe ſont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines perſonnes pour baptiſer, prêcher, communier nos fidelles, et avoir ſoin de tenir propre le lieu de l'aſſemblée, ce n'eſt pas que nous ne puſſions fort bien prendre ce ſoin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, et d'envoyer paître le berger ſi j'en ſuis mécontent.

On vous a impoſé les mains; j'en ſuis bien aiſe; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par

cette

cette cérémonie ? Vous a-t-on donné plus d'eſprit que vous n'en aviez ? Ceux qui vous ont reçu miniſtre du ſaint Evangile, vous ont-ils donné autre choſe qu'une déclaration que vous ne ſavez point l'hébreu, que vous ſavez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* et *Jean*, et que vous pouvez parler une demi-heure de ſuite. Or, certainement pluſieurs de nos citoyens ſont dans ce cas ; et j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne ſache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, et vous me le conſeillâtes par une lettre. Vous sûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU ; et vous apprîtes que les paſteurs ne ſont point magiſtrats. Nous ſavons très-bien diſtinguer l'empire et le ſacerdoce. L'empire eſt à nous, et le ſacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous préſente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter ; donc nous ſommes vos ſouverains. Prêchez, et nous jugerons de votre doctrine ; écrivez, et nous jugerons de votre ſtyle : faites des miracles, et nous jugerons de votre ſavoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'eſt plus où les laïques n'oſaient penſer ; et il n'eſt plus permis de nous donner du gland, quand nous nous ſommes procuré du pain.

Les gens d'Egliſe, dans tous les pays, ſont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une ſociété d'aveugles ; mais ſachez qu'il eſt plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raiſonnent, que de dominer ſur des gens qui ne penſent pas.

Il y a deux choſes importantes dont on ne parle jamais dans le pays des eſclaves, et dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une eſt le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artiſan doivent ſe mettre en état de n'être trompés ni ſur l'un ni ſur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer ſur moi, n'a ſervi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui penſent comme moi (et ils ſont en très-grand nombre) ſoutiendront juſqu'au dernier ſoupir ces droits inviolables. Et, comme me diſait fort bien hier une lingère de mon quartier : *Fari quæ ſentiat*, eſt le privilége d'un homme libre. Croyez-moi, Meſſieurs, ménagez les citoyens, bourgeois et habitans, ſi vous voulez conſerver un peu de crédit; car, ſelon St *Flaccus Horatius*, dans ſa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui eſt dû ou deu, &c. &c.

ONZIEME LETTRE.

Ecrite par le propoſant à M. Covelle.

MONSIEUR,

JE bénis la Providence qui m'a conduit chez monſieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-ſeulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je ſuis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, raſé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui deſſervait la chapelle de la veuve *Michas* l'idolâtre, eût une condition auſſi bonne que la mienne. Il eſt vrai que madame *Michas* lui donnait une ſoutane et un manteau noir par année, et qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, et je ne déſeſpère pas de le convertir ſur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jéſuite *Néedham* ne s'en mêle pas, car ſon excellence a une répugnance invincible pour les jéſuites, pour les abſurdités et pour les anguilles; c'eſt à cela

près le meilleur homme du monde. Et ſi jamais vous venez dans ſon petit Etat, vous verrez combien ſa conduite eſt édifiante, et avec quelle ſincérité il adore le DIEU de tous les êtres et de tous les temps.

Il eſt de plus fort ſavant. Il a ordonné à un juif qui eſt ſon bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sanchoniathon*, de *Béroſe*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciens hymnes d'*Orphée*, d'*Ocellus-Lucanus*, de *Timée* de Locres, et de tous ces anciens monumens peu conſultés par les modernes.

Il me feſait lire hier *Flavien Joſephe*, cet hiſtorien juif qui écrivait ſous *Veſpaſien*; *Joſephe*, parent de la reine *Mariamne*, femme d'*Hérode*; *Joſephe*, dont le père avait vécu du temps de JESUS; *Joſephe* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui ſe paſsèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines ſe donne ce juif, et en combien de manières il ſe replie pour faire valoir ſa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïſe* a été connu en Egypte; il déterre enfin deux hiſtoriens récens, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante; c'eſt *Manéthon* et *Chérémon*. Ils diſent un mot de *Moïſe*, mais ils ne parlent d'aucun de ſes prodiges.

Que *Manéthon* et *Chérémon* euſſent dit peu de

chose d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'histoire de *Moïse* eût été fabuleuse; mais qu'en parlant de *Moïse* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte et du passage miraculeux de la mer Rouge, c'est ce qui est incompréhensible. C'est comme si, en écrivant l'histoire de Geneve, que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne disiez rien de l'escalade ni de la mort de M. *F*.... mon parent.

L'omission même des miracles de *Moïse* est quelque chose de bien plus extraordinaire dans une histoire égyptienne, que l'omission de deux faits très-naturels dans l'histoire d'une ville. L'assaut de miracles que fit *Moïse* avec les sorciers du roi d'Egypte ne devait pas surtout être passé sous silence par les historiens d'une nation aussi célèbre pour les sortiléges que l'étaient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient si honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monsieur, cela n'est pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne dissimulent pas la perte des batailles de Cannes et de Thrasiméne.

De plus, les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que sur un seul article. *Moïse* fit naître des poux, et c'est-là le seul miracle que les sorciers de sa majesté ne purent faire. Or il était très-aisé à un historien habile, ou de passer sous silence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de sa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, se connaissaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaissances.

Enfin, il n'était pas possible que *Chérémon* et *Manéthon* eussent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maisons d'Egypte.

De très-illustres savans ont cru, comme vous savez, Monsieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je suppose, par exemple, qu'un jésuite savoyard, envoyé de DIEU, eût assassiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un seul de nos annalistes qui oubliât cette boucherie exécrable? et les écrivains savoyards seraient-ils lesse uls qui

tranſmettraient à la poſtérité un événement ſi divin ?

La probité, Monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raiſons de ſes adverſaires quand on en ſent toute la puiſſance dans le fond de ſon cœur ; c'eſt mentir aux autres et à ſoi-même. Ainſi, quand nous avons examiné enſemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguiſé, ni mépriſé les raiſons de ceux qui les nient, et nous n'avons oppoſé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi conſiſte à croire ce que l'entendement ne ſaurait croire ; et c'eſt en cela qu'eſt le mérite.

Mais, Monſieur, en étant perſuadés par la foi, des choſes qui paraiſſent abſurdes à notre intelligence, c'eſt-à-dire en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce ſacrifice de notre raiſon dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choſes incompréhenſibles, contradictoires, impoſſibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choſes injuſtes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raiſonnaient à merveille. Certainement qui eſt en droit de vous rendre abſurde, eſt en

droit de vous rendre injuſte. Si vous n'oppoſez point aux ordres de croire l'impoſſible, l'intelligence que DIEU a miſe dans votre eſprit, vous ne devez point oppoſer aux ordres de mal faire, la juſtice que DIEU a miſe dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyranniſée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'eſt-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumées, dans tous les tribunaux des inquiſitions, et toutes les fois qu'on a cru expédient d'aſſaſſiner des particuliers ou des princes d'une ſecte différente de la nôtre, on s'eſt toujours ſervi de ces paroles de l'Evangile : *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je ſuis venu diviſer le fils et le père, la fille et la mère, &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui conſiſte à entendre le contraire de ce qui eſt écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je ſuis venu réunir le fils et le père, la fille et la mère ;* car ſi nous entendions ce paſſage à la lettre, nous ſerions obligés en conſcience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même, lorſqu'il eſt dit que JESUS ſécha le figuier vert, cela veut dire qu'il fit reverdir un

un figuier ſec ; car ce dernier miracle eſt utile, et le premier eſt pernicieux.

Croyons auſſi que quand le grand ſerviteur de DIEU, *Joſuah*, arrêta le ſoleil qui ne marche pas, et la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de maſſacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de ſecourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'eſt ainſi, Monſieur, que la lettre tue, et que l'eſprit vivifie.

En un mot, que votre religion ſoit toujours de la morale ſaine dans la théorie, et de la bienfeſance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens ; qu'ils ſachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu ; qu'ils faſſent uſage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs aſſemblées. La ſociété humaine a été trop longtemps ſemblable à un grand jeu de baſſette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens diſcrets n'oſent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'eſprit qui nous conduit au vrai nous rend bons citoyens. Qu'eſt-ce en effet que d'être

libres? c'eſt raiſonner juſte, c'eſt connaître les droits de l'homme; et quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus eſclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, Monſieur, je vous recommande la vérité, la liberté, et la vertu, trois ſeules choſes pour leſquelles on doive aimer la vie.

DOUZIEME LETTRE.

De M. Th...., à M. le comte de B....

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompenſe madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois St *Matthieu* avec elle, quand monſeigneur liſait *Cicéron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc-Antonin* dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII:

Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne: Range-toi de là, et auſſitôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.

Ces paroles excitèrent la curioſité et le zèle de Madame. Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde ; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon qui eſt dans mon office ; j'ai beaucoup de foi auſſi : diſons un mot à la montagne, et ſurement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de St *Dunſtan*, qui eſt un fameux ſaint du pays de *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction, et la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que St *Dunſtan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai long-temps ſur mon peu de crédit auprès du ciel et des montagnes. Si M. *Claparède*, profeſſeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas ſans doute de faire ce que vous propoſez ; il y a même tel ſyndic qui en un beſoin ſerait capable de vous donner ce divertiſſement ; mais ſongez, Madame, que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, et qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua

madame la comteſſe, et je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis long-temps ; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix et qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, et que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'aſſez gros gages pour être complaiſant et pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui repréſentai encore, avec ſoumiſſion, mon peu d'adreſſe dans cet art.

Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui n'eſt qu'un miſérable laïque, ſe vante dans ſes lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Veniſe, et vous n'en ferez pas, vous qui avez la dignité de mon chapelain, et à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaigu* ſon maître, ambaſſadeur de France ?

Enfin je me rendis ; nous priâmes la montagne l'un et l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien. Le rouge monta au viſage de Madame ; elle eſt très-altière, et veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, ſelon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte ; il eſt dit qu'avec

un peu de moutarde de foi on tranſportera une montagne ; cela ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez ; je fis ce que je pus pour empêcher Madame de faire cette expérience de phyſique ; elle n'en démordit point, et fut attrapée à ſa moutarde comme elle l'avait été à ſa montagne.

Tandis que nous feſions cette opération, arriva monſieur le comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comteſſe et moi. Elle lui apprit de quoi il était queſtion. Monſieur le comte avec un ton moitié ſérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient ceſſé depuis la réforme ; qu'on n'en avait plus beſoin, et qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après dîner.

Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de madame la comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la manière dont on penſera le reſte de ſa vie.

Madame la comteſſe depuis ce moment-là crut auſſi peu aux miracles modernes que ſon mari. De ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château, qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu-près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguſte*, qui était le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embarraſſer. Je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui eſt beaucoup plus jolie que Mlle *Ferbot* et que la veuve anabaptiſte qui épouſa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais, comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que monſieur le maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais et vigoureux. Monſieur le miniſtre *Formey* qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Egliſe et dans la littérature, écrivit il y a pluſieurs années un excellent livre ſur la continence des propoſans qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b..... pour ces jeunes prédicateurs; il en rédigea les lois qui ſont fort ſages; ſurtout il ne veut pas qu'un profane ſoit jamais reçu dans cette maiſon; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement. Les laïques, qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas ſérieuſement; je vous jure que le livre exiſte, que je l'ai lu, et que M. *Formey* eſt trop honnête homme et trop craignant DIEU pour le déſavouer. Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin il faut ou reſſembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiſelle *Ferbot*, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'expoſerait à être chaſſé de la maiſon de monſieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpère qu'étant du métier vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté; le diable m'avait bercé toute la nuit; la fille du maître d'hôtel ſe trouvait tout juſte vis-à-vis de moi, elle rougiſſait et moi auſſi, je balbutiai beaucoup; madame la comteſſe s'aperçut de mon trouble; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue ſe trouble.... ah! bon ſoir.... mon cher.... *Covelle.*

TREIZIEME LETTRE.

Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.

MESSIEURS,

LES occaſions développent l'eſprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos concitoyens ſur les miracles m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier a été ſéché parce qu'il n'avait pas porté de figues ſur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait tranſmis aucuns miracles juſqu'à nous.

Suppoſons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïſe* ne paſſa par la mer Rouge à pied ſec pour aller mourir lui et les ſiens dans un déſert affreux, ſuppoſons que la lune ne s'eſt jamais arrêtée ſur Aïalon, et le

ſoleil ſur Gabaon, en plein midi, pour donner à *Joſuah*, fils de *Nun*, le temps de maſſacrer avec plus de loiſir quelques miſérables fuyards qu'une pluie céleſte de groſſes pierres avait déjà aſſommés; ſuppoſons qu'une âneſſe et qu'un ſerpent n'aient jamais parlé, et que tous les animaux n'aient pu ſe nourrir un an dans l'arche: de bonne foi, en ſerons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale et d'autres principes d'honneur et de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il eſt toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enſeignent des choſes que leur bon ſens et le nôtre déſavouent? dans quel eſprit peuvent-ils nous tromper? Ce n'eſt pas certainement pour nous rendre plus vertueux; ce n'eſt pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté, car l'abrutiſſement de l'eſprit n'a jamais fait d'honnêtes gens; et il eſt horrible et inſenſé de prétendre que plus nous ſerons ſots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des ſottiſes aux hommes que pour les ſoumettre. La fureur de dominer eſt de toutes les maladies de l'eſprit humain la plus terrible: mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent tranſport au cerveau, que des hommes vêtus de noirs puiſſent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela eſt bon pour les ſauvages du

Paraguay qui obéiſſent en eſclaves aux jéſuites; mais il faut en uſer autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raiſon comme de ceux de notre liberté; car plus nous ſerons des êtres raiſonnables, plus nous ſerons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs et habitans; il faut qu'on ne nous trompe ni ſur notre religion, ni ſur notre gouvernement. Le droit de dire et d'imprimer ce que nous penſons, eſt le droit de tout homme libre, dont on ne ſaurait le priver ſans exercer la tyrannie la plus odieuſe. Ce privilége nous eſt auſſi eſſentiel que celui de nommer nos auditeurs et nos ſyndics, d'impoſer des tributs, de décider de la guerre et de la paix; et il ſerait plaiſant que ceux en qui réſide la ſouveraineté ne puſſent pas dire leur avis par écrit.

Nous ſavons bien qu'on peut abuſer de l'impreſſion comme on peut abuſer de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une choſe ſi légitime, ſous prétexte qu'on en peut faire un mauvais uſage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire, dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conſervons toujours les bienſéances, mais donnons un libre eſſor à nos penſées. Soutenons la liberté de la preſſe; c'eſt la baſe de toutes les autres libertés; c'eſt par là qu'on

s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, et chaque lecteur examine à loiſir et ſans paſſion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la preſſe : nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux : ce n'eſt que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'eſt par là que la nation anglaiſe eſt devenue une nation véritablement libre. Elle ne le ſerait pas, ſi elle n'était pas éclairée, et elle ne ſerait point éclairée, ſi chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne : je ſais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petiteſſe doit-elle nous dépouiller de nos droits ? et parce que nous ne ſommes que vingt-quatre mille êtres penſans, faudra-t-il que nous renoncions à penſer.

Un judicieux tailleur de mes amis diſait ces jours paſſés, dans une nombreuſe compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, eſt que chacun veut élever ſa profeſſion au-deſſus de toutes les autres. Il ſe plaignait ſurtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas ſur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du ſang dans quelques occaſions. Mais les barbiers, diſait-il, ont grand tort de ſe préférer à nous, car c'eſt nous qui les habillons, et nous pouvons fort bien nous raſer ſans eux.

Voilà préciſément, mes chers concitoyens, le cas où nous ſommes avec les prêtres. Il eſt très-clair qu'on peut ſe paſſer d'eux à toute force, puiſque toute la Penſilvanie s'en paſſe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Auſſi eſt-elle la ville des frères; elle eſt plus peuplée que la nôtre et plus heureuſe. Suppoſons pour un moment que tous les prédicans de notre ville ſoient malades d'indigeſtion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU? notre muſique en ſera-t-elle moins mauvaiſe? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces meſſieurs le plus aiſément du monde? et s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de ſuite ſans rien dire et qui ſont ſupportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on eſt prêtre? encore paſſe ſi ces meſſieurs feſaient des miracles; s'ils rajeuniſſaient M. *Abauzit*; s'ils guériſſaient M. *Bonnet* de ſa ſurdité; s'ils donnaient un bon déjeûner à toute la ville avec cinq pains et trois poiſſons; s'ils délivraient des eſprits malins M. *G*... et M. *F*... qui ont certainement le diable au corps, nous ſerions fort contens d'eux, et ils auraient une haute conſidération. Mais ils ſe bornent à vouloir être les maîtres; et c'eſt pour cela qu'ils ne le ſeront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de penſées, et pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, et ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme *Servet* et *Antoine*, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres inſtructifs et édifians; et ils trouvent quelques têtes à perruques qui ſont taillées pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pouſſer le commerce. Vivons libres, ſoutenons nos droits, et buvons du meilleur.

QUATORZIEME LETTRE.

A M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres ſur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle eſt un peu égayée. Je me plais fort aux miracles; j'y crois comme vous et comme tous les gens

raiſonnables. Pourquoi un ſerpent, une âneſſe n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos profeſſeurs d'aujourd'hui? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? et *parler comme une vache eſpagnole*, n'eſt-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, et rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je ſens bien, Monſieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites et cinq pains mollets, et des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaiſent encore plus, et à moi auſſi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. *Rouſſeau* a faits à Veniſe; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Réſiſter à la moitié de l'Europe et à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'eſpace d'un mois deux victoires ſignalées, forcer ſes ennemis à faire la paix, jouir de ſa gloire en philoſophe, voilà de vrais miracles; et ſi après cela il noyait deux mille cochons d'un ſeul mot, j'aurais de la peine à l'en eſtimer davantage.

Je me flatte que votre conſiſtoire a renoncé au magnifique deſſein de faire mettre à genoux

vos citoyens devant lui. S'il avait réuſſi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baisât les pieds comme au pape. Vous ſavez qu'ils reſſemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a paſſé de petites.

Nous avons eu auſſi à Neuchâtel nos tracaſſeries ſacerdotales. C'eſt le ſort de l'Egliſe, parce que l'Egliſe eſt compoſée d'hommes. Depuis que *Pierre* et *Paul* ſe querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je ſouhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté, mais elle a été ſur le point de partir de Neuchâtel.

Je ſais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir verſé le ſang comme les partiſans d'*Athanaſe* et ceux d'*Arius*, ni de nous être aſſommés avec des maſſues, comme les Africains diſciples de *Donat* évêque de Tunis combattirent contre le parti d'*Auguſtin* évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, et baptiſé avec ſon bâtard *Deodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de St *Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, et non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Egliſe avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, ſaiſir la belle *Hyppatie* dans ſa

chaire, où elle enſeignait la philoſophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, et la maſſacrèrent, ſans que ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſa vertu leur inſpiraſſent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Ariſtote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont déſolé l'Europe dans ces vingt-ſept ſchiſmes ſanglans, formés par de ſaints prétendans à la chaire de St *Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, et au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des ſeizième et dix-ſeptième ſiècles, de ces temps abominables où ſept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monſieur, n'ont été que ridicules. Les eſprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au ſujet d'un pauvre diable de paſteur de campagne, nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, et qui ſavait au juſte comment le Saint-Eſprit procède, mais qui errait *toto cœlo* ſur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait

la

la connaiſſance du bien et du mal, comment *Adam* et *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fuſſions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne compoſition; il voulait bien que les deſcendans d'*Adam*, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fuſſent damnés pendant ſept ou huit cents mille ans; cela lui paraiſſait juſte: mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impoſſible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini eſt zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs et les Romains qui l'avaient embelli (tandis que les Juifs l'ignoraient abſolument), étaient tous convenus que l'enfer eſt éternel. Ils lui citaient le ſixième livre de *Virgile*, et même le *Dante*. M. *Petit-Pierre* ſe pourvut auſſi de quelques autorités; on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La diſpute s'échauffa; notre auguſte ſouverain fit ce qu'il put pour l'apaiſer, mais enfin M. *Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire ſon ſalut en Angleterre, et notre monarque eut la bonté d'écrire que puiſque nos prêtres

voulaient abſolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fuſſent. J'y conſens auſſi de tout mon cœur, et grand bien leur faſſe.

Cette querelle étant apaiſée, M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, citoyen du village de Couvé dans la province de Môtié-Travers ou Moutier-Travers, en a eſſuyé une autre qui a été pouſſée juſqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme St *Etienne*, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint ni diacre; et l'on prétend que M. de *Montmolin*, curé de Moutier-Travers, gardait les manteaux.

Voici, Monſieur, le ſujet de la noiſe. Lorſque M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, déſeſpérant de ſe réconcilier avec les hommes, voulut ſe réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers, il demanda notre communion huguenote au paſteur *Montmolin*, qui lui accorda la permiſſion de manger JESUS-CHRIST par la foi, au mois de ſeptembre 1761, avec les autres élus du village. Vous ſavez comme on mange par la foi; la choſe ſe paſſa le mieux du monde. M. *Jean-Jacques Rouſſeau* avoue qu'il pleura de joie; j'en pleure auſſi: et tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. *Rouſſeau*, qui avait trouvé la muſique de *Rameau* et de *Mondonville* fort mauvaiſe à Paris, ne fut pas tout-à-fait

content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*. Cet air eſt ſimple et naturel; mais je ne puis ſavoir mauvais gré à M. *Rouſſeau* d'avoir dit modeſtement à M. le paſteur *Montmolin*, qu'il fallait un peu preſſer la meſure de cette ariette qu'en effet nous chantons trop lentement. Le paſteur qui ſe pique de goût fut très-offenſé, et s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus ſérieuſe par des lettres que pluſieurs miniſtres du ſaint Evangile de Genève écrivirent au miniſtre du ſaint Evangile de Moutier-Travers, contre M. *Jean-Jacques Rouſſeau*. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, et ils reprochèrent au paſteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans ſa jeuneſſe, avait eu des entretiens avec un vicaire ſavoyard.

Vous ſavez comment M. *Montmolin*, encouragé et illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. *Rouſſeau* dans le village de Moutier-Travers. M. *Rouſſeau* prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raiſon pour être privé de la manducation ſpirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié *Théodore de Bèze*, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune *Candide* pour lequel il avait

fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour *Bathylle*; qu'en un mot étant malade, et pouvant mourir de mort ſubite, il voulait abſolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord *Maréchal* qui a pour cette manducation un très-grand zèle; ſa faveur lui valut celle du roi. Sa majeſté informée du déſir ardent que M. *Jean-Jacques Rouſſeau* avait de communier, et ſachant que non-ſeulement M. *Rouſſeau* croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Veniſe, le mit ſous ſa ſauvegarde royale; ſauvegarde rarement efficace, depuis que l'empereur *Sigiſmond*, ayant protégé *Jean Hus*, le laiſſa rôtir par le pieux concile de Conſtance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus ſage, plus humain et plus reſpectueux que ce beau concile, ſe conforma pleinement à l'autorité du ſouverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *moleſter*, *d'inquiéter*, *d'aggredir de fait ou de paroles* le ſieur *Rouſſeau*, ſon vicaire ſavoyard, et ſon pupille *Emile*; lequel pupille était devenu un excellent menuiſier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de *Montmolin*, ſon diacre et quelques autres dévots tinrent peu de compte des ordres du roi, et de l'arrêt du conſeil; ils répondirent

qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et que ſi le conſeil d'Etat a ſes lois, l'Egliſe a les ſiennes. En conſéquence, on ameuta tous les petits garçons de la paroiſſe, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après *Rouſſeau*, le huèrent et le ſifflèrent, à peu-près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce eſt tombée.

Ils firent plus; à peine *Rouſſeau* fut-il rentré dans ſa petite maiſon, la nuit du 6 au 7 ſeptembre, à peine était-il couché avec ſa ſervante, c'eſt-à-dire M. *Rouſſeau* dans ſon lit, et ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aïalon, Gabaon et Bethoron, immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât; on caſſa toutes ſes vitres, et on enfonça ſes deux portes; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques*, n'entamât le muſcle temporal et l'orbiculaire, ne paſsât juſqu'au zygomatique, et en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Aſſoucy* ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. *Rouſſeau* ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe ici ma

lettre ; la poſte me preſſe, j'acheverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIEME LETTRE.

De M. de Montmolin prêtre, à M. Needham prêtre.

A Bovereſſe, 24 décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

RAPPORT que *je ſuis d'un caractère très-reſpectable* (*), étant prédicant de Travers et de Bovereſſe, à Bovibus, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de notre ſtyle m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

(*) Page 5 de l'information préſentée au public par le profeſſeur de *Montmolin*.

Vous êtes prêtre papiſte, je ſuis prêtre calviniſte ; vous m'avez ennuyé, et je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monſieur, que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier ; mais comme M. *Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, ſous les deux eſpèces avec du pain levé ; enſuite il alla communier, avec du pain azyme ſans boire, chez les Savoyards qui ſont tous de profonds théologiens, puis il revint à Genève communier avec pain et vin, puis il alla en France, où il eut le malheur de ne point communier du tout, et il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la ſainte cène ou ſoupé du matin, d'une manière ſi preſſante, que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table ; il avait beau me dire, comme le diable dans l'Evangile : Mon cher M. de *Montmolin*, dites que ces pierres ſe changent en pains ; je lui répondis : Méchant, ſouviens-toi que *Jehovah* fit pleuvoir des pierres ſur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, et les tua avant d'arrêter le ſoleil et la lune pour les retuer, et *David* tua *Goliath* à coups de pierres, et les petits garçons et les

petites filles jetaient des pierres à *Diogène*, et tu en auras ta part; ainſi dit, ainſi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. *Covelle* et Mlle *Ferbot* vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre ſe multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice! il eſt prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Bovereſſe et chez les gens de Travers. Ce manteau n'eſt pas aſſurément celui d'*Eliſée*; car il avait un eſprit double; et vous et moi, Monſieur, nous en avons un très-ſimple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au ſoleil de s'arrêter ſur la vallée de Travers, et à la lune ſur Bovereſſe, parcequ'il était nuit, et qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous ſaurez, Monſieur, que *Jean-Jacques* ayant été lapidé, M. *du Peyrou*, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin; il s'eſt aviſé d'écrire que la lapidation n'eſt plus en uſage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, et que par conſéquent j'ai eu tort, moi, prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui eſt de la loi naturelle. Figurez-vous, Monſieur, vous qui êtes un bon philoſophe, combien ce raiſonnement eſt ridicule.

M.

M. du *Peyrou* a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être inſtruit des uſages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occaſion pour lui apprendre ſon catéchiſme. Je vous prie de me mander ſi la lapidation n'eſt pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire ſans avoir de grandes autorités.

Il n'eſt pas, Monſieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré; mandez-moi, je vous prie, ce qui en eſt arrivé, et ſi cela les a convertis.

Je me ſuis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable, ſi on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette atteſtation de vie et de mœurs; cela me fait une vraie peine, et eſt pour moi une pierre de ſcandale : car enfin, Monſieur, l'Egliſe de JESUS-CHRIST eſt fondée ſur la pierre; ce n'eſt que parce que *Simon Barjone* était ſurnommé *Pierre*, que les papes ont chaſſé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je ſuis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, et qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui ſont la pierre de touche de mon génie.

Je ſais qu'il eſt dit dans la Genèſe que *Deucalion* et *Pyrrha* firent des enfans en ſe

trouſſant et en jetant des pierres entre leurs jambes, et que j'aurais pu m'excuſer en citant ce paſſage de l'Ecriture; mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* et ſa ſervante ſe trouſſent, ils n'en uſent point ainſi, et que je ne gagnerais rien à cette évaſion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramaſſé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans ſon chemin pour les jeter au nez des magiſtrats de Genève; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres ſe changeront en pelotes de neige, et que tout s'adoucira par la haute prudence du petit et grand conſeil, des citoyens et bourgeois.

S'il y a quelque choſe de nouveau ſur les anguilles et ſur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penſer dans les rues hautes et dans les rues baſſes, cela me fait friſſonner; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on penſe; malheur aux eſprits qui s'éclairent; honneur et gloire aux pauvres d'eſprit! Réuniſſons-nous tous deux, Monſieur, contre tous ceux qui font uſage de leur raiſon; après quoi nous nous battrons pour les abſurdités réciproques qui nous diviſent.

Tâchez d'obſerver avec votre microſcope l'étoile des trois rois qui va paraître; j'obſerverai de mon côté : je baiſe les mains au bœuf

et à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Eglise d'Irlande, comme moi de Bovereſſe. Je ſuis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIEME LETTRE.

Par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle citoyen de Genève.

MONSIEUR,

LE 9 ſeptembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le paſteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma ſurpriſe de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était ſon droit, et que les prêtres devaient punir les pécheurs. *Pierre*, dit-il, fit mourir d'apoplexie *Ananiah* et *Saphirah*, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ſes pieds juſqu'à la dernière obole de leur bien. Il eſt clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie et de mort ſur les laïques; et

c'eſt en vertu de ce privilége divin que nous avons été long-temps tout-puiſſans dans le comté de Neuchâtel, en Ecoſſe, à Genève et dans pluſieurs autres pays.

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, et je lui parlai ainſi:

Je ſais, Monſieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le ſiècle paſſé, le droit de commuer les peins décernées par le conſeil, et d'impoſer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardieſſe de prendre long-temps le pas ſur le conſeil d'Etat dans Genève; ils entraient au conſeil ſans ſe faire annoncer, ſans demander permiſſion; ils dictaient des lois; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos juſtes bornes.

Penſez-vous donc que nous ayons ſecoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus peſant!

Les meurtres, les empoiſonnemens, les parricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière et turbulente de *Jules II*, les débauches et les rapines de *Léon X* nous révoltèrent; nous brisâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For prieſts of all relligions are the ſame.

Eh! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau? Qu'avez-vous par-deſſus les laïques? les apôtres, JESUS même, n'étaient-ils pas laïques? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'Etat? vous a-t-il envoyés à l'excluſion de tous les autres chrétiens? montrez-nous quelle ſuite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a tranſmis le Saint Eſprit juſqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jéruſalem juſqu'à Neuchâtel? de qui deſcendez-vous? du cardeur de laine *Jean le Clerc*, brûlé à Metz; de *Jehan Chauvin* qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter *Michel Servet* dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de *Viret*, imprimeur à Rouen; de *Farel*, de *Bèze*, de *Creſpin*, qui n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par perſonne; ils ne purent vous donner le Saint Eſprit qu'ils n'avaient pas, et vous n'auriez été que des bâtards ſi le vœu des nations, ſi la ſanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes miniſtres comme nous ſommes aſſeſſeurs, lieutenans, baillis, tréſoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un miniſtre eſt amovible comme nous; il ne lui reſte rien de ſon caractère quand il change d'état.

Penſez-vous de bonne foi que les langues de feu qui deſcendirent du ciel ſur la tête des

diſciples, ſoient venues depuis le ſeizième ſiècle ſe repoſer ſur la vôtre? Des nations ſages et hardies foulèrent alors aux pieds quelques unes des ſuperſtitions dont la terre était infectée; les magiſtrats vous remirent le ſoin de prêcher les peuples; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de juſtice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juriſdiction, non pas même en fait de dogmes. Nous ſavons ce qu'il convient d'enſeigner et de taire; c'eſt à nous à vous le preſcrire; c'eſt à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation aſſemblée, ou à celui qui la repréſente, de confier un miniſtère, quel qu'il puiſſe être, à qui bon lui ſemble. Telle eſt la loi dans le vaſte empire de Ruſſie, telle eſt la loi en Angleterre: et c'eſt le ſeul moyen d'arrêter vos diſputes, auſſi interminables que ridicules.

Les Grecs et les Romains ne permirent jamais aux colléges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples ſages ſentirent quels maux apporteraient des déciſions théologiques. Ils fermèrent cette ſource de diſcorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre ſang, et qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laiſſe du pouvoir aux prêtres eſt inſenſé, il doit néceſſairement périr; et s'il n'eſt pas détruit, il ne doit ſa conſervation qu'aux laïques éclairés qui combattent en ſa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en soulevant la populace contre un citoyen ! ce ne serait pas là un abus: ce serait un délit que le magistrat punirait sévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs; sachez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme, le culte de DIEU du despotisme presbytéral, et que nous ne prétendons plus être menés, avec un licou, par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me servis, Monsieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais point alors, je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de St *Justin* qui a vu la statue de sel, en laquelle la femme de *Loth* fut changée, et les cellules des Septante, prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de St *Pacôme* que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle, et de ceux de St *Grégoire thaumaturge* qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU, et en servant le prochain, de vous moquer des superstitions qui aviliſſent la nature humaine; riez des sottises; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes; il mène droit à l'inquisition, comme le larcin conduit à être voleur de

grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent; mais un inquiſiteur veut vous ravir juſqu'à vos penſées: il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours paſſés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il eſt ſur la terre, et que ce ſont les perſécuteurs théologaux qui en ſont les diables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Du propoſant.

MONSIEUR,

HIER M. le jéſuite irlandais *Néedham*, en allant aux eaux de Spa, vint faire ſa cour à ſon excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politeſſe de Monſeigneur et de Madame; il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le ſervît point, parce que

depuis quelque temps M. *Néedham* ſe trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuiſtre, tel que j'ai penſé l'être, ne ſe ſerait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baiſé la robe de madame la Comteſſe, ſelon l'uſage. M. *Néedham* parla beaucoup de vous ; il fit votre éloge ; car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objets ; on parla de mademoiſelle *Clairon*, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais et de l'Amérique. Monſieur le Comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boſton : en voici le précis :

„ Nous conclûmes dernièrement la paix avec „ la nation des Savanois. Une des conditions „ était qu'ils nous rendraient de jeunes garçons „ anglais, de jeunes filles qu'ils avaient pris „ il y a quelques années ; ces enfans ne vou- „ laient pas revenir auprès de nous. Ils ne „ pouvaient ſe détacher de leurs chefs ſavanois. „ Enfin le chef des tribus nous ramena hier „ ces captifs tous parés de belles plumes, et „ nous tint ce diſcours :

» Voici vos fils et vos filles que nous vous » ramenons ; nous en avions fait les nôtres ; » nous les adoptâmes dès que nous en fûmes » les maîtres. Nous vous rendons votre chair et » votre sang ; traitez-les avec la même tendresse » que nous les avons traités ; ayez pour eux de » l'indulgence, quand vous verrez qu'ils ont » oublié parmi nous vos mœurs et vos usages. » Puisse le grand génie qui préside au monde, » nous accorder la consolation de les embrasser, » quand nous viendrons sur vos terres jouir de » la paix qui nous rend tous frères ! &c. »

Cette lettre nous attrendrit tous. M. *Néedham* s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des sauvages. Pourquoi les appelez-vous sauvages ? dit monsieur le Comte. Ce sont des peuples libres qui vivent en société, qui pratiquent la justice, qui adorent le grand Esprit comme moi. Sont-ils sauvages parce que leurs maisons, leurs habits, leur langage, leur cuisine, ne ressemblent pas aux nôtres ?

Ah, Monseigneur ! vous voyez bien qu'ils sont sauvages, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, qu'il est impossible qu'ils aient tenu un discours si chrétien sans un miracle. Je suis persuadé que ce chef des Savanois était quelque jésuite irlandais déguisé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle seule n'est pas capable de tant de bonté sans le secours

d'un miſſionnaire. Ou c'était un jéſuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle ſpécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion ?

Madame la Comteſſe ſentit bien à quel homme on avait affaire, elle mordit ſes belles lèvres pour étouffer un éclat de rire ; et regardant M. *Néedham* avec bonté, elle lui demanda des éclairciſſemens. Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été ſi long-temps damnée, ainſi que la Chine, la Perſe, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie et tant d'autres pays ?

Hélas ! oui, Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que juſqu'au temps où il eſt venu chez eux de nos miſſionnaires. Les Eſpagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour nous donner le moyen de ſauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à inſtruire tout au plus qu'un homme ſur mille ; mais c'eſt beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam*, ainſi on ne leur devait rien ; et quand nous en ſauvons un, c'eſt par pure grâce.

Vraiment, mon cher monſieur *Néedham*, ils vous ſont bien obligés ; mais comment les

Africains, les Hurons, et les Savanois étaient-ils damnés en *Adam?* Comment des peuples noirs et avec de la laine ſur la tête, et des peuples ſans barbe, peuvent-ils avoir un père blanc, barbu et chevelu ? et comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique ?

Eh ! Madame, n'avaient-ils pas l'arche? ne leur était-il pas auſſi aiſé de s'embarquer dans ce vaiſſeau qu'il l'avait été à *Noé* d'y raſſembler tous les animaux d'Amérique, et de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Aſie, de l'Afrique et de l'Europe? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là ; mais nous y répondons d'une manière victorieuſe, qui eſt ſentie par tous les gens d'eſprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, et que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en pouſſière: ne voyez-vous pas, Madame, que c'eſt un miracle perpétuel ? il en eſt de ces nations ainſi que des Juifs ; ils puent tous comme des boucs, et cependant *Abraham* leur père ne puait point ; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il eſt sûr qu'en Afrique les peuples de Congo et de la Guinée, n'ont une membrane noire ſous la peau, et que leur tête n'eſt garnie de laine noire, que parce que le patriarche *Cham* avait vu ſon père ſans culotte en Aſie.

Ce que vous dites eſt très-judicieux et très-vraiſemblable, dit monſieur le Comte; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* ſentît ſi bon que vous le dites; il voyageait à pied avec ſa jeune épouſe de ſoixante et quinze ans dans des pays fort chauds, et je doute qu'ils euſſent une grande proviſion d'eau de lavande; mais cette queſtion eſt un peu étrangère au beau diſcours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce ſoit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce diſcours vertueux et attendriſſant, qui m'a charmé?

Très-sûr, Monſeigneur; je ſuis qualifié pour être inſtruit de toutes ces choſes, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. St *Auguſtin* déclare expreſſément, qu'il eſt impoſſible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne ſont que des péchés ſplendides, *ſplendida peccata*; de là il eſt démontré que *Scipion* l'africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché; *Caton* d'Utique, un volupteux amolli dans le plaiſir; *Marc-Antonin*, *Epictète*, des fripons.

Voilà une puiſſante démonſtration et furieuſement conſolante pour le genre-humain, répondit avec douceur monſieur le Comte; vos honnêtes gens ne ſont pas de la trempe des faux ſages de l'antiquité; certes, mon cher *Néedham*, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, ſous

Charles I, quatre-vingts mille proteſtans dont pourtant le nombre ſe réduit à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout ſon jour.

Vous y êtes, Monſeigneur; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient ſous l'anathème. DIEU commande aux Juifs de les maſſacrer tous ſans diſtinction ni de ſexe, ni d'âge; et pour les aider dans cette opération ſainte et ſacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers ſa ſource, tomber les murs au ſon de la trompette, arrêter le ſoleil (et même la lune que j'avais oubliée dans mon ſavant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Iſraélites; aucune perfidie n'a été commiſe ſans être juſtifiée par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Evangile, qu'il eſt venu apporter le glaive et non la paix; qu'il eſt venu diviſer le père, le fils, la mère et la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous verſions le ſang; nous n'avons pas encore atteint la préciſion de la loi. Les mœurs ſe ſont bien corrompues depuis ces heureux temps. On ſe borne aujourd'hui à de petites perſécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les perſécutés de notre temps crient comme s'ils étaient ſur le gril de ſaint

Laurent, ou ſur la croix de St *André*. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'inſinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces perſécutions vigoureuſes, ſi agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion !

Des coquins ſe bornent inſolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique, DIEU incommunicable, DIEU juſte, DIEU rémunérateur et vengeur; DIEU qui a imprimé dans nos cœurs ſa loi naturelle et ſainte; DIEU de *Platon* et de *Newton*, DIEU d'*Epictète* et de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chériſſent les hommes, ils ſont bienfeſans: quelle abſurdité et quelle horreur !

Ah! cela fait bondir le cœur, interrompit madame la Comteſſe. L'anguillard applaudi continua ainſi :

J'eus une violente diſpute ces jours paſſés avec un ſcélérat qui, au lieu d'aſſiſter à la meſſe, s'était amuſé à ſecourir une pauvre famille affligée, et l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèſe et de *Moïſe*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, et qui me demande ſi la Genèſe n'a pas été écrite du temps des rois juifs ? le beau ſujet

de ſon doute était que dans le xxxvie chapitre, verſet 31, ceux qui liſent la Genèſe attentivement (deſquels le nombre eſt très-petit) trouvent ces paroles :

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Iſraël euſſent des rois.

Cet impudent oſa me dire : Eſt-il probable que *Moïſe* eût ainſi ſuppoſé qu'il y avait des rois iſraélites de ſon temps? il n'y en eut à compter juſte que ſept cents après lui. N'eſt-ce pas comme ſi on feſait dire à *Polybe : Voici les conſuls qui furent à la tête du Sénat, avant qu'il y eût des empereurs romains?* N'eſt-ce pas comme ſi on feſait dire à *Grégoire de Tours : Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maiſon d'Autriche fût ſur le trône?* Eh! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'eſt une prophétie, que c'eſt là le miracle, et que *Moïſe* a parlé des rois d'Iſraël comme perçant dans l'avenir; car enfin le nom d'Iſraël eſt chaldéen, il ne fut adopté des Juifs que bien des ſiècles après *Moïſe;* donc *Moïſe* écrivit le Pentateuque; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné juſqu'au règne de *Tibère;* donc la rédemption ayant été univerſelle, toute la terre, excepté nous, eſt damnée.

Le monſtre ne fut pas encore terraſſé; il oſa me dire que, ſelon les meilleurs théologiens, il n'importe pas que ce ſoit *Moïſe* ou un autre

qui

qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur ſoit inſpiré, qu'il eſt impoſſible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois, qu'il eſt impoſſible qu'il ait contredit groſſièrement la géographie et la chronologie, leſquelles ſe trouvent aſſez juſtes ſi le livre a été écrit à Jéruſalem, et qui ſont erronées ſi le livre eſt ſuppoſé écrit par *Moïſe* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait; mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il était du ſentiment de *le Clerc* et de *Newton*. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, et en 2262, comme diſent les Septante, et encore en 2309, ſelon le texte ſamaritain. Enfin mêlant la politeſſe aux raiſons, je le convertis.

Ainſi parla *Néedham*; on battit des mains à ce diſcours, on ſe récria, on nagea dans la joie, on but à ſa ſanté. La belle choſe, diſait-on, que la théologie! comme elle apprend à raiſonner juſte! comme elle adoucit les mœurs! comme elle eſt utile au monde!

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. *Néedham* fit de ſon triomphe. Il s'adreſſa à moi, il me reprocha les variations de l'Egliſe proteſtante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine;

mais vous autres papiſtes, vous en avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier concile de Nicée juſqu'au concile de Trente. C'eſt le caractère de la vérité! s'écria-t-il; elle ſe montre parmi nous ſous cinquante faces différentes, mais chez vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu ſe produire qu'avec onze ou douze viſages. Voyez quelle eſt notre prodigieuſe ſupériorité.

Nous étions au fruit et tous de fort bonne humeur, lorſqu'un baron allemand fit pluſieurs queſtions au ſavant; il demanda, entre autres choſes, ſi c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST ſur le toit du temple et ſur la montagne, ou ſi c'était JESUS qui avait emporté le diable? C'eſt bien le diable, dit *Néedham;* ne voyez-vous pas que ſi le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'eſt là la choſe la plus miraculeuſe qui ait jamais été faite. Non-ſeulement il tranſporta DIEU ſur une montagne de Judée d'où l'on découvre, comme vous ſavez, tous les royaumes, mais il propoſa à DIEU de l'adorer. C'eſt là le comble, c'eſt là ce qui doit ravir en admiration! liſez ſur cet article dom *Calmet*, c'eſt le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus ſincère de notre miſérable raiſon humaine. Il parle de

cette affaire comme de ſes vampires. Liſez dom *Calmet*, vous dis-je, & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri; il meſura d'un coup d'œil la figure du petit *Néedham* avec un air d'étonnement et de mépris, mêlé d'un peu de colère; et lui dit en anglais:

Do you come from bedlham, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, Monſieur; je me marie dans huit jours, et je vous prie à la noce.

N. B. Néedham avait fait imprimer un *projet de notes inſtructives*, où il critiquait, toujours à ſa manière, quelques-unes des lettres qu'on vient de lire; ſur quoi le propoſant trouva convenable d'y ajouter l'avertiſſement et les notes qui ſuivent.

TEXTE DU PROJET DE NEEDHAM.

'Twas granted, tho, he had much wit, &c. (*)

HUDIB.

Cela s'explique ainſi en grec (**) avec bien plus d'énergie et de préciſion qu'en anglais, &c.

Ce grand homme qui dirige la plume ſavante du propoſant; celui, dit-on, qui protége l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le ſecours et l'approbation de tous les *mauvais catholiques*, *&c.* (*a*)

Avertiſſement et notes du propoſant, ſur quelques paſſages du projet de Néedham.

(*) Ces vers anglais veulent dire que M. *Covelle* le père n'a point d'eſprit. Ah! monſieur *Néedham*, eſt-ce de l'eſprit qu'il faut dans des matières ſi graves? voilà la manie du ſiècle. Vous ne ſongez qu'à être un bon plaiſant; vous ſacrifiez tout à une raillerie. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe M. *Covelle*, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'eſprit, il ſe contente d'avoir raiſon, et il vous cède le mérite de l'éloquence et des grâces.

(**) Les vers grecs que *Néedham* cite, ſignifient que le père de M. *Covelle*, qui a travaillé avec monſieur ſon fils aux lettres précédentes, eſt un vieillard de quatre-vingt-deux ans qui radote. Fi, monſieur *Needham*, qu'il eſt vilain de reprocher à un pauvre homme ſon âge!

(*a*) Comment, petit miſérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient juſtifié *Jean Calas*, rétabli ſa mémoire et déclaré ſa famille innocente; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note eſt d'un maître des requêtes, qui, en paſſant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiſelle *Noblet*, et écrivit ces mots en marge.

Saint *Paul*, auſſi-bien que l'Evangile, affirme expreſſément *que chacun ſera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît* (*b*), *ſelon le poids et la meſure de ſes talens, et non par la loi qu'il ne connaît pas*. . . .

Au lieu de dire que le bâton de St *Grégoire thaumaturge*, planté en terre, s'était changé en arbriſſeau, on avance que ſelon la Légende, le ſaint lui-même s'eſt métamorphoſé en arbre (*c*). . . . Tu ne te ſauveras jamais du

(*b*) Oui, mais hors de l'Egliſe point de ſalut. Hem! et tous les enfans morts ſans baptême damnés, ſelon ſaint *Auguſtin*, dans ſa lettre CCXV. Hem!

(*c*) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falſifiez toujours la ſainte Ecriture et l'Hiſtoire eccléſiaſtique. Liſez *Grégoire de Nyſſe*, liſez ſes propres paroles traduites par *Fleury*, livre VI. Voici ce que vous y verrez:

„ Les perſécuteurs ſuivirent *Grégoire* en grand nombre, „ et ayant appris le lieu où il s'était caché, les uns gar- „ daient le paſſage de la vallée, les autres cherchaient par „ toute la montagne. *Grégoire* dit à ſon diacre de ſe mettre „ en prières avec lui, et d'avoir confiance en DIEU. Il com- „ mença lui-même à prier, ſe tenant debout, les mains „ étendues, et regardant le ciel fixement. Les païens ayant „ couru par toute la montagne, et viſité toutes les roches „ et toutes les cavernes, revinrent dans le vallon, et dirent „ qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres aſſez proches „ l'un de l'autre. Quand ils ſe furent retirés, celui qui leur „ avait ſervi de guide y alla, et trouva l'évêque et ſon diacre „ immobiles en oraiſon, au même lieu où les autres diſaient „ avoir vu ces arbres. „

Vous voyez bien que ce n'eſt pas le bâton de *Grégoire* qui a été changé en arbre, que c'eſt *Grégoire* lui-même avec ſon diacre.

Vous ſeriez bien plus enchanté, ſi vous ſaviez que *Grégoire le thaumaturge* écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Liſez l'Hiſtoire eccléſiaſtique, vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier. (*Note de M. le profeſſeur Croquet.*)

ridicule dont ton adverſaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuſes* de Genève. . . . (*d*)

Extrait d'une deſcription exacte (*e*) des établiſſemens en Amérique, qui prouve la cruauté des ſauvages. . . . Voilà les ſaints de notre docte, humain et doux propoſant. . . . (*f*)

L'éditeur avait terminé ce recueil par une diſſertation ſur les miracles, tirée de la troiſième lettre de la Montagne, *où J. J. Rouſſeau combat les miracles de l'Evangile, qu'il regarde ailleurs comme inſpiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le profeſſeur Robinet de mettre au bas de cette diſſertation la note ſuivante :*

Tous ces raiſonnemens de *Jean-Jacques* ſont pitoyables ; car ſi l'Evangile eſt divin, il faut croire ce qu'il rapporte ſans diſputer ; la queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, et ſi on peut examiner ſon authenticité par les règles de la critique ordinaire.

(*d*) Les dames de Genève ravaudeuſes ! M. *Needham* eſt fort poli ! (*Cette remarque eſt de mademoiſelle Noblet.*)

(*e*) Qui t'a dit que cette deſcription eſt exacte ? dans quel bourbier as-tu puiſé ces horreurs ? crois-tu bien défendre ta cauſe en calomniant la nature humaine ? (*Note de M. du Peyrou qui connaît mieux l'Amérique que toi.*)

(*f*) Avis à *Needham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorſqu'ils la déshonorent et qu'ils la défigurent. Le propoſant et M. du *Peyrou*, et M. *Covelle*, et M. *Beaudinet* ne ſont pas ennuyeux comme toi, mais ils ſont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

De M. Beaudinet, à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce premier décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

MON cher monſieur *Covelle*, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean-Jacques*. Vous êtes ſorti de toutes vos épreuves, votre nom paſſera à la dernière poſtérité avec celui de vos ancêtres qui ſe ſignalèrent pour leur patrie le jour de l'eſcalade. Mais vous l'emportez ſur eux autant que la philoſophie du ſiècle préſent l'emporte ſur la ſuperſtition du ſiècle paſſé. Le *Covelle* de l'eſcalade ne tua qu'un ſavoyard, et vous avez réſiſté à cinquante prêtres. Mlle *Ferbot* en eſt toute glorieuſe; c'eſt le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus et en chemiſe que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de ſe mettre à genoux devant lui. *Henri IV* roi de France, plus grand encore, ſe fit donner le fouet par le pénitencier du

prêtre *Clément VIII*, ſur les feſſes de deux cardinaux ſes ambaſſadeurs. Et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux et plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, ſe croit déshonoré. Ils ſe joignent dans mon pays tantôt aux magiſtrats, tantôt aux citoyens ; ils les diviſent pour en être les maîtres : les vôtres ſont puiſſans en œuvres et en paroles. Si *Jean-Jacques Rouſſeau* a fait des miracles, ils en font auſſi. Ils s'aſſocient avec le ſavant jéſuite irlandais *Néedham ;* ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce ſeront au fond de vrais ſerpens plus dangereux que celui d'*Eve*. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* et *Jurieu* l'ont été.

S'il vous tombe ſous la main quelque *Servet* et quelque *Antoine*, vous les ferez brûler ſaintement, en criant contre l'inquiſition des papiſtes.

papiſtes. Si quelqu'un du conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophète *Sédékia* en donna un au prophète *Michée*, en lui diſant: *Devine comment l'eſprit de* DIEU *a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue.* (*a*)

Si le jéſuite *Néedham* vous reproche d'être hérétique, vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre de l'héréſie, la mère du ſchiſme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidelle vous parlera de vos amours avec Mlle *Ferbot*, vous citerez *Oſée*, qui non-ſeulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer* par ordre exprès du Seigneur (*b*), mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant et un quarteron et demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de Mlle *Gomer* ou de Mlle *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre, et ſurement Mlle *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme *Jérémie* dans les rues de Jéruſalem, ce vous ſera gloire devant les filles; elles prendront ce temps pour danſer auſſi toutes nues

(*a*) Rois, liv. III, chap. XXII.
(*b*) Premier et troiſième chapitres d'*Oſée*.

autour de vous, afin de se conformer aux idées de *Jean-Jacques* dans son beau roman d'*Héloïse*, elles vous donneront des baisers âcres. Rien ne sera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieillesse dans votre poste important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conseiller ou d'un procureur général vous appellent tête blanche, soit sur le chemin de Chesne, soit sur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire descendre de la montagne de Salève deux gros ours, et vous aurez la satisfaction de voir dévorer les enfans de vos magistrats ; ce qui doit être une sainte consolation pour tout véritable prêtre.

Enfin, je me flatte que vous serez transporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu selon l'usage. Si la chose n'arrive pas, on dira du moins qu'elle est arrivée, et cela revient absolument au même pour la postérité.

Faites-vous donc prêtre *si vis esse aliquid.* En attendant contribuez par vos lumières, par votre éloquence et par l'ascendant que vous avez sur les esprits, à calmer les petites dissentions qui s'élèvent dans votre patrie, et à conserver sa précieuse liberté, le plus noble et le plus précieux des biens, comme dit *Cicéron.*

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait

hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande, on se moquait souvent des prêtres, et qu'on respectait toujours les magistrats; c'est, répondit M. *du Peyrou*, qu'on aime les lois, et qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BEAUDINET.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De M. Covelle à M. Needham le prêtre.

Vous savez, Monsieur, que dans le dernier souper que nous fîmes ensemble avec mademoiselle *Ferbot*, je vous avertis qu'on vous accusait de quelques petites impiétés. Je suis fâché que vous donniez sur vous cette prise; je vais bientôt me faire prêtre comme M. *Beaudinet* me l'a conseillé. Vous sentez bien qu'alors mon premier devoir sera de vous poursuivre. Epargnez-moi ce chagrin; et si vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'est-à-dire, si vous

n'êtes pas de mon avis, n'offenſez pas au moins les oreilles pieuſes par des expreſſions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monſieur, de dire qu'il y a des fautes de copiſte dans le Pentateuque (*a*) ? c'eſt parler contre votre conſcience, c'eſt juſtifier l'opinion où eſt tout l'univers que vous êtes jéſuite. Vous ſentez bien qu'un livre divinement inſpiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les ſcribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'eſprit divin abandonna ce livre ſacré aux erreurs des hommes; par conſéquent vous le ſoumettez à la critique comme les livres ordinaires; ce n'eſt plus, ſelon vous, un ouvrage reſpectable; vous détruiſez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, Monſieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas ſouffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'eſt exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Teſtament *de don Quichotes qui ſe battent contre des moulins à vent* (*b*). Ah! Monſieur, l'Ecriture ſainte, un moulin à vent! quelle comparaiſon! quelle expreſſion! Mademoiſelle *Ferbot* qui eſt

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes inſtructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques et ſoporifiques, pour leſquelles vous êtes qualifié.

(*b*) Page 2.

fille d'un meûnier, et qui s'intéreſſe vivement aux moulins et à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher *Needham*, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit ; ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre *Jean-Jacques Rouſſeau*, M. *Beaudinet* et moi d'une part, et le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'apaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

» La Vulgate fixe le déluge à l'année du » monde 1656, les Septante en 2262, et le » Pentateuque ſamaritain en 2309. »

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien Teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés ; vous affectez de douter du troiſième ; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge ; et parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Eh ! Monſieur, oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures ? et devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu,

le texte des Septante et le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel et que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner, pendant une année entière, à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles ? et ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarraſſé à compter les années depuis que *Moïſe* parla à *Pharaon*, juſqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cents trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de *Moïſe* vers *Pharaon*, juſqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Eſdras* compte quarante-deux mille trois cents quarante et un Iſraélites revenus de la captivité, et que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, que mademoiſelle *Ferbot* vous demanda, en ſoupant, quel âge avait *Dina* fille de *Jacob*, lorſqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites ? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet*. Mademoiſelle *Ferbot*, qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume et de l'encre, fit le compte en deux minutes, et vous prouva que *Dina* n'avait pas ſix ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour ſon âge ; mais, Monſieur, il fallait démontrer qu'elle avait ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, Monſieur, ſi *Dina* n'avait que ſix ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize et *Siméon* douze, quand ils paſsèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en diſant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles et des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monſieur le propoſant *Théro*, qui au fond eſt un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanaſe*, trouve fort mauvais que vous diſiez que toute cette ancienne chronologie eſt erronée ainſi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monſieur *Néedham* ? St *Luc* dit qu'*Auguſte* fit un dénombrement de toute la tèrre, et que *Cyrénius* était gouverneur de Syrie;

quand JESUS vint au monde ; et là-deſſus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce paſſage, que jamais *Auguſte* ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteſte, que *Cyrénius* ne fut gouverneur que dix ans après la naiſſance de JESUS. Oui, Monſieur, cela eſt vrai, mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez là votre chronologie et vos calculs, ne ſupputez plus ſi *David* amaſſa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cents millions de livres ſterling en argent comptant, et ſi *Saül* avait trois cents ſoixante mille hommes de troupe en campagne, et *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux ; cela eſt abſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que *Matthieu* fait enfuir la ſainte famille en Egypte, et que *Luc* la fait reſter à Bethléem, parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans, et les autres ſeulement trois mois ; parce que *Matthieu* et les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah ! M. *Needham*, ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter ? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits

en différens temps et en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que ſous *Trajan*, et que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, et ne les pas étaler aux yeux des fidelles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages, parce que *Moïſe* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appelez point les dames de Genève qui ſe moquent de vous *des ravaudeuſes* (*c*): il ne faut jamais inſulter les dames, cela eſt d'un homme mal appris. Si les dames ſe moquent de vous, il faut entendre raillerie, et les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames ſont la moitié du genre-humain; que les railleurs compoſent l'autre moitié, et qu'il ne vous reſtera que vos anguilles; ce qui eſt une faible reſſource pour établir le papiſme à Genève, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y aurait à

(*c*) Page 9 des notes inſtructives, véridiques, théologiques et ſoporifiques de mon cher ami *Needham*.

vouloir détruire l'Ecriture ſainte d'une main et à introduire le papiſme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami *Jean-Jacques* s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en feſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de JESUS en ridicule, et qu'il a fait des miracles à Veniſe; que tantôt il a juſtifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, et que tantôt il les a vilipendés; qu'il a dédié une brochure à ſa chère république de Genève, et qu'après il a imprimé que ſes chers magiſtrats ſont des tyrans, et le conſeil des deux cents une aſſemblée de dupes; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin*, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin*, a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de l'*Eſprit*, qui avait été ſon bienfaiteur, et qu'il s'eſt fait enſuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre *Montmolin*. Hélas! Monſieur, vous avez raiſon en cela. Les lois ſe contrediſent ſouvent. Les maris et les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. *Auguſtin* a contredit *Jérôme*; *Paul* a contredit *Pierre*; *Calvin* a contredit *Luther*, qui a contredit *Zuingle*, qui a contredit *Œcolampade*, &c. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens et dans ſon propre cœur.

Je vais vous donner un bon ſecret pour ne vous contredire jamais ; c'eſt de ne rien dire du tout.

Je ſerai toujours ſans me contredire ,

votre bon ami COVELLE.

VINGTIEME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'IL eſt vrai que vous vous ſoyez priſe de goût pour l'agréable M. *Néedham* , comme le bruit en eſt grand dans toute la Suiſſe, et par conſéquent dans tout l'univers , vous vous intéreſſerez vivement au triſte événement qu'il a eſſuyé , et que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous ſavez que M. *Néedham* , prêtre papiſte, était allé en Suabe chez leurs excellences M. le comte et Mme la comteſſe de *Hiſſ-prieſt-craft* , dans l'eſpérance de les attirer à ſa ſecte. Il paſſa imprudemment , et pour ſon malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit ſe répandit auſſitôt qu'un jéſuite déguiſé était arrivé parmi nous ; le conſiſtoire s'aſſembla. Le modérateur avertit

la compagnie que ce jéſuite avait répandu à Genève pluſieurs écrits ſcandaleux, comme parodies, notes théologiques, &c. que perſonne ne connaiſſait, dans leſquels écrits il oſait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copiſtes dans les ſaintes écritures.

Monſieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiſte, il en réſultait, ſelon le ſieur *Néedham*, que les ſaintes écritures ſont pleines d'erreurs. Il dénonça auſſi pluſieurs propoſitions téméraires, mal ſonnantes, offenſives des oreilles pieuſes, hérétiques, ſentant l'héréſie.

Le conſiſtoire, vivement alarmé, ſomma *Néedham* de comparaître. Je fus préſent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiſte? Il avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait ſa ſynaxe tous les dimanches, qu'il feſait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuſe; il ſe vanta de faire *Théon*, et même des milliers de *Théoi*, de quoi toute l'aſſemblée frémit.

Monſieur le modérateur l'adjura, au nom du DIEU vivant, de dire nettement et ſans équivoque s'il était jéſuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit, il ſe recueillit un moment, et répondit en balbutiant: Je ne ſuis pas ce que vous croyez que je ſuis.

Malheureuſement en diſant ces paroles, il laiſſa tomber de ſa poche une lettre du général de Rome, dont l'adreſſe était : *Al reverendo, reverendo padre Néedham, della ſocietà di Gieſu.* Etant ainſi convaincu d'avoir menti au Saint-Eſprit et au conſiſtoire, il fut envoyé en priſon. L'on continua le lendemain ſon interrogatoire, dont voici le précis :

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui ſe trouve dans *Matthieu* eſt contraire à celle qui eſt dans *Luc ;* a répondu que oui, et que c'était-là le miracle. Enquis comme il accordait ces deux généalogies ; a dit qu'il n'en ſavait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment et proditoirement que, ſelon *Matthieu*, la ſainte famille s'était enfui en Egypte, et que, ſelon *Luc*, elle ne bougea de Bethléem, juſqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée ; a répondu qu'il l'avait dit ainſi.

Et ſur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes, il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, et par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, ſelon *Jean*, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis ſon baptême, et que, ſelon les autres, il n'avait vécu que trois mois ; a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition et l'aſcenſion en Galilée, ſelon *Matthieu*, et ſelon *Luc* à Jéruſalem et en Béthanie; a répondu que ce n'était pas une choſe importante, et qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie; ſur quoi monſieur le modérateur lui repartit fort pertinemment: Maître *Néedham*, bien eſt-il vrai que théologiens ſont par fois gens abſurdes; mais on peut raiſonner comme un coq-d'Inde, et ſe conduire avec prudence de ſerpent.

Je vous épargne, Mademoiſelle, le grand nombre de queſtions qu'on lui fit, et que vous entendriez auſſi peu que toutes les ſaintes femmes de votre caractère.

Quand il eut ſigné ſon interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, et enſuite à être lapidé hors la porte de la ville, ſelon la coutume.

Comme on lui liſait ſa ſentence, arriva M. *du Peyrou*, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il repréſenta au conſiſtoire que la ſentence était un peu rude, que M. *Néedham* était étranger, et qu'une juſtice ſi ſévère pourrait empêcher déſormais les Anglais de venir dans la belle

ville de Neuchâtel. Le conſiſtoire ſoutint la légitimité de ſa ſentence par pluſieurs ſaints exemples. Il repréſenta que les Cananéens étaient étrangers aux Iſraélites, et que cependant ils furent tous mis à mort ; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod*, et que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche ; que *Michel Servet*, étant eſpagnol, était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie, et que cependant *Jehan Chauvin* le fit brûler pour l'amour de DIEU, avec des fagots verds, afin de ſavourer le doux plaiſir de lui voir expier ſes péchés plus long-temps, ce qui eſt un vrai paſſe-temps de prêtre.

Ces raiſons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. *du Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la ducheſſe de *Longueville*, par laquelle il n'eſt loyal au conſiſtoire de lapider perſonne ſans la permiſſion du gouverneur. Malheureuſement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monſieur ſon lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le conſiſtoire prétendait que la loi en queſtion n'était que de calviniſtes à calviniſtes, non pas de calviniſtes à papiſtes ; il ajoutait, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une

ſecte différente, il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, et qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc ; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à ſon confrère ; l'un diſait : Monſieur le modérateur, c'eſt à vous de commencer ; l'autre, Monſieur le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, et ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, M. *du Peyrou* fit évader le patient ; vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui et M. *Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET,

N. B. J'apprends, Mademoiſelle, que vous renoncez à M. *Covelle*, le digne appui du calviniſme, et à M. *Néedham*, le digne pilier du papiſme ;

papiſme ; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche et de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt : cela eſt très-important.

CONCLUSION.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu ſur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui ſe réduiſent en pouſſière devant nos vérités ſublimes. Si M. *Néedham* eſt un ignorant, cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'eſpérer que M. le comte de *Hiſſ-prieſt-craft*, et madame la comteſſe ſe convertiront ; que M. *Jean-Jacques* rentrera au giron ; que M. le propoſant *Théro* ne propoſera plus de difficultés ; que M. *Covelle* et mademoiſelle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien, et qu'enfin M. *Beaudinet* ne conteſtera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers et de Bovereſſe le droit d'excommunier, condamner, anathématiſer qui bon leur ſemblera ; ce droit étant divinement attaché à leur divin miniſtère. Nous eſpérons même que non-ſeulement ces ſavans hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen !*

SUR L'ENCYCLOPEDIE.

Un domeſtique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi ſon maître ſoupant à Trianon en petite compagnie, la converſation roula d'abord ſur la chaſſe, et enſuite ſur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre ſe feſait avec des parties égales de ſalpêtre, de ſoufre et de charbon. Le duc de *la Vallière*, mieux inſtruit, ſoutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une ſeule partie de ſoufre et une de charbon, ſur cinq parties de ſalpêtre bien filtré, bien évaporé, bien criſtalliſé.

Il eſt plaiſant, dit M. le duc de *Nivernois*, que nous nous amuſions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Verſailles, et quelquefois à tuer des hommes, ou à nous faire tuer ſur la frontière, ſans ſavoir préciſément avec quoi l'on tue.

Hélas! nous en ſommes réduits là ſur toutes les choſes de ce monde, répondit madame de *Pompadour*; je ne ſais de quoi eſt compoſé le rouge que je mets ſur mes joues, et on m'embarraſſerait fort ſi on me demandait comment on fait les bas de ſoie dont je ſuis chauſſée.

C'eſt dommage, dit alors le duc de *la Vallière*,

que ſa majeſté nous ait confiſqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent piſtoles; nous y trouverions bientôt la déciſion de toutes nos queſtions.

Le roi juſtifia ſa confiſcation; il avait été averti que les vingt et un volumes in-folio, qu'on trouvait ſur la toilette de toutes les dames, étaient la choſe du monde la plus dangereuſe pour le royaume de France; et il avait voulu ſavoir par lui-même ſi la choſe était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya ſur la fin du ſouper chercher un exemplaire par trois garçons de ſa chambre, qui apportèrent chacun ſept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de *la Vallière* avait raiſon; et bientôt madame de *Pompadour* apprit la différence entre l'ancien rouge d'Eſpagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle ſut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui ſortait du *murex*, et que par conſéquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de ſafran dans le rouge d'Eſpagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui feſait ſes bas au métier; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement! Ah! le beau livre, s'écria-t-elle. Sire,

vous avez donc confiſqué ce magaſin de toutes les choſes utiles pour le poſſéder ſeul, et pour être le ſeul ſavant de votre royaume ?

Chacun ſe jetait ſur les volumes comme les filles de *Lycomède* ſur les bijoux d'*Ulyſſe :* chacun y trouvait à l'inſtant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient ſurpris d'y voir la déciſion de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de ſa couronne. Mais vraiment, dit-il, je ne ſais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh, ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de *Nivernois*, que c'eſt parce qu'il eſt fort bon. On ne ſe déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il eſt sûr qu'elle eſt plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait ; et le comte de *C*.... dit tout haut : Sire, vous êtes trop heureux qu'il ſe ſoit trouvé ſous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les tranſmettre à la poſtérité. Tout eſt ici, depuis la manière de faire une épingle juſqu'à celle de fondre et de pointer vos canons ; depuis l'infiniment petit juſqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont ſervi ainſi tout l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyclopédie ou qu'ils

la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez, mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire et ſi admirable.

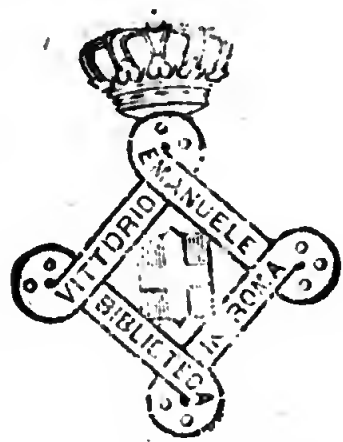
Sire, reprit le comte de *C*...., il y avait à votre ſouper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le ſouper par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts? Le roi ſentit la force de la raiſon; chacun reprit ſon bien, ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues: ces deux ſœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs perſécutions. L'ignorance en cela eſt très-ſavante.

Qu'arriva-t-il? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proſcrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

Fin du Tome deuxième et dernier.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANECDOTES SUR BELISAIRE. Page 3

Première anecdote. 5

Seconde anecdote. 13

LETTRE DE L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS. 20

LA PROPHETIE DE LA SORBONNE, *de l'an 1530, tirée des manuscrits de M. Baluse, tome premier, page 17.* 25

EPITRE *écrite de Constantinople aux frères.* 27

INSTRUCTION *du gardien des capucins de Raguse à frère Pediculoso, partant pour la Terre sainte.* 33

POT POURRI. 50

SAUL, *drame, traduit de l'anglais de M. Hut.* 75

Au révérend père en Dieu messire Jean de Beauvais, créé par le feu roi Louis XV, évêque de Senez. 136

QUESTIONS SUR LES MIRACLES.

PREMIERE LETTRE. *A M. le professeur R.... par un proposant.* 142

Des miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, qui ont manifesté sa puissance ou sa bonté. 143

Des miracles typiques. 152
Des miracles promis par Jéſus-Chriſt. 155
Des miracles des apôtres. 156
Des miracles après le temps des apôtres. 160
Grande objection des incrédules combattue. 163
SECONDE LETTRE. 165
Comment les philoſophes peuvent admettre les miracles. 166
Evidence des miracles de l'ancien Teſtament. 169
Des miracles du nouveau Teſtament. 172
TROISIEME LETTRE. 178
Avertiſſement. 192
Texte de la réponſe de Néedham. 193
QUATRIEME LETTRE. *Du propoſant à M. le profeſſeur. Remercîment à ſes extrêmes bontés.* 199
Avertiſſement. 205
CINQUIEME LETTRE. *Du propoſant à M. Néedham, jéſuite.* 207
SIXIEME LETTRE. *Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.* 209
SEPTIEME LETTRE. *De M. Covelle.* 212
HUITIEME LETTRE. *Ecrite par le propoſant.* 215
Parodie de la troiſième lettre du propoſant, par le ſieur Néedham, irlandais, prêtre, jéſuite, transformateur de farine en anguilles. 220
Avis préliminaire du jéſuite. 221
NEUVIEME LETTRE. *Ecrite par le jéſuite des anguilles.* 223

Avertiſſement. 229

DIXIEME LETTRE. *Par M. Covelle, à M. ***, paſteur de campagne.* 230

ONZIEME LETTRE. *Ecrite par le propoſant à M. Covelle.* 235

DOUZIEME LETTRE. *De M. Th... à M. le comte de B...* 242

TREIZIEME LETTRE. *Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.* 248

QUATORZIEME LETTRE. *A M. Covelle, citoyen de Genève, par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel.* 253

QUINZIEME LETTRE. *De M. de Montmolin, prêtre, à M. Néedham, prêtre.* 262

SEIZIEME LETTRE. *Par M. Beaudinet, citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle, citoyen de Genève.* 267

DIX-SEPTIEME LETTRE. *Du propoſant.* 272

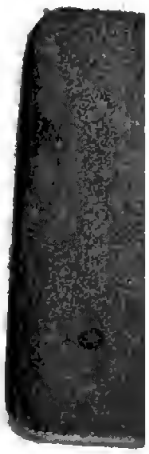
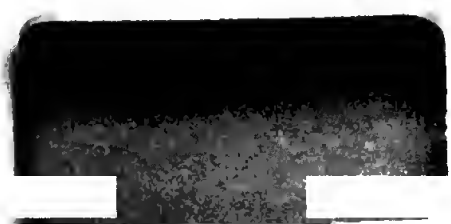
Texte du projet de Néedham. 284

DIX-HUITIEME LETTRE. *De M. Beaudinet à M. Covelle* 287

DIX-NEUVIEME LETTRE. *De M. Covelle à M. Néedham le prêtre.* 291

VINGTIEME LETTRE. *De M. Beaudinet à mademoiſelle Ferbot.* 299

Concluſion. 305

SUR L'ENCYCLOPEDIE. 306

Fin de la Table du deuxième et dernier volume.